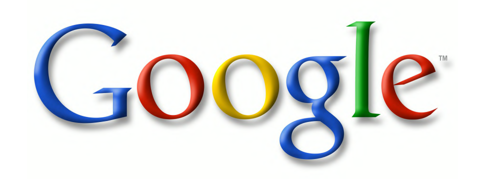






Vet. Fr. II A. 982
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
ZAHAROFF FUND



Jas Jeul

LES MILLE & UN JOUR.

CONTES PERSANS,

TRADUITS EN FRANÇOIS

Par M. PETIS DE LA CROIX,
Doïen des Secrétaires-Interpretes du Roy,
Lecteur & Professeur au College Royal.

TOME QUATRIE'ME.

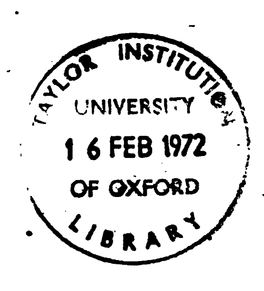


A PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. DCCXXIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



TABLE

DES HISTOIRES contenuës dans ce Volume.



LES MILLE & UN JOUR.

CONTES PERSANS.

JOUR CXXIII.

E Roy de Damas, ſon Viſir & ſon Favori avoient toûjours les yeux attachez ſur la Reine d'Aſtracan. Ils ne pouvoient revenir de leur ſurpriſe. Hé bien, leur dit Hormoz, penſez-vous préſentement que je ſóis cet homme heureux que vous cherchez?

Non, répondit Bedreddin; nous ſommes plûtôt perſuadez

que vous êtes un Prince très-malheureux. Le prodige étonnant dont nous venons d'être témoins, ne nous le fait que trop connoître. Mais, Seigneur ajoûta-t-il, pourquoy la Reine s'évanoüit-elle à vôtre approche & par quel charme reprend-elle subitement ses esprits, dès que vous vous éloignez d'elle? Puis-je vous prier de satisfaire encore ma curiosité?

Je ne suis pas surpris de vôtre question, répondit le Roy d'Astracan; je m'y attendois bien. Vous avez sujet sans doute d'être étonné de ce que vous avez vû. Mais pour vous apprendre ce que vous souhaitez de sçavoir, il faut vous raconter une histoire assez longue. La nuit est déja fort avancée. Allez vous reposer, & demain je contenteray vos desirs curieux.

Le même Eunuque qui avoit

amené Bedreddin, Atalmulc & Seyfel-Mulouk dans l'appartement des femmes, les ramena dans les leurs.

Ils ne pûrent dormir tous trois. Occupez de ce qu'ils venoient de voir, ils en cherchoient la cauſe en eux-mêmes & ils ne faiſoient que fatiguer leur eſprit, ſans pouvoir être ſatisfaits de leurs conjectures. Enfin le jour ſuivant ils furent introduits dans le cabinet d'Hormoz qui leur conta ainſi ſon hiſtoire.

HISTOIRE Du Roy Hormoz, ſurnommé le Roy ſans chagrin.

IL y a cinq ans que j'eus envie de voyager. J'en demanday la permiſſion au feu Roy d'Aſtracan mon pere, qui ſe rendit aux inſtances que je lui

ſis de me l'accorder. Il compoſa ma ſuite d'un trés grand nombre de perſonnes, tant pour ma ſeureté, que pour me faire paroître chez les Etrangers d'une maniere plus digne de mon rang. Il ouvrit ſon treſor & en fit tirer des ſommes immenſes pour mon voyage avec une prodigieuſe quantité de pierreries. Il faut, diſoit-il, qu'un Prince laiſſe dans tous les lieux par où il paſſe des marques de magnificence & de generoſité. Il ne doit point agir comme un particulier. Je veux qu'il répande l'or à pleines mains. Les peuples ébloüis de ſes largeſſes, lui prétent ſouvent des vertus que le Ciel lui a refuſées.

Je partis donc d'Aſtracan avec un pompeux cortege. Nous paſſâmes le Volga, la riviere de Jaïc, & côtoyant la mer Caſpienne nous arrivâmes à Jenghi-

kunt. De là nous allâmes à Jund, puis à Caracou, & nous nous rendîmes ensuite à Otrar. Je ne manquay pas de suivre les maximes de mon pere. Toutes les villes où je m'arrêtay ressentirent les effets de ma liberalité. Les présens furent prodiguez. En un mot, je payay bien les honneurs que j'y reçus & les moindres soins qu'on y prit pour me plaire. Il est certain que mes profusions me firent regarder comme un Prince accompli.

Parmi les Seigneurs Circassiens qui m'accompagnoient, il y en avoit un qui me servoit de Gouverneur & que j'aimois particulierement. Il se nommoit Husséyn. C'étoit un homme d'un merite singulier; mais ce qui me plaisoit peut-être le plus en lui, c'étoit sa complaisance pour mes sentimens. Au lieu de s'ériger en censeur fâcheux &

importun, il se montroit devoüé à toutes mes volontez. Il s'étudioit même à prévenir mes desirs. Il gagna si bien ma confiance, que je n'eus point de secret pour lui.

Husséyn, lui di-je un jour à Otrar, je suis las de voyager en Prince. Les honneurs qu'on me fait commencent à me fatiguer. Je n'ay pas le plaisir que les hommes ordinaires goûtent dans les voyages. Il m'échappe mille choses, parceque mon incommode grandeur ne me permet pas toûjours de satisfaire ma curiosité. Je souhaiterois qu'on me crût un simple particulier. Je voudrois entrer dans les plus obscures conditions, entendre parler le peuple & le voir agir. Outre que cela me divertira, peut-être en pourray-je profiter.

JOUR CXXIV.

LE complaisant Husséyn ne manqua pas d'applaudir à l'envie que je lui témoignois: Rien, me dit-il, n'est si loüable que le desir qui vous presse, & vous pouvez le contenter quand il vous plaira. Allons, mon Prince, vous n'avez qu'à laisser icy toute vôtre suite, & nous prendrons le chemin de la ville de Carizme comme deux voyageurs.

Je fus charmé de la complaisance de mon Gouverneur. Je le chargeay de tout préparer pour nôtre depart. Ce qui fut bientôt fait; car nous n'avions besoin que de deux chevaux. Nous prîmes de l'or & des pierreries & nous partîmes d'Otrar, où je laissay toute ma suite avec or-

dre de m'y attendre. Nous passâmes le Jaxartes & nous avançant dans le Zagathay, nous nous rendîmes heureusement à la grande ville de Carizme où regnoit & regne encore aujourd'huy Clitch* Arselan.

Nous allâmes loger dans un Caravanserail, & l'on nous prit aisément pour des particuliers qui voyageoient. Le lendemain de nôtre arrivée nous voulûmes voir la ville, que nous trouvâmes assez conforme à l'idée de magnificence que nous en avions. Nous nous arrêtâmes sur tout à regarder un Palais, qui nous parut d'une structure fort singuliere : ce n'étoit point un corps de logis joint à d'autres bâtimens qui lui servissent d'aîles ; c'étoit seulement un grand terrain entouré de basses murailles, dans lequel on avoit bâ-

* *Clitch*, signifie Sabre, & *Arselan* Lion.

ti, de distance en distance, des tours trés-hautes & trés-étroites.

Il nous prit envie d'entrer dans ce terrain. Nous nous approchâmes des tours, d'où il nous sembla qu'il sortoit des voix. Nous ne nous trompions point. Il y avoit dedans des hommes, qu'on ne voyoit pas, qui parloient d'un ton de voix fort élevé, qui chantoient ou faisoient des éclats de rire. Nous jugeâmes que nous étions dans un endroit où l'on tenoit des fous renfermez, & bien-tôt nous entendîmes des choses qui nous confirmerent dans nôtre opinion. Un de ces insensez recitoit des vers Arabes avec beaucoup de vehemence. Il faisoit l'éloge de sa Maîtresse & il ne se contentoit pas de la mettre au dessus des Houris.

La Nymphe que j'adore, disoit-il, *est la tulippe du parterre de la nature. On peut appeller sa bouche une couppe pleine de vin cordial. Rit-elle ? on croit voir la nacre ouverte d'une perle royale, & si elle parle, ses paroles sont des perles enfilées dans le colier des graces. Ses tresses blondes sont des maisons du Soleil & ses doigts ont servi de pinceau au fameux Many pour faire le merveilleux cabinet de la Chine.*

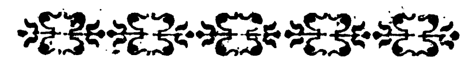
Il se servit d'autres expressions encore plus outrées, qui ne nous firent que trop connoître qu'il avoit le cerveau troublé. Husséyn, di-je à mon Gouverneur, que pensez -vous de cet homme-là? Je pense, me répondit-il, que la poësie lui a gâté l'esprit.

Après nous être assez longtemps divertis de ses vers extravagans, qu'il ne se lassoit point

de répeter, nous le laissâmes s'égayer dans les loüanges de sa Maîtresse, & nous approchant d'une tour voisine, nos oreilles furent tout à coup frappées de la voix d'un autre fou qui se mit à chanter ces paroles : *O toy, dont la beauté prête au Soleil la lumiere qu'il répand dans les palais comme dans les cabannes, apprens, charmante Princesse, que je fais un accueil gracieux au rayon dont tu daignes éclairer ma triste cellule. Helas ! Je suis un bâtiment ruiné & tu en es l'Architecte. Je suis un fleuve qui roule sans cesse ses eaux vers la mer de tes perfections. Tu es une fontaine de vie & j'en suis le droit chemin.*

Un autre fou, qui étoit dans la même tour, excité sans doute par l'exemple de celui-cy se mit à chanter sur un autre ton. Il se plaignoit des rigueurs qu'un objet plein de charmes avoit

pour lui, & il conjuroit la mort de venir terminer ses peines. Seigneur, me dit alors Husseyn, prenez-vous garde que l'amour entre dans les discours & les chansons de ces fous. Il paroissent tous amoureux.



JOUR CXXV.

PEndant que mon Gouverneur me faisoit faire cette reflexion, un Carizmien qui se trouva par hazard auprés de nous, se mêlant à nôtre conversation, nous dit : Il n'est pas surprenant que ces Insensez parlent d'amour. C'est de là que vient leur mal. Leur folie part de la même cause. Il faut, ajoûta-t-il, que vous soyez étrangers & que vous ne soyez jamais venus à Carizme, si vous ignorez qu'ils ont perdu l'esprit pour

avoit vû la fille de nôtre Sultan.

Comme le Carizmien s'apperçut que son discours nous causoit un extrême étonnement, il nous dit : Je vous apprèns, je l'avouë, une chose difficile à croire. Cependant rien n'est plus veritable. Vous n'avez qu'à le demander dans la ville ; tout le monde vous assurera que la beauté de la Princesse de Carizme a produit cet étrange effet sur ces malheureux.

Cette Princesse, pour suivit-il, joüe quelquefois au mail en public. Elle est alors sans voile & on la peut voir. Mais malheur à ceux qui s'arrêtent à la regarder. Ils prennent dans ses yeux un amour qui leur devient funeste. Les uns tombent en langueur & meurent de desespoir de ne pouvoir posseder ce qu'ils aiment, & les autres en perdent la raison. On met ces derniers

dans ces tours que le Sultan a fait bâtir exprès pour eux. Ce Prince, qui d'ailleurs a mille vertus, au lieu d'empêcher sa fille de se montrer au peuple, semble se faire un jeu barbare des malheurs dont elle est la cause, & s'applaudit d'avoir donné le jour à une Creature si dangereuse.

Dans le temps que le Carizmien nous parloit de cette maniere, nous vîmes paroître une foule de personnes de la ville avec plusieurs gardes du Sultan qui conduisoient deux jeunes hommes & s'avançoient vers les tours. Voilà sans doute, m'écriay-je, de nouveaux foux qu'on amene icy. Ouy, dit le Carizmien; la Princesse Rezia-Beghum joüe apparemment au mail aujourd'huy.

Il n'eut pas achevé ces paroles, que je le quittay assez brus-

quement. Husséyn me suivit, & prenant garde que je marchois avec précipitation, il me demanda pourquoy j'allois si vîte. Je vais, lui di-je, voir joüer au mail la Princesse de Carizme. Je veux juger par moy-même de sa beauté. Je doute fort qu'elle soit aussi redoutable qu'on le dit.

Mon Gouverneur fremit à ce discours & combattit pour la premiere fois mes volontez. Ah! Seigneur, me dit-il avec toutes les marques d'une extrême douleur, gardez-vous bien de ceder à cette envie. Quel demon vous l'a inspirée? Après ce que nous venons de voir de nos propres yeux: après ce que nous a dit le Carizmien, pouvez-vous souhaiter la fatale vûë de Rezia? Je vous conjure par le grand Prophete* sans lequel le Ciel

** Alc.*

& la Terre n'auroient point été créez, de ne vous point exposer à soûtenir ses regards. Craignez le sort de ces malheureux dont on vient de nous raconter l'histoire.

Je ne pûs m'empêcher de rire de la frayeur qu'Husséyn faisoit éclater. En verité, lui dije, vous n'êtes pas raisonnable: Pouvez-vous écouter une crainte si ridicule? Vous imaginez-vous que la veuë d'une belle personne soit capable de me faire perdre l'esprit? Vous n'ignorez pas qu'il y a dans le Serail du Roy mon pere des femmes d'une beauté parfaite, & qu'aucune jamais n'a pû me toucher. Je suis peut-être le Prince de mon âge le moins susceptible d'une amoureuse impression. Vous sçavez qu'à la Cour j'ay cette reputation-là. Ce que les uns regardent comme un deffaut

faut & les autres comme une vertu. Ne croyez donc pas que je puisse passer tout à coup de l'une à l'autre extrêmité. Soyez sans inquietude sur la curiosité qui m'entraîne, & fiez-vous à la parole que je vous donne que je vais voir impunément Rezia-Beghum, quelque bruit que fassent ses charmes.

Mon Gouverneur ne repliqua point ; mais quoique je lui répondisse de moi, je m'apperçûs bien que je ne pouvois le rassurer. Cependant je ne songeois qu'à satisfaire mes desirs curieux ; & comme je ne sçavois pas l'endroit où joüoit la Princesse, je m'adressai à la premiere personne que je rencontrai dans la ville. C'étoit un Iman.* De grace, lui dis-je, enseignez-moi le chemin du mail.

* Grand-Prêtre.

Jeune homme, me répondit-il, si vous avez envie de joüer au mail, remettez la partie à demain. La Princesse prend aujourd'hui ce divertissement. Au lieu de vous approcher du mail, je vous conseille de vous en éloigner. Oh, Seigneur, reparti-je à l'Iman, mon dessein n'est pas de joüer, mais seulement de voir la Princesse. Ah! miserable, s'écria-t-il, êtes-vous las de vivre ou d'avoir l'usage de la raison? Ne vous a-t-on pas dit quels effets produit sur les hommes la vûë de Rezia? Si vous le sçavez, vous êtes bien témeraire de ne pas craindre une beauté si dangereuse.

JOUR CXXVI.

IL me tint d'autres discours encore, & fit tous ses efforts

pour me détourner de ma résolution ; mais enfin voyant que je persistois à lui demander le chemin du mail, il me l'enseigna d'un air brusque : Allez-donc, me dit-il avec colere, courez à votre perte, puisque vous ne voulez pas suivre mes conseils.

Un moment après que j'eus quitté l'Iman, j'entendis un Heraut qui crioit dans les ruës à haute voix : *De la part du Sultan, j'avertis le peuple que la Princesse Rezia jouë au mail. Si quelqu'un a l'imprudence de la regarder, je déclare qu'il ne pourra imputer qu'à lui-même le mal qui lui en arrivera.*

A mesure que j'approchois du mail, je remarquois plus d'agitation parmi le peuple. J'entendois des peres qui appelloient leurs fils & les cherchoient avec empressement pour les empê-

cher d'aller voir Rezia. Je riois en moi-même de ces précautions, & plus encore de la frayeur qu'elles causoient à Husséyn. Quand nous fûmes aux environs du mail, nous ne vîmes plus que des vieillards, encore se tenoient-ils éloignez de la Princesse. Ils appréhendoient malgré la glace de leur âge, de s'en laisser charmer, & d'aller achever leurs destinées dans les tours. Le mail n'étoit point bordé de spectateurs. Tous les hommes évitoient les regards du plus bel objet de la nature.

Pour moi, je m'avançai hardiment, & sourd à la voix de quelques bons vieillards qui me crioient par pitié de me retirer, je me presentai devant la fille du Sultan. Mais j'arrivai trop tard. Elle venoit de quitter le jeu. Elle avoit déja remis son voile, & je ne pus voir que sa

taille qui me parut majestueuse. Elle monta dans une litiere avec deux de ses Favorites, & s'en retourna au palais environné d'une nombreuse garde. . . . .

Alors m'addressant à mon Gouverneur : Que je suis malheureux, lui dis-je, d'un air chagrin ! si j'étois arrivé un moment plûtôt j'aurois vû Rezia. Seigneur, répondit Husséyn avec un transport de joye qu'il ne put retenir, graces au ciel, vous ne la verrez pas. Malgré les assurances que vous me donniez de soûtenir tranquillement sa vûë, je suis ravi, je vous l'avoüe, que vous n'en ayez pas fait la dangereuse épreuve. Vous n'avez pas, lui dis-je, grand sujet de vous en réjoüir ; car cette épreuve n'est que differée. La premiere fois que la Princesse joüera au mail, je vous promets de la bien regarder, fût-elle en-

core plus dangereuſe que vous ne vous l'imaginez.

Je paſſai le reſte du jour dans cette diſpoſition. Le lendemain on publia dans la ville que Rezia ne joüeroit plus au mail devant le peuple, & ne paroîtroit plus ſans voile aux yeux des hommes: que le Sultan ſon pere avoit pris cette reſolution ſur les très-humbles remontrances de ſes Viſirs.

Cette publication m'affligea autant qu'elle fut agréable à mon Gouverneur, qui ne put encore contenir ſa joye : Ah mon Prince, me dit-il, c'eſt à preſent que je vous vois hors de dangers! La Princeſſe ne ſortira plus deſormais du Serail, & ſa beauté ne ſçauroit plus nüire au genre humain. Je ne puis aſſez benir le ciel... Vous vous trompez, Huſſéyn, interrompi-je avec précipitation, ſi vous

croyez que je renonce à l'esperance de contenter ma curiosité. Quoiqu'il soit fort difficile presentement de voir Rezia, il n'est pas impossible d'en trouver les moyens.

JOUR CXXVII.

EN effet il me vint dans l'esprit plusieurs expediens & je m'arrêtai à celui-ci : je me chargeai d'or & de pierreries. J'allai trouver le Jardinier du Sultan, & lui mettant entre les mains une bourse pleine de sequins : tenez mon pere, lui dije, il y a là-dedans cinq cens sequins d'or ; je vous prie de les recevoir en attendant des presens plus considerables.

Le Jardinier étoit un bon vieillard qui avoit pour femme une personne à peu-près de son

âge. Il prit la bourſe en ſouriant, & me répondit : Jeune homme, le preſent eſt honnête ; mais comme vous ne me le faites pas ſans doute pour rien, dites-moi quel ſervice vous ſouhaitez que je vous rende ? J'ai une priere à vous faire, lui repliquai-je, c'eſt de me laiſſer entrer dans les jardins du Serail, & de me donner les moyens de voir une fois ſeulement la Princeſſe Rezia, puiſqu'elle ne doit plus ſe montrer dans la ville.

A ces mots, le Jardinier me rendit bruſquement ma bourſe : Allez, jeune audacieux, me dit-il, vous ne ſongez pas aux conſéquences de la choſe que vous me propoſez. Outre qu'en regardant la Princeſſe, vous courez riſque de devenir fou, ſçavez-vous bien que vous expoſez votre vie & la mienne ? Si je vous fais prendre des habits de femmes

femmes, & que je vous permette d'être sous ce déguisement dans les jardins dans le tems que Razié-Begum s'y promenera, n'ai-je pas tout lieu de craindre qu'on ne vous découvre ? Les Eunuques qui veillent à la seureté des Femmes, ont une pénétration étonnante. Rien ne leur échappe, & l'on excite aisément leur défiance. Considerez donc le péril où vous voulez vous jetter, & m'entraîner avec vous.

Ce discours ne me rebuta point. O mon pere, repris-je en lui donnant la bourse, ne me refusez pas votre secours. Je suis un Etranger qui n'a ici ni parens ni amis. J'ai une extrême envie de voir la Princesse. Je ne puis attendre que de vous seul cette satisfaction. Si vous ne me la procurez, j'en mourrai de douleur. La Jardiniere ne put m'entendre sans compassion, & se joignant

à moi, nous commençâmes à presser vivement son mari de se rendre à mes instances. Comme il révoit pendant ce temslà sans nous répondre, je crus qu'il balançoit. Je lui presentai plusieurs diamans pour achever de le déterminer. Ce qui le tira de sa rêverie : Mon fils, me dit-il, il n'étoit pas nécessaire de me donner ces pierreries pour me mettre dans vos interêts. D'abord que je vous ai vû, je me suis senti de l'inclination pour vous. J'ai résolu de vous servir, & je viens d'imaginer un moyen de contenter votre envie, sans nous exposer l'un & l'autre.

J'embrassai le vieillard sur la flateuse assurance qu'il me donnoit; & impatient de sçavoir quel étoit ce moyen qu'il avoit trouvé, je le priai de ne me le pas laisser plus long-tems igno-

rer : Il faut, me dit-il, que vous quittiez vos habits pour en prendre de plus simples. Je vous feray passer pour un garçon Jardinier ; mais comme vos blonds cheveux pourroient blesser la vûë des Eunuques & leur donner des soupçons , nous vous couvrirons la tête d'une vessie qu'on barboüillera de maniere que vous paroîtrez avoir la teigne. Ce qui fera le meilleur effet du monde; car plus vous serez desagreable, moins vous serez suspect. Peut être, ajoûta-t-il, vous sentez-vous de la repugnance pour un pareil deguisement; mais je n'en ay point d'autre à vous proposer, & vous ne devez pas faire difficulté de vous en servir, si vous n'avez dessein, comme vous le dites, que de voir la fille du Sultan. Si vous vouliez lui plaire, il faudroit, je l'avouë, emprunter une for-

me plus capable de prevenir favorablement.

JOUR CXXVIII.

J'Approuvay l'invention. Je me laissay travestir en garçon Jardinier. On mit mes cheveux sous une vessie, & l'on m'accommoda de sorte que les Dames les plus vives pouvoient impunément me regarder. Dans le temps que le Vieillard & sa femme mettoient la derniere main à mon ajustement, mon Gouverneur ennuyé de m'attendre à quelques pas de là, & impatient de sçavoir ce que je faisois chez le Jardinier, y entra. Il jetta les yeux sur moi, & me reconnoissant, quoyque je fusse bien déguisé, il parut étonné de l'étrange état où il me voyoit.

Je ne pus m'empêcher de rire

de sa surprise, & mes ris exciterent les siens. La simplicité de mes habits & ma calotte qui me donnoit un air de teigneux, tout cela nous fournit une belle occasion de nous réjoüir. Le vieux Jardinier seul tenoit son sérieux. Il me témoigna même quelque inquiétude, & me demanda si j'étois bien assuré de la discretion d'Husséyn. Je lui en répondis; & pour achever de mettre son esprit en repos, je lui dis que c'étoit mon frere.

C'est assez, me dit alors le Vieillard, je suis satisfait. Il s'agit presentement de vous introduire dans les jardins. Que votre frere s'en retourne chez lui. Il pourra venir icy de temps en temps. Je lui diray de vos nouvelles. Là-dessus Husséin se retira, & un moment après le Jardinier me mena dans les jardins avec luy. Il me donna une

bêche, m'apprit à m'en servir & me marqua ce qu'il falloit que je fisse. Pendant que je travaillois, quelques Eunuques passerent auprès de moy. Ils me considererent & me prenant pour un teigneux : Bon, dirent-ils, voilà les garçons Jardiniers qu'il nous faut. Ensuite ils poursuivirent leur chemin & me laisserent fort satisfait de ne leur avoir donné aucun soupçon.

Sur la fin de la journée, mon vieux Maître s'imaginant bien que je devois être fatigué, me fit quitter mon travail pour me conduire au bord d'un bassin de marbre où il y avoit de fort belle eau. J'y trouvay une peau qu'il avoit tenduë sur le gazon & couverte de plusieurs plats de ris & de viandes. On voyoit auprès un grand broc plein de vin avec un tambour. * Nous

* C'est une espece de Luth qui a un long manche & six cordes de laiton.

nous assîmes tous deux sur la peau. Nous mangeâmes avec appetit. Puis nous eûmes recours à la cruche. Nous l'avions déja presque vuidée lorsque le vieillard se sentant de belle humeur, prit le tambour & en joua.

J'avois trop bien appris à conduire le Tazana * pour être charmé de la maniere dont il joüoit. Mais quoiqu'il prît en joüant plus de plaisir qu'il ne m'en donnoit, je ne laissai pas de lui dire qu'il s'en acquittoit fort bien. Il se montra sensible à cette loüange, & me mettant le tambour entre les mains : Tien, mon fils, me dit-il, joüë un peu à ton tour. Voyons comme tu t'en tireras. Je ne m'en fis pas prier deux fois.

* Tazana est une languette d'écaille de Tortuë longue & large comme le doigt, avec lequel on touche les cordes du tambour.

Je joüai un des plus beaux airs d'Abdelmoumen * pour le satisfaire, & même je l'accompagnai de ma voix. Il ne manqua pas de me rendre les louanges qu'il avoit reçuës de moi ; mais je n'en fus pas si touché, quoique je crusse les mieux mériter que lui.

JOUR CXXIX.

JE m'imaginois n'avoir pour témoin & pour admirateur que le vieux Jardinier. Je me trompois. Le Grand Visir qui par hazard se promenoit alors dans les jardins, attiré par ma voix & par l'harmonie de mon instrument, s'étoit sans bruit approché de nous. Il m'écoutoit. Dès qu'il vit que je ne chantois

* Abdelmoumen est le plus celebre Musicien Persan de l'Antiquité, qui a composé une infinité d'ouvrages. C'étoit le Lully de son tems.

plus, il nous aborda, Je me levai pour m'en aller par respect : Arrête, me dit-il ; pourquoi veux-tu me fuir ? O mon Seigneur, lui répondis-je, je ne suis pas digne de paroître devant de grands Princes tels que vous. Demeure, jeune homme, reprit-il, & me dis qui tu es.

Comme je ne répondois pas sur le champ, parce que je ne sçavois pas trop bien ce que je devois répondre, le Jardinier prit la parole : Monseigneur, dit-il, c'est mon Garçon. Il entend fort bien le jardinage. Je suis ravi d'avoir fait une si bonne acquisition. Le Visir me dit de chanter encore. Je chantai & joüai du tambour de maniere qu'il en parut charmé. Non, s'écria-t-il, tous les Musiciens du Sultan ensemble ne valent pas ce jeune homme. Mais, ajoûta-t-il, en s'approchant de moi & me regardant de plus

près, qu'a-t-il donc à la tête? il semble qu'il soit teigneux. Helas, oüi, Monseigneur, dit le vieux Jardinier, le pauvre garçon a la teigne. Ah que j'en suis fâché, repartit le Ministre! sans cette galle qui se gagne & qui n'est pas fort agréable à la vûë, j'allois tirer ce jeune homme de son obscure condition. Je l'aurois toûjours voulu avoir auprés de moi pour me divertir. J'aurois fait sa fortune. *C'est dommage qu'il soit teigneux.*

Le Grand Visir après avoir dit ces paroles, nous quitta, & le lendemain matin il dit au Sultan : Sire, votre Majesté ne sçait pas qu'elle a dans ses jardins un trésor. En même tems il lui raconta ce qui s'étoit passé entre nous le soir précedent. Le Sultan sur le rapport de son Ministre eut envie de m'entendre. J'irai, dit-il, dans les jardins aujourd'hui pour voir ce

teigneux. Qu'on avertisse mes Musiciens d'y préparer un concert, & qu'on ait soin d'y porter toutes sortes de rafraîchissemens.

Cet ordre n'eut pas si-tôt été donné, qu'on étendit de magnifiques tapis de pied tout autour du bassin où j'avois bû avec le vieillard. Les Officiers de la bouche dresserent plusieurs buffets qu'ils couvrirent de riches vases remplis de liqueurs exquises, tandis que sous deux pavillons de satin verd ils faisoient apprêter plusieurs services de viandes & de fruits. Tout se trouva prêt, lorsque le Sultan arriva, suivi de son Grand Visir & d'une partie de ses Courtisans.

D'abord qu'il se fut assis, & qu'il eut ordonné aux Personnes de sa suite d'en faire autant, je me presentay devant luy avec

une Corbeille de fleurs & les reins ceints d'un linge blanc. Je mis la Corbeille à ses pieds & me retiray d'un air fort respectueux. Je m'apperçûs qu'il me regardoit avec attention, & que sur tout il consideroit la vessie qui me coëffoit si mal. Il devina sans peine que j'étois le personnage dont le Visir luy avoit parlé. Oh oh, teigneux, me dit-il, que fais-tu ici ? Mon vieux Maître, qui m'accompagnoit, répondit encore pour moy. Il dit que j'étois son garçon & que je possedois l'art de cultiver les jardins. Ce qu'il assura aussi hardiment que s'il eût crû dire la verité.

JOUR CXXX.

LE Sultan avoit toûjours la vûë sur moy. Est-il vray,

dit-il au Jardinier, que ton garçon joüe fort bien du tambour & qu'il chante agréablement? Oüi, Sire, lui répondit le vieillard, il a la voix du monde la plus touchante. Qüand on l'entend, on oublie qu'on le voit. Je ſuis curieux de l'entendre, reprit le Monarque. Voyons ce qu'il ſçait faire.

Il y avoit là pluſieurs bouffons. Un entre autres s'imaginant que le Sultan ne parloit ainſi que par dériſ[illegible] & que je meritois bien de ſervir de joüet à toute la Cour, vint me prendre par le bras, comme pour me forcer à danſer avec lui. Il comptoit que je m'en acquitterois d'une maniere qui ajoûteroit un nouveau ridicule à ma mauvaiſe mine & qu'il auroit l'honneur d'avoir fourni à l'Aſſemblée une ſcene ſi agréable; mais la choſe tourna moins à ſa gloire qu'à ſa

confuſion ; car je le ſaiſis d'un bras vigoureux & le ſecouay ſi rudement, que les Rieurs ne furent pas de ſon côté. Je fis voir enſuite que je danſois de meilleure grace qu'il ne penſoit. Le Sultan, le Grand Viſir & tous les Spectateurs me donnerent mille applaudiſſemens.

La mauvaiſe opinion qu'on avoit d'abord conçûë de moy eut ſans doute beaucoup de part à l'admiration que je m'attiray. On fut ſurpris de voir aſſés bien danſer un homme qui ne paroiſſoit être qu'un miſerable. Quoy qu'il en ſoit, on me donna des * Zils. J'en joüay, & je marquois ſi bien les mouvemens & les cadenſes en danſant, que de l'aveu de tout le monde, je paſſay pour le meilleur danſeur qu'on eût encore vû à la Cour de Carizme.

* Zil. Ce ſont deux petits morceaux d'yvoire dont ils ſe ſervent, comme nous des Caſtagnettes.

Après avoir danſé aſſez long-tems, je pris le tambour du Jardinier, & je ne fis pas moins de plaiſir à l'Aſſemblée que j'en avois fait au Grand Viſir le jour précedent. Je remarquois dans les yeux de ce Miniſtre une ſatisfaction qui s'augmentoit à meſure que ſon Maître, qu'il regardoit ſans ceſſe, paroiſſoit plus content. On m'apporta une harpe, un luth, une violle & une flute douce. Je joüai de ces quatre Inſtrumens, l'un aprés l'autre, ſi bien que le Sultan en fut charmé.

Il ordonna qu'on lui apportât ſur le champ une bourſe de mille ſequins d'or. Il la fit mettre devant moi. Je l'ouvris auſſi-tôt. J'en tirai les pieces d'or & les diſtribuai aux Muſiciens. Toute la Cour fut étonnée de mon action. Ce jeune homme, diſoit-on, a le cœur

noble, & veut imiter les Rois. *C'est dommage qu'il soit teigneux.* Le Sultan, qui n'en étoit pas moins surpris que les autres, me demanda pourquoi je ne gardois pas ces pieces d'or? Je lui répondis que je n'avois pas besoin de richesses ayant l'honneur d'être à sa Majesté, & de servir dans ses jardins. Il parut satisfait de ma réponse, qui fut applaudie de tous ses courtisans.

Alors il donna ordre à ses Officiers de bouche d'apporter les mets qu'ils avoient préparez. Ce Prince & les Seigneurs de sa Cour mangerent. Puis ils burent des liqueurs. Ensuite on commença le concert; mais quoi que les airs en fussent beaux, quoi qu'il y eût des voix admirables, le Sultan trop prévenu en ma faveur, les écouta presque sans attention. De même que nous écoutons des Chanteurs

Chanteurs médiocres après une voix qui vient de nous faire beaucoup de plaisir.

JOUR CXXXI.

D'Abord que le concert fut fini, la Cour se retira. On enleva bien-tôt les tapis & les deux tentes disparurent avec les buffets. Tous les Officiers s'écoulerent & insensiblement je me trouvay seul avec le vieux Jardinier, qui me dit : Quand les presens que vous m'avez faits ne m'auroient pas déja persuadé que vous n'êtes point d'une condition ordinaire, j'en serois convaincu par l'usage que vous avez fait des sequins que le Sultan vous a donnez. Les personnes du commun ne sont pas capables d'un semblable trait de generosité.

Bien que le Vieillard me fournît une assez belle occasion de lui découvrir qui j'étois, je ne jugeay point à propos de lui faire cette confidence. Je me contentay de lui dire seulement que j'étois en effet de fort bonne maison. Puis changeant de matiere, je luy marquay une extrême impatience de voir la Princesse de Carizme. Je suis surpris, me dit-il, que vous ne l'ayez point encore vûë. Elle ne passe gueres de jours sans venir se promener dans ce jardin avec ses femmes. Mais helas, ajoûta-t-il en prenant un air triste, vous ne la verrez que trop tôt, & je crains fort de me repentir de la complaisance que j'ay pour vous. Ce bon vieillard au lieu de m'effrayer par ces paroles, ne faisoit qu'irriter mes desirs.

Le lendemain, c'étoit le troisiéme jour, après avoir travaillé

quelque tems, je me repoſois au pied d'un roſier où je révois en jouant du luth, lorſque tout-à-coup il parut devant moi une Dame voilée qui me dit : Jeune homme, laiſſez-là cet inſtrument & vous levez. Allez cueillir des fleurs, pour les preſenter à la fille du Sultan. Elle eſt dans ce jardin. Cela ne devroit-il pas être déja fait ? Faut-il qu'on vous vienne avertir de votre devoir ? Quel garçon Jardinier êtes-vous donc ? Je baiſai la terre auſſi-tôt, & je répondis à la Dame, que j'ignorois que la Princeſſe fût au jardin ; & que d'ailleurs quand je l'aurois ſçû, je me ſerois bien gardé d'aller offrir à ſa vûë une figure comme la mienne.

La Dame fit un éclat de rire à ce diſcours : Hé quoi, dit-elle, parce que vous avez un peu de teigne, vous n'oſeriez vous

montre ? Oh, je ne souffrirai point qu'une mauvaise honte vous retienne, & je vais tout à l'heure vous mener à la Princesse. Elle sait aussi-bien que toutes ses esclaves que vous êtes teigneux. Elles sont prévenuës de cela, & bien loin de leur faire horreur, vous leur ferez plaisir. On leur a parlé de vous si avantageusement, qu'elles seront ravies de vous voir. Allez donc vîte chercher une corbeille, & soyez sûr que Razié, dont j'ai l'honneur d'être Gouvernante, vous recevra fort bien.

Comme je ne demandois pas mieux que ce qu'on me proposoit, je courus chez le Jardinier. Je pris une corbeille & revins promtement la remplir de fleurs. Ensuite me laissant conduire par la Gouvernante, elle me mena sous un dôme qui s'élevoit au milieu du jardin. J'a-

vois, ainsi que le jour precedent, un linge blanc devant moi & la corbeille entre les mains.

La Princesse étoit dans un salon très-magnifique, assise sur un trône d'or & environnée de vingt à trente esclaves, jeunes, & toutes plus belles les unes que les autres. On eût dit qu'on les avoit choisies exprès pour composer une Cour qui fût digne de Razié. Non, les beautez qui font les délices des fideles Musulmans après leur mort ne sçauroient être plus touchantes. La Princesse sur tout avoit des charmes si éblouïssans, que je demeurai immobile au milieu du salon, les yeux attachez sur elle, & la bouche ouverte.

JOUR CXXXII.

MOn trouble & mon étonnement, dont la cause n'étoit pas difficile à pénetrer, exciterent de longs éclats de rire. Toutes les esclaves se divertirent un peu de ma contenance, & jugerent que la beauté de leur Maîtresse m'avoit déja renversé l'esprit. Ce jugement n'étoit pas mal fondé. Je paroissois hors de moi-même, si troublé, si éperdu, qu'on pouvoit me soupçonner d'être devenu fou ; & veritablement l'état où je me trouvois étoit peu different de celui d'un insensé.

Avancez donc, me dit ma Conductrice. Vous vous tenez comme une statuë. Allez présenter des fleurs à la Princesse. Je revins un peu de ma surprise

à ces paroles. Je m'approchay du Trône ; & après avoir mis ma Corbeille ſur le premier degré, je me proſternay & demeuray le viſage contre terre, juſques à ce que Razié me dit : Leve-toy, jeune homme ; que nous ayons le plaiſir de te voir. J'obéis, & alors toutes ſes femmes appercevant ma tête nuë, ou plûtôt ma calotte, quoyque prevenuës, firent un cri qui dementoit l'aſſurance que la Gouvernante m'avoit donnée. Puis elles recommencerent à rire ſur nouveaux frais.

Après qu'elles ſe furent bien réjoüies à mes dépens, la Princeſſe me fit donner un luth, & m'ordonna de l'accompagner de ma voix, en diſant : Tu as charmé hier le Sultan mon Pere. Je ne puis croire que tu ſaches chanter & joüer du luth auſſi parfaitement qu'il me l'a voulu

persuader. Aussi-tôt je mis l'instrument d'accord, & chantay sur le mode * Uzzal ces vers Persans.

Ah c'en est fait, ma mort est infaillible.
Puisque j'ai vû vos celestes appas;
Je mourray de douleur, si vous ne m'aimez pas,
Je mourray de plaisir, si je vous rends sensible.

Quoy qu'il ne fût pas difficile de s'appercevoir de l'application que je voulois faire de ces vers, & que cela dût par consequent fournir aux rieuses une nouvelle occasion de se divertir, elles m'épargnerent pour le coup. Au lieu même de se repandre en ris mocqueurs, elles me donnerent des applaudissemens. Il est vray que la Princesse fut la premiere à me loüer, ce qui rendoit les

* Uzzal est le mode pour le tendre.

loüanges de sa Cour trés-équivoques. Quoyqu'il en soit, une Esclave m'ôta le Luth, pour me mettre entre les mains un Tambour de basque. Ensuite la flute, la harpe & le violon barbot me furent apportés tour à tour. J'eus le bonheur d'en joüer d'une maniere qui m'attira de nouveaux complimens.

Ce n'est pas tout, mon amy, me dit alors la fille du Sultan; J'ay ouy dire aussi que tu danses en perfection. Je voudrois bien voir comme tu t'y prens. Je demanday des zils. Je dansay les mêmes danses que le jour precédent, & je ne m'en acquitay pas plus mal. Toutes les Esclaves recommencerent à me loüer. Ah, disoit l'une, qu'il danse bien & de bonne grace! qu'il a la voix touchante, disoit l'autre! sans sa teigne, il pourroit devenir un Musicien des plus courus.

Pendant qu'elles disoient de moy mille choses obligeantes, Razié me regardoit attentivement & sans rien dire. Puis rompant tout à coup le silence, & descendant de son trône pour s'en retourner au Palais : *C'est dommage*, s'écria-t-elle, *c'est grand dommage qu'il soit teigneux*. D'abord qu'elle eut prononcé ces paroles, ses femmes comme si elle les eût invitées à les répeter, en firent retentir le salon. Elles se retirérent en disant toutes ensemble : *C'est grand dommage qu'il soit teigneux.*

JOUR CXXXIII.

JE ne demeuray pas long-tems dans le salon, aprés qu'elles en furent sorties. Je regagnai la maison du vieux Jardinier, où je

trouvay mon gouverneur, qui venoit demander de mes nouvelles. Hé bien, leur di-je, en entrant: je viens de voir Razié. Ils pâlirent tous deux à ces paroles. Ils m'envisagérent en tremblant. Ils craignoient de remarquer dans mes yeux dequoy justifier leur crainte. Je m'en apperçûs. Je vois bien, repri-je, pourquoy vous me regardez avec tant d'attention. Bannissez vos allarmes. Je ne suis pas fou. Mais si l'on doit enfermer aussi les hommes qui deviennent amoureux de la Princesse, je vous avouë que je mérite une place dans les tours.

En même temps, je leur fis un détail de tout ce qui s'étoit passé dans le salon. Ensuite j'ajoûtay que je voulois demeurer encore dans les jardins sous le même deguisement & tâcher de plaire à Razié. Mon gouverneur & le

vieillard me representerent là dessus tout ce qu'ils crurent capable de me faire abandonner cette résolution ; mais je défendis à l'un de s'y opposer davantage, & j'engageay l'autre par de nouveaux présens à me laisser continuer le personnage de garçon de Jardinier.

Le jour suivant l'aprés-dînée, il me prit envie de me reposer. J'allay m'asseoir sur les bords d'une piéce d'eau, revêtuë de gazon & entourée de plusieurs gros arbres qui la couvroient de leur ombrage. Je sçavois que la Princesse se baignoit quelquefois dans cet endroit. C'étoit dequoy bien exercer l'imagination d'un Amant. Je m'occupay de mille agréables idées qui ne se presentent qu'à l'esprit d'un homme éperduëment amoureux. Mais je ne fus long-temps dans une si douce rêverie. Comme j'a-

vois les yeux attachez sur l'eau, j'apperçûs mon image qui me fit faire de tristes réflexions. Bien loin de me sentir charmé de moy-même, je soupiray de regret de me voir réduit à me servir d'un semblable déguisement.

O Ciel, m'écriai-je, par quelle bizare destinée faut-il que je paroisse travesti de cette étrange sorte devant une Princesse que j'aime ! quelle est ma pensée ! Pui-je esperer que sous une forme si désagréable, je feray une tendre impression ? quelle extravagance ! Ah poursuivi-je, en ôtant la vessie qui m'envelopoit la tête, s'il m'étoit permis de me montrer tel que je suis naturellement, si ma figure n'est pas assez aimable pour plaire à Razié, du moins je ne luy ferois pas horreur.

Aprés avoir déploré mon sort & la necessité où j'étois de

demeurer ſous cet affreux dé-guiſement, je repris la veſſie. Mes mains étoient encore occu-pées à la remettre & à l'ajuſter, lorſqu'une Dame vint m'abor-der. Elle leva ſon voile & je la re-connus pour la gouvernante de la Princeſſe. Teigneux, me dit-elle, je vous cherche pour vous dire que vous êtes plus heureux qu'un honneſte homme. Ma Maîtreſſe qui a pris du goût pour vous, malgré voſtre calot-te, veut que cette nuit vous ſoyez introduit dans ſon apparte-ment. Elle ſouhaite de vous en-tendre chanter & de vous voir danſer encore. Trouvez-vous dans ce lieu cette nuit & n'y manquez pas. A ces mots, elle s'éloigna de moy ſans attendre ma réponſe, & me laiſſa fort é-mû de la nouvelle qu'elle venoit de m'annoncer.

La gouvernante n'avoit pas

besoin de me recommander d'être ponctuel. Je courus chercher le vieux Jardinier, moins pour luy faire part de ma bonne fortune, que pour l'avertir de n'être pas en peine de moy, si je passois la nuit hors de chez luy. Ensuite je revins m'étendre sur le gazon, où l'on m'avoit donné rendez-vous.

Ce ne fut pas sans avoir senti les plus vifs mouvemens d'impatience, que je vis arriver le moment que j'attendois. Un Eunuque vint à moy & me dit de le suivre. Il me fit entrer dans le Sérail par une porte secrete dont il avoit la clef & m'introduisit dans l'appartement de Razié.

JOUR CXXXIV.

CEtte Princesse étoit couchée sur un Sofa, & toutes

ses femmes assises devant elle sur le tapis de pied, luy racontoient des histoires pour la divertir. D'abord qu'elles me virent paroître, elles se leverent & s'écrierent : Ah voicy le Teigneux qui va bien nous réjoüir.

Jeune homme, me dit la fille du Sultan, tu me fis hier tant de plaisir, que j'ay souhaité de te voir encore. Aussi-tôt elle me fit donner un luth tout accordé & m'ordonna d'en joüer. J'obéis, & en même temps je chantay des paroles que m'inspira la Princesse, dont la vûë irritoit mon amour. Enfin l'on m'apporta les mêmes instrumens dont j'avois joüé le jour précedent dans le salon, & je fus encore plus aplaudi.

Après cela, il fut question de danser. Je voulus montrer que c'étoit la chose que je sçavois le mieux faire. Je dansay plusieurs danses; mais comme j'en dansois

une qui demandoit beaucoup d'agitation & de mouvement, ma vessie que je n'avois pas trop bien attachée, se défit & tomba sur le tapis de pied.

Alors les Esclaves s'apercevant de la tromperie, firent un grand cri, & Razié prit un air irrité. Sa colere parut dans ses yeux & encore plus dans ses discours : O témeraire, me dit-elle, je te croyois un homme sans consequence ; n'espere pas que j'excuse ton audace en faveur du plaisir que tu nous as fait. A ces paroles elle fit appeler ses Eunuques. Ils vinrent en foule se jetter sur moy. Ils m'emmenerent hors de l'appartement de la Princesse, & me mirent en arrêt dans un cabinet jusqu'au lendemain qu'ils informerent le Sultan de cette avanture.

Ah malheureux, me dit ce Prince lors qu'on m'eut mené

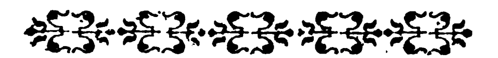
devant luy ! Pourquoy t'es-tu travesti en garçon Jardinier ? quel étoit ton dessein ? tu avois sans doute résolu de deshonorer mon Sérail. Mais, graces au ciel, ta trahison est découverte, & ton châtiment est certain. Je veux tout-à-l'heure qu'on te promene par la Ville avec ignominie ; que tu sois précedé d'un Héraut qui publie ton crime, & qu'ensuite on te déchire en mille piéces. Je ne te demande point qui tu es ; car il ne te serviroit de rien d'avoir de la naissance ; quand tu serois fils de Roy, tu periras, pour avoir eu la hardiesse de me tromper.

Ce n'est pas tout, poursuivit-il, ma colere veut encore une victime. Qu'on punisse de la même maniere mon Jardinier. Je ne doute point qu'il ne soit complice de ce jeune audacieux. Je voulus excuser le vieux Jardinier

en protestant qu'il n'avoit aucune part à mon déguisement; mais on ne me crut point, & nous allions tous deux être livrez aux Executeurs, lorsque le Grand Visir arriva & dit au Roy : Sire, je viens d'apprendre une fâcheuse nouvelle. Le Roy de Gazna, piqué du refus que vous avez fait de lüy donner la Princesse vôtre fille qu'il vous a demandée par un Ambassadeur il y a dix mois, s'est ligué contre vous avec le Roy de Candahar. Ces deux Princes ont joint ensemble toutes leurs forces & viennent ravager vos Etats. Ils ont déja passé l'Oxus & sont entre Samarcande & Bocara.

Le Sultan fut étourdi de cette nouvelle. Schams el Mulouk, dit-il à son Visir, qu'avons-nous à faire dans cette conjoncture? Seigneur, répondit le Ministre, je suis d'avis

que ſans perdre de temps, toutes les Troupes que vous avez ordinairement ſur pied ſe raſſemblent; qu'elles marchent vers la Sogd ſous la conduite d'un General qui ſoit aſſez habile pour amuſer les ennemis, juſqu'à ce qu'on luy ait envoyé des renforts capables de le faire agir offenſivement. Cependant, ajoûta-t'il, tâchons de nous rendre le ciel propice. Implorons ſon ſecours. Que les Moſquées ſoient toûjours ouvertes & qu'on y faſſe ſans ceſſe des prieres. Ordonnez de plus à tous les habitans de Carizme, de jeûner pendant pluſieurs jours. Faites auſſi diſtribuer des aumônes & mettez tous les priſonniers en liberté, quelques forfaits qu'ils ayent commis. J'eſpere que par ces bonnes actions nous intereſſerons le ciel à nous ſecourir.



JOUR CXXXV.

SChams el Mulouk par ce conseil me sauva la vie aussi bien qu'au vieux Jardinier. Visir, dit le Sultan, ton avis me paroît fort sensé. Je veux le suivre. Donne ordre promptement que mes troupes se mettent en marche, & va toy-même les commander. Je feray faire de nouvelles levées & tu seras bien-tost en état de repousser mes ennemis. En attendant, les Mosquées seront remplies de fidelles, les pauvres recevront des charitez & les prisonniers verront tomber leurs fers. Je pardonne même à ces deux coupables que je viens de condamner. Je révoque l'Arrest de leur trépas.

Voilà de quelle maniere j'évi-

tay une honteuse mort. Dès que je fus hors du Palais, je m'en retournay à mon Caravan-sérail où je trouvay mon Gouverneur qui se déſeſperoit. Il revenoit de chez le Jardinier, où il avoit appris mon malheur. Il fut bien ſurpris de me revoir. Je luy contay tout ce qui m'étoit arrivé, & comme je paroiſſois vouloir encore demeurer à Carizme & chercher de nouveaux moyens de m'introduire dans le Sérail, malgré le déſagrément de mon avanture, il se jetta à mes pieds & me dit les larmes aux yeux: O mon cher Prince, n'abuſez point des faveurs du ciel. Puiſqu'il vous a tiré d'un affreux péril où l'amour vous avoit engagé, ne vous expoſez plus à périr miſerablement. Helas! ſi le Roy vôtre pere ſçavoit ce qui vient de ſe paſſer, quel déplaiſir, grand Dieu, ne luy cauſeroit pas vôtre

imprudence? croyez-moy, Seigneur, oubliez la Princesse de Carizme; aussi-bien ne merite-t'elle plus que vous pensiez à elle. Il n'a pas tenu à la cruelle, que vous n'ayez perdu la vie. Qu'un juste dépit vous anime! que la raison vous persuade! Soyez touché de mes pleurs & de mon affection. Eloignons-nous de cette funeste Ville. Songez à l'extrême vieillesse du Roy d'Astracan. Il est peut-être en cet instant prêt à descendre dans le tombeau. Vous seul pouvez consoler de sa mort ses peuples qui vous idolâtrent & qui comptent les momens de vôtre absence. Est-ce ainsi que vous répondez aux désirs impatiens qu'ils ont de vous revoir.

Mon Gouverneur m'attendrit par ce discours & par d'autres qu'il ajoûta. Husseyn, luy di-je, c'est assez; vous ne me

reprocherez plus que je suis foible. Je me rends à vos instances. Partons. Adieu Razié, Princesse trop inhumaine.. Puissent vos rigueurs & le temps, vous ôter de mon souvenir.

Comme j'achevois ces paroles, le vieux Jardinier entra dans le Caravanserail. Il venoit m'y chercher, pour m'apprendre qu'on l'avoit chassé des jardins du Sérail. Hé bien, lui di-je, puisque je suis cause que vous avez perdu vôtre employ, il est juste que je vous dédommage. Vous n'avez qu'à me suivre dans mon païs. Je vous y feray donner un poste qui vaudra bien celuy que vous occupiez ici. Je vous rends graces, Seigneur, me répondit-il. Je suis né dans le Zagatay, j'y veux mourir. Je vais me retirer dans le village qui m'a vû naître & j'y vivray doucement de ce que j'ay gagné dans mon employ

employ & des présens que j'ay reçûs de vous. Pour rendre sa vie plus douce & plus aisée, je luy donnay encore de l'or & des pierreries, & il se retira fort content.

Je partis de Carizme dès le jour même, je repris le chemin d'Otrar avec mon Gouverneur & j'y rejoignis toute ma suite qui commençoit à perdre patience, bien que je n'eusse pas employé beaucoup de temps à ce voyage. Comme je declaray en arrivant que je voulois m'en retourner incessamment en Circassie, les Circassiens qui ne demandoient pas mieux que de revoir leurs femmes & leurs enfans, furent ravis de mon dessein. En effet, je ne demeuray pas six jours à Otrar. Je me mis en chemin & je m'avançois à petites journées vers Astracan, lorsque je rencontray un courrier que mon pere

m'envoyoit & par lequel il me mandoit qu'il étoit tombé malade, qu'il sentoit bien qu'il lui restoit peu de tems à vivre & que je n'en avois point à perdre, si je voulois le voir encore & l'embrasser avant sa mort.

Sur cette nouvelle qui me causa une extrême affliction, je me hâtay d'arriver à la Cour, mais helas, triste fruit de ma diligence! Je m'y rendis assez-tôt pour assister à un spectacle qui me perça le cœur. Je trouvay mon pere qui touchoit à son dernier moment. Je me presente devant lui: Je m'approche de son lit: je prens une de ses mains: je la baigne de larmes, & cedant aux tendres mouvemens que la nature m'inspiroit: O mon pere, m'écriai-je, dans quel état faut-il que je vous retrouve? Pui-je vous voir sans mourir de douleur? A ces mots qui le remue-

rent puissamment, il jetta sur moy des regards troublés; & me reconnoissant moins par l'organe de ses yeux que par le sentiment, il rappella tout ce qui lui restoit de forces pour me tendre les bras & me parler. O mon fils, me dit-il, vous êtes de retour! Je n'ai plus rien à demander au ciel. Je meurs content. Adieu. Il expira en achevant ces paroles, comme si l'Ange de la mort eut attendu ma présence pour terminer le destin du Roy, & qu'il eût voulu laisser à ce bon Prince la consolation de me dire le dernier adieu.

JOUR CXXXVI.

APrés lui avoir rendu tous les honneurs funébres que je luy devois, je montay sur le

Trône & m'attachai à gouverner mes Etats d'une maniere qui pût remplir la bonne opinion qu'on avoit conçûë de moy. J'eus le bonheur d'y réüssir & de goûter le plus doux plaisir que puissent avoir les Rois. J'étois adoré de mes Sujets & je le suis encore. Comme je n'ay pour objet que leur félicité, ils ne songent aussi qu'à me plaire & qu'à marquer chaque jour de mon regne par quelque feste nouvelle. Par ce moyen ma Cour est devenuë le séjour de la joye. On y fait sans cesse des réjoüissances de même que dans la Ville. Il n'y a point de peuples qui paroissent si heureux, ny qui le soient en effet davantage. Je m'applaudis de leur bonheur; & de peur de le troubler je m'étudie à leur cacher le chagrin qui me dévore. Je suis persuadé que s'ils sçavoient qu'au lieu d'être tel que je me

montre à leurs yeux, je suis en secret la proye de la plus vive douleur, on verroit bien-tôt succeder une profonde tristesse à cette joye qui regne dans Astracan.

Peu de tems après mon avenement à la Couronne de Circassie, je sentis que je n'avois point encore oublié Razié. Veritablement la mort du Roy mon pere, les soins que je devois à sa cendre & l'attention que j'avois été obligé de donner aux affaires, avoient suspendu les mouvemens de mon amour. Mais bien loin de s'être affoibli, il me parut avoir pris de nouvelles forces. J'en avertis Hussein. qui me dit: Seigneur, presentement que vous avez une couronne à offrir avec vôtre foy, je suis d'avis que vous fassiez demander la Princesse de Carizme par un Ambassadeur. Et pour mieux engager le Sultan

à vous l'accorder, promettez-lui vôtre secours contre ses ennemis.

Je suivis ce conseil, j'envoyay Husseyn lui-même à la Cour de Carizme avec un pompeux cortege & de magnifiques presens pour le Sultan, à qui j'écrivis dans ces termes : *Dieu donne longue vie au Sultan de Carizme, l'Empereur des enfans d'Adam, le Conquerant du monde & l'heureux Prince dont le ciel a fortifié le pié pour monter avec vigueur jusqu'aux sublimes degrez de la puissance & de la grandeur. Qu'il soit à jamais dans la prosperité, sans que son bonheur puisse être troublé par la tempeste de l'envie.*

Vous sçaurez que nous desirons vôtre alliance, s'il vous plaist nous accorder la Princesse Razié vôtre fille, pour être nôtre legitime épouse. Et quoique vous n'ayez besoin que de vos trouppes toûjours

victorieuses pour humilier vos ennemis, nous vous offrons toutes les forces des Circassiens & de leurs Alliez. Et le salut.

Je ne croy pas qu'il soit necessaire de vous dire que j'attendis avec beaucoup d'impatience le retour de mon ambassadeur. Vous devez vous l'imaginer. Enfin après avoir souffert les tourmens d'une longue attente, je vis arriver Husséyn, qui m'apprit que le Sultan de Carizme l'avoit très bien reçu, mais que je devois renoncer à l'esperance de posseder Razié. Hé pourquoy, luy di-je, faut-il que j'y renonce? Sire, me répondit Husséyn, c'est qu'elle est promise au Roy de Gazna. Ce Prince a battu plusieurs fois les troupes du Sultan, qui pour conserver ses Etats, a été obligé de demander la paix à son ennemi en luy promettant la Princesse. Comme le Roy de

Gazna ne faisoit la guerre que pour forcer le Sultan à lui accorder sa fille, ces deux Princes ont bien-tôt été d'accord. Si bien que Razié, deux jours aprés que je suis parti de Carizme, devoit être envoyée à son époux.

Peu s'en fallut que cette nouvelle ne me fist perdre la raison. Je me plaignis de ma destinée dans des termes qui firent craindre à Husséyn que je ne devinsse fou. Je ne me contentay pas de m'affliger; je tombay malade, & je ne comprens pas comment je pus revenir de cette maladie, car j'eus toûjours l'esprit dans une disposition qui ne devoit pas contribuer à me guerir.

Mais si ma santé se rétablit, je n'en eus pas le cœur plus tranquille. J'étois toûjours occupé de la Princesse de Carizme: je me la representois dans les bras de son heureux époux, & cette

image

image cruelle troubloit sans cesse mon repos. Husséyn s'imaginant qu'une beauté nouvelle pourroit prendre dans mon cœur la place de Razié, fit chercher par tout de belles esclaves. Il en remplit mon Serail. Soin superflu ! Son zele eut beau rassembler mille objets pleins de charmes, aucun ne put me détacher de Razié Beghum.

JOUR CXXXVII.

TAndis qu'Husséyn essayoit inutilement sur moy les yeux des plus aimables personnes de l'Asie, mon grand Visir me vint dire un jour qu'il paroissoit depuis quelques jours aux portes d'Astracan des bains trés magnifiques. Les eaux, me dit-il, en sont claires & pures. On y voit des

colomnes d'un marbre précieux, & les plus beaux bassins du monde. Toute la Ville court en foule admirer ces bassins, & l'on en est d'autant plus surpris que personne ne les a vû construire. On les a tout à coup apperçûs tels qu'ils sont. C'est tout ce qu'on en sçait.

Je fus assez étonné de ce rapport, j'eus la curiosité d'aller juger par moy-même d'une chose qui me sembloit tenir du prodige. Je me rendis aux bains *incognito* avec mon grand Visir, & ma surprise augmenta lorsque j'en eus consideré la structure & la magnificence. Outre que tout y étoit fort propre & bien arrangé, je remarquay que les garçons qui avoient soin de servir étoient tous beaux & trés bienfaits; mais ce qu'il y avoit de plus extraordinaire, c'est qu'ils se ressembloient tous si par-

faitement, qu'on ne pouvoit les distinguer les uns des autres.

Le Maître des bains, qui étoit un homme de cinquante ans & de fort bonne mine, avoit grand soin de faire bien servir. Aprés qu'on s'étoit baigné, on beuvoit des liqueurs exquises & tout le monde se retiroit fort satisfait. Lors que je fus de retour dans mon Palais, je m'entretins avec mes courtisans de ces bains, où ils avoient tous été. Je leur demanday ce qu'ils en pensoient, & comme je ne fus pas content de ce qu'ils me dirent là dessus; je resolus, d'envoyer chercher l'homme qui les avoit fait construire & d'avoir une conference avec luy. Je chargeay Husséyn de l'aller trouver de ma part, de lui faire toutes les amitiés possibles & de me l'amener. Husséyn s'acquita diligemment de sa commission. Je le vis re-

venir bientôt avec le Maître des bains, qui se jetta d'abord à mes pieds. Je le relevay moi-même & lui fis un accüeil gracieux.

Alors cet homme charmé de la reception que je lui faisois, se mit à relever mes loüanges, & se répandit en discours si éloquens, qu'il excita mon admiration & celle de tous mes Courtisans, Son entretien étoit si agréable, & j'y prenois tant de plaisir, que je ne pensois plus au sujet pour lequel je l'avois envoyé chercher. Je m'en ressouvins toutefois, & je lui dis : grand Philosophe, car il n'est pas difficile de juger que vous en êtes un des plus éclairés, j'ay une priere à vous faire. Parlez-moy, de grace, sincerement & ne cachez rien. Comment avez-vous pû construire des bains si superbes? Comment est-il possible que vous ayez fait un si bel ouvrage aux portes d'Astra-

can, sans que personne s'en soit apperçû.

Sire, me répondit-il, j'ay à mon service quarante ouvriers, tous plus habiles & plus experimentez les uns que les autres. Je puis par leur ministére faire bâtir en moins d'un jour des bains encore plus beaux que ceux-là. Tous ces ouvriers sont muets; mais ils entendent ce qu'on leur dit. Il n'est pas même besoin de leur parler, lorsqu'on veut leur commander quelque chose. Au moindre geste que vous faites, ils pénetrent vôtre intention. Vous n'avez qu'à les regarder & ils liront dans vos regards ce que vous attendez d'eux. Si Vôtre Majesté veut les faire venir ici & leur donner quelque ordre, ils l'executeront dans le moment.

J'avois trop d'envie d'éprouver si ce qu'il me disoit étoit ve-

ritable, pour manquer de le prendre au mot. J'envoyai chercher à l'heure même ces ouvriers, que je reconnus pour les garçons que j'avois vû servir aux bains. Frappé de nouveau de leur ressemblance, j'en témoignay ma surprise au Philosophe & lui demandai s'ils étoient freres. Oüi, Sire, me dit-il, & de plus, je puis vous assurer qu'ils sont tous sortis de la même mere. Commandez-leur, ajoûta-t'il, ce qu'il vous plaira & vous serez aussi-tôt obéi. Mais je supplie tres-humblement Vôtre Majesté d'écarter tout le monde; je suis bien aise que nous soyons sans témoins.

JOUR CXXXVIII.

DE'S que mes Courtisans entendirent parler ainsi le

Philosophe ils se retirerent tous, sans attendre que je le leur disse, & je demeurai avec le Maître des bains & ses quarante Esclaves. Aprés avoir rêvé assez long-temps à ce que je leur commanderois, je souhaitai qu'ils fissent des bains dans la salle où nous étions.

Je ne leur eus pas plutôt fait connoître mon intention, qu'ils disparurent tous. Un moment aprés ils revinrent chargés de marbres de toutes sortes de couleurs, & d'autres choses necessaires à la construction d'un bain. Ils commencerent à y travailler. Ils ne me donnerent pas le temps de m'ennuyer à les voir bâtir. Pendant que les uns construisoient l'ouvrage avec une vîtesse que j'avois de la peine à suivre de l'œil, les autres alloient chercher & rapportoient les materiaux avec la même diligence.

Enfin dans l'espace de quelques heures, le bain fut achevé. On ne pouvoit rien voir de plus parfait ni de plus magnifique. Il y avoit douze colomnes d'un marbre jaspé & si poli qu'on s'y miroit & plusieurs fontaines jaillissantes dont les eaux tomboient avec bruit dans des bassins de marbre blanc.

Surpris des objets qui frapoient ma vûë & du sçavoir du Philosophe, je le priay de m'expliquer comment toutes ces choses se pouvoient faire. Sire, me dit-il, cette explication nous meneroit trop loin. Permettez-moy de vous dire seulement que je possede trente-neuf sciences.

Ce discours augmenta mon étonnement & me donna une forte envie de m'attacher un si grand homme. Je luy fis mille caresses; puis je luy demanday de quel païs il étoit & comment il

s'appelloit. Je suis, me répondit-il, du territoire de Bocara & Avicene est mon nom. Si vous voulez, poursuivit-il, entendre mon histoire, je suis prest à vous la conter. Je luy témoignay qu'il me feroit plaisir. Aussi tôt il la commença de cette maniere.

HISTOIRE d'Avicene.

JE suis né dans un bourg nommé Afhana. A peine étois-je hors du berceau, que mes parens m'envoyerent commencer mes études à l'Université de Bocara. J'y appris d'abord l'Alcoran & je me trouvay si propre aux belles Lettres, que je les sçavois à dix ans. On m'enseigna l'Arithmetique; on me fit lire ensuite Euclides, après quoy je m'appliquay aux Mathématiques. Je m'adonnay aussi à l'étude de la

Philosophie, de la Medecine, & de la Théologie.

Je fis tant de progrés dans toutes ces sciences, que je m'acquis une trés-grande réputation en fort peu de temps. Je n'avois pas encore atteint ma vingtiéme année, que mon nom étoit déja connu depuis les bords du Gihon jusqu'à l'embouchure de l'Indus.

Un jour je partis avec mon pere, pour aller à Samarcande où quelques affaires l'appelloient. Je voulus voir la Cour: j'y rencontray des personnes de ma connoissance qui ne manquerent pas de parler de moy fort avantageusement. L'éloge qu'ils en faisoient par tout alla jusqu'aux oreilles du grand Visir, qui souhaita de m'entretenir. Il fut si content de ma conversation, qu'il me proposa de demeurer à Samarcande auprés de lui. J'y consentis & je m'insinuay si bien

dans ſon eſprit, qu'il ne faiſoit plus rien ſans me conſulter.

Ce miniſtre ne vêçût pas long-temps, mais je ne perdis en luy qu'un homme qui m'aimoit; ma fortune n'en devint que plus brillante. Le Roy prit pour moy la même amitié que ſon Viſir. J'obtins des Gouvernemens; & dans la ſuite la place de ſon premier Miniſtre étant encore devenuë vacante, elle me fut offerte & je l'acceptay.

JOUR CXXXIX.

QUoique je rempliſſe tous les devoirs d'un grand Viſir, je ne laiſſois pas de trouver encore des momens pour étudier; mais l'ardeur que j'avois pour l'étude ne pouvant ſe contenter de quelques heures de lecture par jour, je pris la réſolution d'a-

bandonner les affaires. Le Roy ne me le permit pas sans peine, tant il étoit satisfait de mon ministere. Il ne voulut pas toutefois me contraindre, & il eut la bonté de consentir que je me démisse de mon employ, à condition que je ne m'éloignerois pas de la Cour.

Je n'avois pas dessein de la quitter; j'aimois le Roy d'inclination: j'étois trop penetré de ses bontez pour me retirer dans une solitude, quelque fureur que j'eusse pour l'étude. Je demeuray donc à la Cour; mais je ceday mon logement à mon successeur: j'en pris un autre dans un endroit écarté du Palais où je vivois comme dans une espece de retraite. Je partageois mon temps entre le Prince & mes Livres. Je ne me contentay pas de lire, je composay plusieurs ouvrages les uns en vers, les

autres en prose, & bien loin de ressembler à ces sçavans inutiles qui satisfaits d'avoir l'esprit enrichi d'une grande varieté d'études & de connoissances, meurent sans que le Public recueille le moindre fruit de leurs veilles, je faisois part à tout le monde de mes réflexions, à mesure que je les mettois par écrit. J'ay produit près de cent volumes sur diverses matieres, & mes œuvres sont nommées par excellence; *les Oeuvres glorieuses.*

Je m'attachois encore à la chimie & à cette science secrete par laquelle on explique toutes les operations de la nature. J'étois déja assez bon Cabaliste, lorsqu'il arriva à Samarcande un Ambassadeur envoyé par Coutbeddin Roy de Caschgar. On raisonna fort sur le motif de cette Ambassade. Les uns s'imaginerent que c'étoit pour declarer la

guerre au Roy de Samarcande, les autres pour luy proposer une alliance. Personne ne fut au fait. L'Ambassadeur dans l'audiance qu'on luy donna, surprit tout le monde, losqu'après avoir presenté au Roy une Lettre de Créance, il luy dit : Seigneur, le Roy Coutbeddin mon Maître étant un jour à table s'entretenoit avec quelques-uns de ses Courtisans des anciens Philosophes. Je voudrois bien sçavoir, leur disoit-il, s'il y a encore dans le monde des personnages aussi doctes qu'Hypocrate & que Socrate. Là-dessus un Courtisan luy dit qu'il étoit arrivé à Caschgar des Marchands qui avoient parcouru beaucoup de païs, & qui sçavoient peut-être où il y avoit de sçavans hommes. On envoya sur le champ chercher ces Marchands, qui dirent au Roy mon Maître qu'à la Cour

de Samarcande il y avoit deux celebres Philosophes, dont on ne pouvoit assez vanter le mérite. Que l'un s'appeloit Avicene & l'autre Fazel Asphahani. Ce sont deux hommes, disoient-ils, qui ont une connoissance parfaite des secrets de la nature & à qui nous avons vû faire des choses surprenantes.

Ils loüerent tant cet Avicene & ce Fazel, que mon Maître résolut de les demander à vôtre Majesté pour quelque temps. Il souhaite passionnément de les voir tous deux. Il vous conjure, Seigneur, de les luy envoyer. Il veut les entendre parler & juger par lui-même de leur sçavoir. Car c'est un Prince qui a beaucoup d'esprit & avec cela une teinture de toutes les sciences.

Ainsi parla l'Ambassadeur. Aussi-tôt le Roy de Samarcande nous envoya chercher Fazel &

moy, & nous dit : Le Roy de Caſchgar vous demande l'un & l'autre, pour joüir pendant quelque temps de vôtre entretien. Je ne ſuis pas d'avis qu'on lui refuſe cette ſatisfaction. Seigneur, répondit Fazel, c'eſt à vous d'ordonner & à nous d'obéïr. Pour moy je feray tout ce qu'il vous plaira. Comme je gardois le ſilence & qu'il étoit aiſé de juger à mon air que le voyage de Caſchgar n'étoit pas de mon goût, le Roy me dit : Et vous, Avicenne, vous ne répondez point. Il ſemble que cette Ambaſſade vous faſſe de la peine.

JOUR CXL.

JE témoignay au Roy qu'en effet j'avois de la répugnance à faire ce qu'on exigeoit de moy.

Alors

Alors Fazel me representa que si nous refusions de satisfaire la curiosité de Coutbeddin, ce Monarque en tireroit peut-être une mauvaise conséquence & pourroit penser que nous n'étions pas si habiles qu'on le disoit : que les Princes d'ailleurs étoient en quelque sorte maîtres de nôtre réputation, & qu'ils n'avoient pour nous perdre qu'à écrire à nôtre désavantage dans les pays étrangers : qu'ainsi pour conserver nôtre gloire, il falloit nous soumettre aux volontez du Roy de Caschgar.

Ce discours de Fazel ne fit qu'exciter ma colere. Vous avez, lui di-je, une crainte bien ridicule pour un Philosophe. Hé comment tous les Princes du monde peuvent-ils nuire à un homme qui possede les sciences que j'ay ? Apprenez que si je demeure dans cette Cour, c'est

que j'en aime le Souverain. Sans cette amitié que je vois payée de mille bontez, il y a long-temps que je n'y ſerois plus & que je vivrois dans quelque endroit de la terre dans une entiere indépendance. Pour vous qui n'êtes pas encore au deſſus de la fortune & qui avez beſoin de la protection des Rois, vous ferez fort bien d'aller ménager Coutbeddin ; il ſera trop-content de vôtre ſçavoir, ou du moins de vos complaiſances, pour ne pas écrire à vôtre avantage dans les païs étrangers.

Je vis, à ces paroles, éclater dans les yeux de Fazel une fureur, qu'il n'eut pas peu de peine à contenir. Le Roi s'en apperçut, & voulant empêcher que la converſation ne devînt plus vive : Avicene, me dit-il, je vous prie de vous laiſſer fléchir. Le Prince qui ſouhaite de vous

voir, a du mérite. Il aime les sciences & les sçavans. Il brusle d'envie de vous entretenir. Est-il de la bienséance de renvoyer son Ambassadeur avec un refus ? Je ne blâme point cette noble fierté que vous donnent les rares connoissances que vous possedez. Mais songez que les Rois méritent que vous ayez quelque consideration pour eux. Croyez-moy, allez à la Cour de Coutbeddin, & quand vous y aurez demeuré quelque tems, vous reviendrez à la mienne, si vous avez encore pour moy les sentimens que vous venez de me marquer.

Puissant Monarque du monde, réparti-je au Roi de Samarcande, puisque vous me témoignez que c'est vous faire plaisir que d'aller à Caschgar, je ne résiste plus. Je suis prêt à partir. Vous aurez toûjours un pouvoir

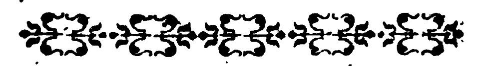
abſolu ſur vôtre Eſclave. Il vous ſacrifiera juſqu'à ſa vie, ſi vous le deſirez. Le Roy parut charmé de la déference que j'avois pour lui. Il fit revêtir d'une veſte d'or l'Ambaſſadeur, l'aſſûra que Fazel & moy nous partirions au premier jour pour Caſchgar, & le renvoya vers ſon Maître avec cette réponſe.

Fazel Aſphahani étoit un homme à peu près de mon âge. Il ſçavoit beaucoup à la verité; mais les Marchands qui l'avoient tant vanté au Roi de Caſchgar, en avoient trop dit. Ce Philoſophe peu de jours avant nôtre départ, vint me trouver & me dit: Illuſtre Avicene, puiſqu'on nous regarde comme deux parfaits Sçavans, il feroit ce me ſemble à propos de ne pas voyager en hommes ordinaires. Faiſons quelque choſe de ſingulier. Voulez-vous que nous entreprenions d'aller

d'ici à Caſchgar ſans boire ny manger ? ce n'eſt pas propoſer une choſe bien difficile à un Philoſophe tel que vous, quoique la traitte ſoit un peu longue. Nous n'aurons donc des proviſions que pour nos Eſclaves qui ſeront témoins de la diette exacte que nous obſerverons ſur la route. Ils ne manqueront pas d'en parler à Caſchgar. Cela s'y répandra & nous fera beaucoup d'honneur.

Il ne me faiſoit cette propoſition, que parce qu'il avoit le ſecret de compoſer certaines pilules dont une ſeule ſuffiſoit pour nourrir un homme un jour entier. Si bien qu'en ſe chargeant d'autant de pilules que nous avions de journées à faire, il étoit ſûr de n'avoir pas de faim. Il jugeoit bien que de peur de paroître moins ſçavant que lui, je n'oſerois ne point accepter cette

espece de défy qu'il me faisoit & il m'attendoit à la cinquiéme & sixiéme journée. Mais je n'étois pas si embarassé qu'il se l'imaginoit ; car aprés lui avoir dit que je consentois volontiers à voyager de cette maniere, je fis une sorte d'opiate qui avoit la même vertu que ses pilules. Ainsi sans nous rien dire l'un à l'autre de ce que nous avions preparé, nous partîmes de Samarcande pour aller à Caschgar.



JOUR CXLI.

LEs trois ou quatre premieres journées, nous nous entretînmes tous deux fierement. L'opiate faisoit des merveilles aussi-bien que les pilules. Chacun sûr de son fait, étoit plein de confiance. Je l'observois de tems

en tems pour voir s'il ne changeoit point, & la même raison l'obligeoit aussi à me regarder. Pour moy, loin de m'affoiblir, je paroissois devenir plus vigoureux de jour en jour. Il n'en fut pas de même de mon Philosophe. Il perdit ses pilules. Il devint rêveur, chagrin, & son visage se couvrit d'une pâleur qui me fit juger que ses affaires alloient mal. Cependant il cachoit l'accident qui luy étoit arrivé & prenant son mal en patience, il se laissoit peu à peu consumer. Enfin le voyant dans un état pitoyable, je luy offris de mon opiate. Mais il n'en voulut point, & il aima mieux se laisser mourir que d'avoüer qu'il eût besoin de secours.

Je fus vivement touché de la mort de Fazel. Je baignay son corps de larmes & je l'enterray dans les montagnes de Botom à

l'aide de ses Esclaves & des miens. Il y en avoit un parmi les siens qu'il avoit plus aimé que les autres. Ce fut celui-là qui m'apprit que son Maître avoit fait des pilules & comme nous les cherchâmes inutilement dans les habits du Philosophe après sa mort, nous conclûmes qu'il les avoit laissé tomber dans le chemin.

Après luy avoir rendu tous les honneurs funebres que nous pouvions luy rendre dans cet endroit, je partageay entre tous les Esclaves l'argent que le Roy de Samarcande nous avoit donné à Fazel & à moy pour les entretenir pendant le séjour que nous devions faire à Caschgar & je leur donnay la liberté. Allez vous-en, leur di-je, où il vous plaira & me laissez tout seul dans ces montagnes. Je n'ay pas besoin de vous. Aussi-tôt les uns

s'avancerent dans le Tocarestan, les autres gagnerent le païs de Fergane, & enfin les autres après avoir passé le mont Imaus entrerent dans le païs de Turkhend.

Pour moy, quand ils eurent tous pris leur parti, je demeurai quelque temps encore à déplorer sur le tombeau de Fazel Asphahani la malheureuse destinée de ce Philosophe, non sans blâmer son imprudence & son orgueil. Je rêvay ensuite à ce que je devois faire. Je ne voulus ni poursuivre mon chemin vers Caschgar, ni retourner à Samarcande. Il me prit envie de voyager tout seul & de parcourir le monde. J'allay à Uzkunt, de-là à Cojende, d'où partant sans tenir de route assurée, j'arrivai après plusieurs journées à Carizme.

Comme je me promenois dans

cette grande Ville, j'entendis tout à coup beaucoup de bruit & je vis en même temps le peuple agité. Les Artisans sortoient de leurs boutiques & se joignant aux autres habitans qui étoient en rumeur, on eût dit qu'il venoit de se passer ou qu'il se passoit actuellement quelque chose de considerable. Et la cause de tous ces mouvemens étoit un Crieur public qui alloit par la Ville & qui de quart en quart d'heure disoit à haute voix : *O vous qui aimez les sciences sçachez que demain on doit entrer dans la Caverne.*

Aussi-tôt que j'eus entendu ces paroles, je resolus de suivre le Crieur pour avoir avec luy un entretien particulier sur cette caverne. Je le joignis sur la fin du jour, comme il étoit prêt à rentrer dans sa maison. Je le priai fort civilement de m'ap-

prendre ce que c'étoit que la caverne où les sçavans devoient entrer le lendemain.

Le Crieur me prit pour un Religieux. O saint homme, me dit-il, vous sçaurez qu'il y a aux portes de cette Ville du côté de la mer Caspienne une montagne, qu'on appelle la Montagne rouge, parce qu'elle est couverte de roses pendant toute l'année. Au bas de sa montagne, il y a une caverne d'une vaste étenduë dans laquelle on entre par quatre portes qui par la vertu d'un talisman s'ouvrent & se ferment d'elles-mêmes au commencement de chaque année. Les curieux y entrent dès la pointe du jour, avantque les étoiles disparoissent. Ils y trouvent une prodigieuse quantité de Livres. Ils choisissent ceux qu'ils veulent lire. Ils les prennent vîte pour les emporter chez eux & se hâtent d'en

ſortir, car la caverne ſe ferme une demi-heure quinze minutes après qu'elle s'eſt ouverte ; & ſi par malheur quelque ſçavant arrêté par le plaiſir de bouquiner, y demeure un inſtant au delà du tems marqué, comme cela n'eſt arrivé que trop ſouvent, il y meurt de faim, parceque les portes ne s'ouvrent qu'une année après.

On dit, pourſuivit-il, que c'eſt le ſage Chec-Chehabeddin qui a fait faire cette caverne pour y enfermer tous ſes Livres, tant ceux qu'il a composés que ceux qu'il a recueillis dans le monde. Tandis qu'il a vêcu, ou du moins les dernieres années de ſa vie, il n'a rien épargné pour ramaſſer des livres curieux, & tel eſt le fruit de ſes recherches, qu'il a trouvé plus de vingt mille volumes qui traitent de la Pierre Philoſophale, de la maniere de

chercher les trésors & de les découvrir. Il y en a qui enseignent à faire des prodiges, à métamorphoser les hommes en bêtes, à donner l'ame aux vegetaux. En un mot, tous les secrets de la nature sont revelés dans quelques-uns de ces livres & particulierement dans ceux qu'il a composés luy-même.

JOUR CXLII.

J'Ecoutois avec beaucoup d'attention le Crieur, qui ajoûta que le sage Chec-Chehabeddin, pour la sûreté du précieux dépost qu'il avoit mis dans la caverne, avoit composé un Talisman, dont la vertu étoit que les portes, quoique faites d'un simple bois de sandal, ne pouvoient être ouvertes ni brisées, quelque addresse ou quelque force

qu'on pût y employer.

Cette précaution, di-je au Crieur, me semble assez inutile, car tout le monde ayant la liberté d'entrer une fois l'année dans la Caverne & d'emporter des livres, on peut les enlever tous & je suis surpris que cela ne soit pas déja fait. Vous avez raison, me répondit-il en souriant, d'avoir cette pensée, puisque je ne vous ay pas dit que ceux qui emportent des livres sont obligez de les rapporter à la Caverne l'année suivante & de les remettre à la place où ils les ont pris. S'ils y manquoient, ils trouveroient à qui parler. Il y a des esprits qui veillent à la conservation des livres. Ils ont soin de tourmenter cruellement & quelquefois même ils font mourir les personnes qui par un esprit d'avarice en veulent garder quelques-uns.

Lorsque le Crieur m'eut appris toutes ces choses, je le remerciay

& pris congé de luy. Je laisse à penser si je fus bien aise de sçavoir ce détail, & si je formai le dessein d'aller le lendemain dans la caverne avec les curieux. Je ne me proposay pas seulement d'y entrer, je résolus même d'y rester après les autres, & de m'exposer à tout ce qui m'en pourroit arriver. J'étois déja trop versé dans les mysteres de la Cabale, pour apprehender les esprits. Je sortis sur le champ de la Ville en marchant vers la mer Caspienne; j'arrivai au pied de la montagne rouge. Je vis les quatre portes de la Caverne faites en effet de bois de sandal, comme le Crieur me l'avoit dit, & je remarquai dessus plusieurs figures d'animaux en relief, en quoi consistoit le Talisman.

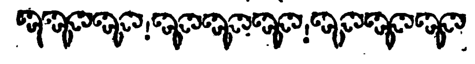
Je montay au sommet de la montagne, & me couchay parmy les roses qui la couvroient &

parfumoient l'air de leur odeur. J'avois de si vives impatiences d'être dans la caverne, que je ne pûs goûter un moment de repos. Enfin l'aproche du jour que j'attendois, fit sortir de la Ville tous les curieux. J'entendis le bruit qu'ils faisoient en venant à la montagne. Je descendis de l'endroit où j'avois passé la nuit pour n'être pas des derniers à entrer dans la caverne. Déja les étoiles commençoient à disparoître à nos yeux, lorsque tout à coup les quatre portes, qui étoient aux quatre côtés de la montagne s'ouvrirent d'elles-mêmes avec un bruit terrible. Aussi-tôt tout le monde entra & se répandit dans la caverne, dont le Crieur n'avoit pas eu tort de me vanter l'étenduë. Il avoit encore eu raison de me dire qu'on y voyoit un prodigieux nombre de livres. Ils étoient tous fort

proprement arrangez le long des murs sur des tablettes de bois d'aloës avec des étiquetes qui marquoient les matiéres qu'ils traitoient. On appercevoit entre eux des vuides ; mais les Sçavans les eurent bien-tôt remplis des livres qu'ils avoient emportez l'année précedente. Ce ne fut à la verité que pour y laisser d'autres vuides ; car ils prirent d'autres volumes & sortirent promptement. Quelques momens après j'entendis le bruit que firent les quatre portes en se fermant, & je demeuray seul dans la caverne, qui ne recevant du jour que par les portes, se trouva, lorsqu'elles furent fermées, plus obscure que la plus épaisse nuit.

Un homme qui n'auroit pas sçu ce que je sçavois, auroit été assez embarassé dans ces ténébres ; mais je n'ignorois pas le moyen de les dissiper. Je com-

mençay par me ſoumettre les eſprits qui avoient la direction de cette merveilleuſe Bibliotheque, & quand je les eus aſſujettis par la force de mes conjurations, je leur ordonnay de m'apporter de la lumiere, & d'avoir ſoin que la Caverne fût toûjours bien éclairée.



JOUR CLIII.

LEs Eſprits qui ſont toûjours fort obéïſſans lorſqu'un homme qu'ils craignent, leur commande quelque choſe, partirent & revinrent à l'inſtant avec plus de lumiere qu'il n'en auroit fallu pour éclairer dix Cavernes comme celle-là, quoyqu'elle fût très-vaſte. Je croy qu'ils volerent toutes les lampes de la Ville de Carizme. On n'a jamais vû une plus belle illu-

mination que celle qu'ils firent pour celebrer mon entrée dans ce lieu-là. Ils attacherent des lampes par tout. Ils en mirent une infinité le long des tablettes, & en parsemerent la voûte dont ils firent une espece de ciel. Ils me servirent par de-là mes souhaits.

Ce fut alors que je m'appliquay à la lecture de plusieurs livres fort curieux. J'en trouvay qui traitoient des prodiges de la Chymie & des Sciences secretes; mais le stile en étoit si figuré, les expressions si obscures que tous les Sçavans n'étoient pas capables de les entendre. Pour en avoir l'intelligence, il falloit posseder les connoissances que j'avois déja.

Comme je voulois copier quelques endroits de ces livres, & que je n'avois qu'à parler pour avoir du papier & de l'encre, les Esprits mes très-humbles Esclaves,

m'en fournirent. Ils eurent ſoin pareillement de m'aller chercher des vivres, lorſque mon opiate vint à me manquer. Ils m'apportoient tous les jours d'excellens mets & des meilleurs vins de Chiras. Je n'avois qu'à demander ce qui me plaiſoit, j'étois aſſuré de l'avoir dans le moment.

Je paſſois donc le tems fort agréablement dans cette admirable caverne. Si je lus quelques livres qui ne m'apprirent rien de nouveau, il y en eut en recompenſe beaucoup d'autres qui me furent fort utiles & où je trouvay les plus beaux ſecrets de la nature. Je lûs pendant toute l'année ſans m'ennuyer.

Au commencement de la ſuivante, les portes s'ouvrirent à l'ordinaire. Les curieux entrerent. Mais comme ils ne s'attendoient point aux illuminations dont leurs yeux furent frappez,

la terreur les saisit. Ils jetterent promptement les livres qu'ils raportoient & prirent tous la fuite. Je m'avisay de sortir dans le même tems. Il faut remarquer que j'avois laissé croître ma barbe, mes sourcils & mes cheveux ; de maniere que je paroissois effroyable. Aussi ma figure ne servit-elle qu'à redoubler leur frayeur. Voila le sorcier Mouk, s'écrierent-ils ? c'est lui-même,

Ce sorcier pour lequel ils me prenoient, étoit un méchant homme qui ne se plaisoit qu'à faire du mal dans le païs. Il employoit son noir ministere à nuire au genre humain. Tout le monde le maudissoit & le Sultan de Carizme, sur les plaintes qui luy en avoient été faites de toutes parts, avoit inutilement jusques-là mis des gens en campagne pour l'arrêter. Il avoit toûjours sçû tromper leur pour-

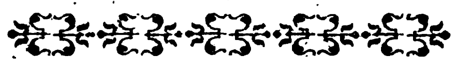
ſuite & ſe dérober au châtiment qu'on lui reſervoit.

Dès que j'entendis qu'ils me prenoient pour un ſorcier, j'eus l'imprudence de vouloir les deſabuſer. Mes freres, leur criai-je, détrompez-vous, je ne ſuis point ce Mouk dont vous parlez, & je n'ay pas deſſein de vous faire le moindre tort. Ils s'arrêterent à ces paroles, ſans ſe laiſſer perſuader de ce que je leur diſois, & les plus courageux d'entre eux excitant les autres à ſuivre leur exemple, m'environnerent & ſe jetterent tous enſemble ſur moy.

J'aurois pû d'un ſeul mot les renverſer & me délivrer de leurs mains; mais je jugeay à propos de ne faire aucune réſiſtance, & de les laiſſer croire qu'ils diſpoſeroient de ma vie à leur gré. Ils en furent bien perſuadés, lorſqu'après m'avoir lié très-étroite-

ment, ils me menerent à leur Cady. Oh oh, me dit ce Juge, auſſitôt qu'il m'apperçût, te voilà donc pris pour le coup! ne t'imagine pas, ſcelerat, éviter le ſuplice que tu mérites. Il y a trop long-tems que tu ſoüilles la pureté du jour par une vie exécrable. Qu'on le mene tout à l'heure, ajoûta-t-il, en s'adreſſant à ſon Nayb, qu'on le mene dans la place publique où l'on a coutume de faire mourir les plus grands criminels. En achevant ces paroles, il me mit entre les mains de ſes Aſſas qui me conduiſirent à une place d'une vaſte étenduë, pendant qu'il courut informer le Sultan de ce qui ſe paſſoit, & lui demander de quel genre de mort il ſouhaitoit qu'on me punît.

&



JOUR CLIV.

LE Sultan de Carizme ne ſçut pas plûtôt que le Sorcier Mouk étoit dans la place où on executoit les coupables, qu'il s'y fit porter en litiere. D'abord qu'il y fut arrivé, il demanda à me voir, & ſur ma mine ſeule il me condamna au feu. Il n'eut pas plutôt prononcé mon Arreſt, que je vis élever dans la place un bûcher à contenir vingt Sorciers. Il fut prêt en un inſtant, car tout le peuple apportoit du bois à l'envi & ſe faiſoit un grand plaiſir de me voir réduire en cendres.

J'eus la patience de me laiſſer attacher au bûcher : mais auſſitôt qu'on y mit le feu, je prononçay quelques paroles Cabaliſtiques par la vertu deſquelles mes liens ſe défirent. Alors je pris un bâton

bâton du bûcher & lui donnay la forme d'un Char de triomphe, sur quoy je montay. Je me promenay quelque temps dans les airs à la vûë des habitans de Carizme, qui n'eurent pas tant de plaisir à me regarder sur mon char, qu'ils en auroient eu à me voir bruler. Je fis ensuite entendre ma voix & m'addressant au Sultan : Injuste Clith-Arselan, luy di-je, qui m'as voulu faire perir comme un miserable, apprens que je ne suis point un sorcier, mais un Sage qui peut faire des choses encore plus merveilleuses que celles dont tes yeux sont témoins. A ces mots je disparus & le Prince, de même que le peuple, demeura daus un extrême étonnement.

J'ay voyagé pendant dix années aprés cette avanture. J'ay été au Caire, à Bagdad en Perse & dans tous les lieux où je me

ſuis arrêté, j'ay fait le bonheur de toutes les perſonnes pour qui j'ay conçu de l'amitié. En parcourant enfin le monde, je ſuis venu à Aſtracan, où il m'a pris fantaiſie de faire parler de moy. Pour cet effet étant ſorti de la Ville & me voyant dans un endroit plein de buiſſons, je coupay quarante branches de la même longueur & les animant par la vertu de quelques paroles dont je ſçay la puiſſance, je leur ordonnay de prendre une forme humaine & de conſtruire les bains qu'on voit aux portes d'Aſtracan. Voilà quels ſont mes quarante garçons, Sire, & il me ſemble que j'ay eu raiſon de dire à vôtre Majeſté, qu'ils étoient tous de la même mere, puiſqu'ils ſont tous ſortis de la terre.

SUITE ET CONCLUSION *de l'Histoire du Roy Hormoz surnommé le Roy sans chagrin.*

AVicéne cessa de parler en cet endroit ; & moy charmé des choses que je venois d'entendre : O grand Philosophe, m'écriai-je, quel bonheur de vous avoir pour amy. Aprés ce que vous m'avez raconté, je croy que tout vous est possible. Je ne m'étonne plus que vos garçons fassent tout ce qu'on leur ordonne, puisque c'est vous qui les faites agir. Je m'imagine même que si je leur commandois de m'amener icy tout à l'heure la Princesse de Carizme, la belle Razié, ils executeroient un ordre si difficile. Sans doute, répondit Avicene. Ils se transporteront dans son Palais. Ils l'enleveront

au milieu de ses femmes & vous l'ameneront ici dans ce moment, si vous le souhaitez. Si je le souhaite, réparti-je avec transport : ah vous ne sçauriez jamais rien faire qui me puisse être plus agréable. Vous allez être content, reprit-il, aussi bien je ne suis pas fâché de me venger du Sultan de Carizme.

Le Philosophe n'eut pas achevé ces mots, qu'il jetta les yeux sur un de ses quarante Esclaves & luy dit de partir. L'Esclave disparut aussi-tôt en faisant un grand bruit & revint quelques momens aprés avec la Princesse de Carizme.

JOUR CLV.

JE ne pus méconnoître Razié, ni me deffendre de sentir toute la joye qu'inspire la vûë d'un

objet aimé, neanmoins quelque ravi que je fusse de la voir, la maniere dont ce plaisir m'étoit procuré m'empêcha de m'abandonner à mes transports. Je craignois que ce ne fût un phantôme & je n'osois me fier à ma vûë. De grace, di-je au Philosophe, ne me trompez point. Les traits qui se presentent à nos yeux sont-ce des prestiges ou les veritables traits de la Princesse de Carizme? parlez, que faut-il que j'en pense? N'en doutez pas, Seigneur, me dit-il, c'est cette Princesse elle-même. Admirez sa beauté, & cedez sans defiance aux transports qu'elle doit vous causer.

Sur cette assûrance, je me jettay aux genoux de Razié & sans luy laisser le temps de se reconnoître; ah ma Princesse, lui di-je, c'est donc vous que je vois! Helas, je desesperois de revoir

jamais vos charmes & je ne dois cet avantage qu'à l'amitié de ce grand Philosophe, qui a bien voulu employer pour moy sa puissance. Vôtre enlevement est un effet de son sçavoir ou pour mieux dire de mon amour. Reconnoissez en moy ce jeune homme qui a paru devant vous sous les habits d'un garçon Jardinier. Vous sçavez avec quelle barbarie vous me fites arracher de vôtre apartement, dés que vous vous aperçûtes que j'étois déguisé & par quel bonheur j'évitay l'infame mort qu'on me destinoit. Malgré vos rigueurs, je n'ay point cessé de vous aimer. Aprés cela, ma Reine, éclatez contre un témeraire qui a recours à la violence pour vous posseder ; mais songez, de grace, auparavant que ce témeraire est le malheureux Roy de Circassie, qui vous a fait demander au Sultan vôtre pere.

Si j'avois été étonné de l'apparition de Razié, vous pouvez penser qu'elle ne le fut pas moins de se trouver tout à coup dans un lieu inconnu. Je m'attendois, & ce n'étoit pas sans raison, à un torrent d'injures, lorsque cette Princesse m'ayant reconnu, & s'étant un peu remise de son trouble, me parla dans ces termes : Je me serois sans doute révolté contre votre audace dans un autre tems ; mais je ne puis m'empêcher de vous le pardonner dans celui-cy. J'étois sur le point d'épouser un Prince pour qui je me sens une aversion mortelle ; je ne puis me plaindre d'une violence qui me sauve de l'horreur d'être à luy.

Hé quoy, Béghume, interrompi-je, vous n'êtes point femme du Roy de Gazna ? Non, Seigneur, repartit la Princesse. Depuis que votre Ambassadeur est

parti de Carizme, il est arrivé bien des incidens dont je vois que vous n'êtes pas informé. Je vais vous en instruire. Aprés la victoire remportée sur les troupes du Sultan mon pere par l'armée du Roy de Gazna jointe à celle du Roy de Candahar, ces deux Princes vainqueurs s'avancerent dans la Ville de Carizme pour en faire le siege. Mais le Sultan leur envoya un de ses Visirs qui conclut avec eux un traité de paix, dont le principal article fut que je serois remise incessamment entre les mains du Roy de Gazna.

Le même jour que je devois partir de Carizme, on apprit à la Cour que le Roy de Candahar étant aussi devenu amoureux de moy sur la réputation de ma beauté, prétendoit m'obtenir : qu'il l'avoit declaré à Behram-cha, que les deux Rois s'é-

tant

tant broüillés là-dessus en étoient venus aux mains & que le Roy de Candahar avoit eu l'avantage.

Cette nouvelle fut bien-tôt confirmée. Il arriva un officier du Roy de Candahar que ce Prince victorieux envoyoit à mon pere pour luy faire part de la victoire complette qu'il venoit de remporter sur Behramcha qui avoit été tué dans le combat & du dessein qu'il avoit de se faire couronner Roy de Gazna. En même temps, il me demandoit en mariage. Le Sultan n'osa me refuser à un Prince qui alloit devenir si puissant. Il agréa sa recherche & me promit à ses feux, malgré l'aversion que j'avois conçuë pour luy sur le portrait que son Officier m'en avoit fait, quoiqu'il me l'eût peint en beau.

J'étois à la veille du jour fune-

ſte où je devois me ſéparer pour jamais de mon pere, pour être conduite à un époux que je déteſtois : J'exprimois dans mon appartement à mes femmes juſqu'à quel point ce mariage m'étoit odieux, lorſque tout à coup je me ſuis ſenti ſaiſir par un homme qui m'a tranſportée ici dans un inſtant.

JOUR CLVI.

J'Eus tant de joye d'apprendre que Razié n'étoit point mariée, que je ne pus m'empêcher de l'interrompre en cet endroit : Ah ma Princeſſe, m'écriai-je, eſt-il bien poſſible que ſans l'heureuſe violence que je viens d'employer, vous alliez être livrée à un Prince qui vous déplaît. Cette circonſtance diminuë mon crime. Elle ne le

diminuë point, interrompit à son tour la Princesse ; mais elle m'ôte la force de vous le reprocher. Hé bien, Madame, repri-je, pardonnez-le moy donc, je vous en conjure & ne dédaignez point la couronne de Circassie que je vous offre avec mon cœur.

Je passe sous silence tous les discours passionnez que je tins à Razié pour la rendre sensible à mon amour. Mais tout ce que je tiray d'elle de plus obligeant, fut l'assurance qu'elle me donna de consentir sans peine à faire mon bonheur, pourvû que je pusse obtenir l'agrément de son pere.

Je consultay là-dessus Avicenne, qui me dit : Envoyez un Ambassadeur au Sultan pour informer du sort de sa fille & la luy demander en mariage. Je me charge du reste. Je suivis le conseil du Philosophe, je fis partir une seconde fois Husséyn pour la

Cour de Carizme avec de nouveaux présens & en attendant son retour, je conduisis moy-même la Princesse dans le plus bel appartement de mon Sérail où elle fut servie comme si elle eût déja été Reine.

A l'égard du Philosophe à qui j'avois tant d'obligation, je le priay de demeurer à la Cour & d'y vivre au gré de ses désirs. Je ne vous offre point, lui di-je, la place de mon premier Ministre. Elle n'est pas digne de vous; mais soyons amis & partagez la suprême puissance avec moy. Je ne puis vous marquer assez de reconnoissance. Avicene, à ce discours qui lui faisoit connoître combien j'étois sensible au service qu'il m'avoit rendu, me répondit : Qu'il recevoit avec autant de satisfaction que de respect l'honneur que je lui faisois de le vouloir mettre au rang de

mes amis : que c'étoit la plus belle récompenſe que je puſſe luy offrir & qu'il ne ſe trouvoit que trop payé de ce qu'il avoit fait pour moy.

Il faut preſentement que je vienne à Huſſéyn & que je diſe dans quelle diſpoſition étoit la Cour de Carizme lors qu'il y arriva.

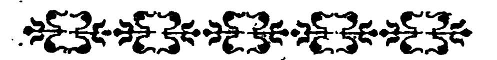
Le Sultan auſſi-tôt qu'il eut appris l'étrange maniere dont ſa fille avoit été enlevée, avoit aſſemblé tous ſes Viſirs & les principaux Seigneurs du Royaume, pour leur demander ce qu'ils jugeoient à propos qu'il fiſt dans une conjoncture ſi ſinguliere. Ils avoient tous été d'avis qu'on eût recours à un habile Aſtrologue, qui faiſoit ſa réſidence à Schehereſtan & l'on avoit en effet decouvert par ſes obſervations que la Princeſſe de Carizme étoit dans mon Sérail. Là-deſſus on

avoit dépeché un Courier au Roy de Candahar pour l'informer de cet évenement extraordinaire & luy proposer de joindre ses troupes à celles de Carizme pour tirer raison du rapt de Razié. Le Roy de Candahar sur cette nouvelle, qui ne l'excitoit que trop à la vengeance, s'étoit mis en marche avec son armée. Il avoit déja passé Nur & il s'avançoit à grandes journées vers la Ville de Carizme, quand le Sultan apprit l'arrivée de mon Ambassadeur.

Clich-Arselan est naturellement un peu cruel. Il fit arrêter & amener devant luy Husséyn. Je devine bien, luy dit-il d'un air furieux, le sujet de ton ambassade. Tu viens ici de la part de ton perfide Maître m'apprendre qu'il retient dans son Serail ma fille contre tout droit & raison. Il se repentira bien-tôt de l'injure

qu'il m'a faite & en attendant que je puisse réduire en cendres toute la Circassie, j'ordonne qu'on te coupe la tête. Que ne puis-je en ce jour traiter ainsi le lâche Prince, qui sans respecter la majesté Royale, a deshonoré ma maison en m'enlevant ma fille par l'art funeste de quelque Magicien.

A ces mots, il fit dresser un échaffaut devant son Palais & Husséyn y monta pour recevoir le coup de la mort aux yeux de tout le peuple de la Ville de Carizme assemblé pour voir son supplice. Mais Husséyn, au moment même que l'Executeur avoit le bras levé pour luy trancher la tête, fut emporté dans les airs & disparut. Ce qui ne causa pas moins de surprise au Sultan qu'à tous les autres spectateurs.



JOUR CLVII.

LE Sultan de Carizme jugea bien que le même pouvoir qui luy avoit enlevé sa fille, venoit de dérober Husséyn au supplice. Il en devint plus furieux : qu'on aille du moins, dit-il, chercher les Circassiens qui sont venus à Carizme avec cet Ambassadeur & qu'on les fasse mourir. Les Gardes coururent aussi-tôt à l'endroit où Husséyn étoit logé, mais ils n'y trouverent pas une personne de sa suite. Ils avoient tous été enlevés en même temps par les Esclaves d'Avicene.

Je sçus cette avanture un instant aprés qu'elle fut arrivée. Husséyn qui parut subitement devant moy me la raconta. Il

m'apprit ensuite que le Roy de Candahar & le Sultan de Carizme se préparoient à venir désoler la Circassie. Comme il achevoit de m'instruire du dessein de ces deux Princes, Avicene vint se messer à nôtre conversation. Nous rîmes bien tous trois de l'étonnement dont il venoit de remplir la Ville de Carizme en faisant enlever Husséyn. Aprés cela nous parlâmes de la guerre qu'on m'alloit faire & ce Philosophe s'appercevant que les préparatifs de mes ennemis me causoient quelque inquietude, il m'en fit des reproches. Seigneur, me dit-il, qu'avez-vous à craindre, puisque je suis avec vous? On ne peut faire que d'inutiles efforts pour vous accabler, tandis que je serai dans vos interêts. Quand tous les peuples de l'Indostan, ceux de la Chine & toutes les Tribus des Mogols s'uni-

roient avec vos ennemis contre vous, je ſçaurois les confondre & vous en faire triompher. Le Sultan de Carizme, pourſuivit-il, & le Roy de Candahar prétendent faire d'affreux ravages dans vôtre Royaume; Hé bien qu'ils s'en approchent. Je me charge de la défenſe de vos frontieres. Laiſſez-moy le ſoin de les conſerver. Je m'en acquiteray mieux que vos Generaux.

Je remerciay le Philoſophe du ſecours qu'il me promettoit & ravi de voir mes affaires en de ſi bonnes mains, bien éloigné d'aprehender le Roy de Candahar & le Sultan, je ſouhaitois qu'ils fuſſent déja prés du Volga.

Mes ſouhaits furent bien-tôt accomplis. Ces Princes, ſans perdre de temps, s'avançoient vers mes Etats. Ils côtoyoient la mer Caſpiene & aprés avoir laiſſé derriere eux l'endroit où le Ja-

xartes s'y décharge, ils s'approchoient de la riviere de Jaïc, lorſque le bruit de leur approche répandit la conſternation dans Aſtracan. Comme je me repoſois entierement ſur Avicene, & que ſuivant ſes conſeils, je n'avois levé que peu de monde, mes peuples n'oſant eſperer qu'on pût réſiſter aux ennemis qui venoient nous aſſaillir & dont la renommée encore groſſiſſoit le nombre, s'imaginoient déja voir toute la Circaſſie ſaccagée & la Ville d'Aſtracan abandonnée aux flâmes.

D'un autre côté, l'ennemi apprenant que je n'avois à luy oppoſer que trés peu de troupes, ne pouvoit ſe perſuader qu'elles euſſent l'audace de ſe preſenter devant luy. Ainſi marchant dans l'opinion qu'il pénétreroit juſqu'à ma Ville capitale ſans être obligé de combattre, il ſe pro-

mettoit bien de ruiner mon Royaume de fond-en comble & de s'en retourner chargé de richesses. L'évenement toutefois démentit sa confiance & trompa son attente.

Avicene me tint parole & n'eut besoin d'employer qu'un de ses secrets pour délivrer mes Etats du danger qui les menaçoit. Nous nous mîmes tous deux à la tête de mon armée; nous passâmes le Volga & nous nous arrétâmes, quand nous fûmes à deux lieuës des ennemis. Alors le Philosophe sema la discorde parmy eux. Il fit naître un different entre le Sultan & le Roy de Candahar & la querelle s'échauffa si bien que ces deux Princes tournerent leurs armes l'un contre l'autre. Ils en vinrent aux mains & aprés un long combat où le Roy de Candahar périt avec tous les siens, le Sultan demeu-

ra maître du champ de bataille ; mais il n'eut pas grand sujet de s'applaudir de la victoire, puisqu'il lui resta si peu de troupes, qu'il ne fut point en état de nous résister, lorsque nous parûmes devant lui. Nous l'envelopâmes. Il lui falut ceder à la necessité. Il se rendit & je l'amenay à Astracan.

Il eut lieu d'être satisfait de la maniere dont je le traitay. Il reçut dans ma Cour toute sorte d'honneurs. Je n'épargnay rien pour appaiser son ressentiment & j'en vins about. Mais ce qui, je croy, y contribua plus que toute autre chose, ce fut le bien que la Princesse sa fille lui dit de moy. Elle lui fit un détail de tous les égards que j'avois pour elle, du soin que je prenois de lui chercher tous les jours de nouveaux amusemens & sur tout elle s'étendit sur ma conduite respec-

tueuſe qui ne s'étoit pas démentie un ſeul moment. Il fut charmé de ma retenuë & conſentit enfin que je devinſſe ſon gendre.

JOUR CLVIII.

IL ne fut plus queſtion que de réjoüiſſances. On en fit de magnifiques pour celebrer mon mariage. La Cour & la Ville furent dans la joye pendant une année entiere, ou pour mieux dire, elles y ſont encore depuis ce temps là.

Clitch-Arſelan, aprés ces nôces qui le conſolerent de ſa défaite, retourna dans ſes Etats; mais avant ſon départ il eut pluſieurs entretiens avec Avicene, qu'il ne regardoit plus comme un ſorcier. Il ne pardonna pas ſeulement le rapt de ſa fille à ce

grand Philosophe, il luy demanda même son amitié, qu'il obtint & je ne sçay s'il ne s'en alla point aussi content de s'être fait un amy tel qu'Avicene, que de laisser Razié dans une agréable situation.

Je n'eus pas si-tôt épousé cette Princesse, que n'étant plus gênée par sa fierté, elle m'avoüa qu'elle avoit du goût pour moy. Ce goût s'augmenta de jour en jour & nous vivions enfin dans une union parfaite, quand tout d'un coup celui-même qui en étoit l'auteur en a détruit tous les charmes & a rendu nôtre sort digne de pitié.

Avicene, sans que toutes ses sciences pussent l'en deffendre, prit dans les yeux de Razié un fatal amour qui fait aujourd'huy tout le malheur de ma vie. Pour témoigner à ce Philosophe l'extrême consideration que j'avois

pour luy, je lui permettois de voir & d'entretenir la Reine tous les jours. Les entretiens qu'il eut avec elle augmenterent sa passion. Il n'en fut plus le maître; Il la declara. La Princesse se sentit très-offensée d'un aveu si hardi; mais croyant devoir ménager un homme dont elle craignoit le pouvoir: Avicene, luy dit-elle d'un air affligé, rentrez, je vous prie en vous-même & triomphez des sentimens que vous me témoignez. Ce triomphe doit moins vous coûter qu'à un autre. Songez à l'amitié, aux déférences que le Roy a pour vous. Ne pouvez-vous ailleurs adresser vos regards? ce Prince m'adore: je l'aime tendrement & je ne puis aimer que luy. Cessez, de grace, de vouloir troubler une union que vous avez formée vous-même.

La douceur avec laquelle on traita

traita le Philosophe, ne servit qu'à le rendre plus audacieux. Il continua de parler de son amour & il pressa tellement la Reine d'y répondre, qu'elle perdit enfin patience. Elle le traita d'insolent & lui reprocha sa témerité d'un air si fier & si méprisant, qu'il en fut piqué. Il étoit naturellement violent. Il changea sa tendresse en haine : d'amant tendre & passionné il devint jaloux, furieux & regardant la Reine d'un œil menaçant : Ingrate, lui dit-il, ne pense pas que je te laisse mépriser impunément mon amour. Tu te souviendras long-temps de l'avoir dédaigné. Je vais te frapper par l'endroit le plus sensible. Tu aimes le Roy ton époux, c'est par là que je veux te punir. A ces mots, il souffla sur la Princesse, & après avoir prononcé quelques paroles mysterieuses il disparut.

La Reine fut épouvantée de ces menaces ; mais ne ſentant en elle aucun changement, elle s'imagina qu'Avicene s'étoit contenté de l'effrayer, & ce ne fut qu'aprés avoir perdu deux ou trois fois le ſentiment à mon aproche, qu'elle s'apperçut que l'état où vous l'avez vûë étoit l'ouvrage du Philoſophe. C'eſt donc ce charme funeſte qui trouble le repos de ma vie. Cependant tout malheureux que je ſuis, j'ay encore des graces à rendre au ciel de ce qu'Avicene ne m'a point enlevé Razié.

CONTINUATION DE l'Hiſtoire de Bedreddin Lolo, de ſon Viſir & de ſon Favori.

LE Roy d'Aſtracan finit en cet endroit ſon Hiſtoire,

Bedreddin le remercia d'avoir bien voulu satisfaire sa curiosité, & en même tems il l'assura qu'on ne pouvoit être plus touché qu'il l'étoit des choses qu'il venoit d'entendre. Ces deux Monarques se separerent ensuite, & bien-tôt le Roy de Damas reprit le chemin de son Royaume avec Atalmuc & Seyf el Moulouk.

L'état où ils avoient vû la Reine d'Astracan fit souvent la matiere de leur entretien sur la route. Un jour qu'ils en parloient Seyf el Mulouk dit à Bedreddin: Seigneur, il faut convenir qu'il n'y a point de beauté plus parfaite & qu'on ne peut voir un objet plus piquant que cette Princesse. Cependant, ajoûta-t-il en soûriant, quoyque nous l'ayons bien regardée, je ne m'apperçois pas qu'aucun de nous trois en ait perdu l'esprit. Il est vrai que j'ay

le portrait de Bedy al Jemal, qui m'a ſans doute préſervé de ce malheur. Et moi, dit Atalmuc, je ſuis dans le même cas. Il n'eſt pas ſurprenant que je ne ſois pas non plus devenu fou. L'image de Zelica qui eſt gravée dans mon cœur, me rend inſenſible à toutes les autres beautez du monde. Ce qui doit donc nous étonner, reprit le Favori, c'eſt l'indifference du Roy nôtre maître. Bien qu'il ne ſoit prévenu pour aucune Princeſſe il n'eſt pas plus frappé que nous des charmes de Razié.

Vous êtes dans une grande erreur, dit alors Bedreddin, de croire que je ne ſuis point amoureux, parce que vous ne me voyez point de Maîtreſſe. Pour vous déſabuſer, je vous diray que j'aime comme vous, & que l'amour ſeul m'empêche auſſi d'être heureux. Ce n'eſt point une Princeſſe qui regne dans

mon cœur, c'est une femme d'une condition ordinaire qui m'occupe. Je vais vous conter cette histoire. Je n'avois pas dessein de vous faire une pareille confidence : mais vous m'en donnez une occasion que je ne veux pas laisser passer.

HISTOIRE *de la belle Arouya.*

IL y a quelques années, continua-t-il, qu'il demeuroit à Damas un vieux Marchand nommé Banou. Il avoit une fort belle maison de campagne assez près de la Ville, deux magazins remplis de toilles des Indes & de toutes sortes d'étofes d'or & de soye, avec une jeune femme qui pour la beauté pouvoit fort-bien entrer en comparaison avec la Reine d'Astracan.

Banou étoit un homme de plai-

sir. Il aimoit la dépense & se piquoit de génerosité. Il ne se contentoit pas de régaler ses amis, il leur prêtoit de l'argent. Il assistoit ceux qui avoient besoin de secours. Enfin il n'auroit pas été satisfait de lui-même, s'il eût passé un jour sans avoir rendu quelque service. Il trouva tant d'occasions d'exercer son humeur bienfaisante, qu'il gâta peu à peu ses affaires. Il s'apperçut bien qu'il s'incommodoit; mais il ne put se résoudre à changer de conduite. De sorte que se dérangeant de plus en plus tous les jours, il fut obligé de vendre sa maison de campagne & il tomba insensiblemeut dans la misere.

JOUR CLIX.

LOrsqu'il vit sa fortune renversée, il eut recours à ses

amis, il n'en reçut aucune assistance; ils l'abandonnerent tous. Il crut que du moins ses débiteurs luy rendroient ce qu'il leur avoit prêté. Mais les uns niérent la dette & les autres se trouverent hors d'état de s'acquiter. Ce qui causa tant de chagrin à Banou, qu'il en tomba malade.

Pendant sa maladie, il se ressouvint par hazard d'avoir prêté mille sequins d'or à un Docteur de sa connoissance. Il appella sa femme & luy dit: O ma chere Arouya, il ne faut point encore nous desesperer. Je viens de rappeller dans ma memoire un de mes debiteurs que j'avois oublié. Je luy ay autrefois prêté mille sequins d'or. C'est le Docteur Danischmende. Je ne le croi pas d'aussi mauvaise foy que les autres. Va chez lui, puisque je ne puis y aller moy-même & luy dis que je le prie de m'envoyer la

somme qu'il a reçûe de moy.

Arouya prit aussi-tôt son voile & se rendit à la maison de Danischmende. On la fit entrer dans l'appartement de l'Alfakih, qui la pria de s'asseoir & de luy dire ce qui l'ammenoit. Seigneur Docteur, répondit la jeune femme en levant son voile, je suis l'épouse de Banou le Marchand. Il vous souhaite toutes sortes de prosperitez avec le salut & vous conjure d'avoir la bonté de lui rendre les mille sequins d'or qu'il vous a prêtés.

A ces paroles que la belle Arouya prononça d'un air doux & gracieux, le Docteur plus rouge que du feu, attacha ses yeux sur la femme du Marchand & lui répondit en faisant l'agréable : O visage de Fée, je vous donnerai volontiers ce que vous demandez, non comme une chose dûë à vôtre mari, mais à vous-même

me pour le plaisir que vous me faites de venir chez moi. Je sens que votre vûë me met hors de moi-même. Vous pouvez me rendre le plus heureux des Alfakihs. Répondez, de grace, aux sentimens que vous venez de m'inspirer : aussi-bien votre époux est dans un âge trop avancé pour mériter votre affection. Si vous voulez combler mes desirs, au lieu de mille sequins, je vais vous en donner deux mille, & je vous jure * sur ma tête & sur mes yeux que je serai toute ma vie votre Esclave.

En parlant de cette maniere, le trop passionné Docteur, pour prouver par ses actions qu'il n'étoit pas moins épris qu'il le disoit, s'approcha de la jeune femme, & voulut la presser entre ses bras ; mais elle le repoussa tres-rudement, & lui dit en le regar-

* Serment ordinaire des Musulmans.

dant d'un air qui ne lui présageoit rien de favorable : arrêtez, insolent, & cessez de vous flatter que je vous écoute. Quand vous m'offririez toutes les richesses de l'Egypte, s'il dépendoit de vous de me les donner, vous ne pourriez corrompre ma fidelité. Remettez seulement entre mes mains les mille sequins que vous devez à mon époux, & ne perdez pas le temps à contraindre un cœur qui se refuse à vos vœux.

L'Alfakih avoit trop d'esprit pour ne pas juger par ce discours de ce qu'il devoit attendre de la vertueuse Arouya. Il perdit l'esperance de la réduire; & comme c'étoit un homme tres-brutal, il changea bien-tôt de langage. Il faut, lui dit-il avec beaucoup d'emportement, que tu sois bien effrontée pour me demander de l'argent! Je ne dois rien à Banou ton mari; & si ce

vieux fou s'est ruiné par une conduite extravagante, je ne suis point assez sot pour contribuer à le rétablir. A ces mots il la fit sortir brusquement de sa maison, & peu s'en falut même qu'il ne la frappât.

La jeune femme s'en retourna toute en pleurs au logis. Mon cher Banou, dit-elle à son mari, le Docteur Danischmende n'est pas plus honnête homme que vos autres débiteurs. Il a eu le front de me soûtenir qu'il ne vous devoit rien. O l'ingrat, s'écria le vieux Marchand, est-il bien possible qu'il m'abandonne au besoin ? Mais que dis-je, m'abandonne ? Il est même d'assez mauvaise foy pour nier une somme qu'il a reçûë. Le fourbe ! il paroissoit un homme de probité. Je lui aurois confié toute ma fortune lorsqu'il m'a demandé mille sequins. A qui donc faut-

il se fier aujourd'hui? Que ferai-je, poursuivit-il? doi-je le laisser tranquille? Non, je veux en avoir raison. Va trouver le Cady. C'est un Juge severe, & l'ennemi juré des injustices. Conte-lui toute la perfidie du Docteur. Je suis assuré qu'il aura pitié de moi, & me rendra justice.

JOUR CLX.

LA jeune femme du vieux Marchand alla chez le Cady. Elle entra dans une salle où ce Juge donnoit audience au peuple, & elle se tint à l'écart. La majesté de sa taille & son grand air la firent bien-tôt remarquer. Le Cady aimoit naturellement le beau sexe. D'abord qu'il apperçut Arouya, il lui fit signe d'approcher, & la conduisit lui-mê-

me dans son cabinet. Il l'obligea de s'asseoir sur un Sofa, & de lever son voile, mais il ne vit pas plûtôt l'extrême beauté dont elle étoit pourvûë, qu'il en fut aussi charmé que l'Alfakih. O canne de sucre, s'écria-t-il, déja tout transporté d'amour, belle rose du jardin du monde, appren-moi de quoi il s'agit, & sois assurée par avance que je ferai pour toi tout ce que tu voudras.

Alors elle lui parla de la mauvaise foi de Danischmende, & le supplia tres-humblement d'interposer son autorité pour obliger ce Docteur à restituer ce qu'il devoit à son mary. Cela est trop juste, interrompit le Cady, qui se sentoit enflammer de plus en plus, je sçaurai bien l'y contraindre. Il rendra les mille sequins, ou je lui ferai arracher les entrailles. Mais charmante Houry, continua-t-il en se ra-

douciſſant, Songe de grace, que l'oiſeau de mon cœur ſe trouve pris dans les filets de ta beauté ; accorde-moi ce que tu as refuſé à l'Alfakih, & je vais tout à l'heure te faire preſent de quatre mille ſequins d'or.

A ce diſcours Arouya fondit en pleurs. O Ciel ! dit-elle, n'y-a-t-il donc point de vertu parmi les hommes ? je n'en puis trouver un qui ſoit veritablement genereux. Ceux mêmes qui ſont chargez de punir les coupables, ne ſe font pas un ſcrupule de commettre des crimes.

Le Cady tâcha vainement d'eſſuyer les larmes de la jeune femme. Comme il perſiſtoit à exiger d'elle des faveurs, & qu'il aſſuroit que ſans cela elle ne devoit attendre de lui aucun ſervice, elle ſe leva, & ſortit de ſon Hôtel penetrée d'une vive douleur.

Lorſque Banou vit revenir ſa femme, il ne lui fut pas difficile de juger qu'elle n'avoit pas une bonne nouvelle à lui annoncer. Je vois bien, lui dit-il, que vous n'êtes pas fort contente du Cady. Il vous a refuſé ſa protection. Le Docteur Daniſchmende eſt ſans doute de ſes amis. Helas, répondit-elle, j'ai perdu ma peine. Il ne veut point nous rendre juſtice. Il ne nous reſte plus aucune eſperance. Qu'allons-nous devenir ? Il faut, reprit Banou, s'adreſſer au Gouverneur de Damas. Je lui ai vendu pluſieurs fois des étoffes à credit. Il me doit même encore de l'argent. Implorons ſon appui. Je croi qu'il voudra bien employer ſon credit pour nous.

Le lendemain Aroüya couverte de ſon voile, ne manqua pas d'aller chez le Gouverneur. Elle demande à lui parler. On la

mene à son appartement. Il la reçut avec beaucoup de civilité & la pria de se découvrir. Comme elle en connoissoit les consequences, elle voulut s'en défendre; mais il n'y eut pas moïen; il la pressa si galamment de lever son voile, qu'elle ne put s'en dispenser.

Si la vûë de cette jeune personne avoit enflammé le Docteur & le Cady, elle ne fit pas moins d'effet sur le Gouverneur, qui étoit un de ces vieux Seigneurs qui courent toutes les beautés qui se presentent à leurs regards. Que de charmes, s'écria-t-il! Je n'ai jamais rien vû de si piquant. Ah l'aimable personne! Dites-moi, poursuivit-il, qui vous êtes, & ce qu'il y a pour votre service? Mon Seigneur, répondit-elle, je suis femme d'un Marchand nommé Banou, qui a eu quelquefois l'honneur de vous vendre des étoffes. Oh que je le connois

bien, interrompit-il, c'est un des hommes du monde que j'aime & que j'estime le plus. Qu'il est heureux d'avoir une si charmante femme! Que son sort est digne d'envie! Il est bien plûtôt digne de pitié, interrompit à son tour Arouya. Vous ne sçavez pas, Seigneur, dans quel état est réduit l'infortuné Banou. En même temps elle lui representa la mauvaise situation des affaires de son mari, & lui dit les raisons qui l'obligeoient à le venir chercher.



JOUR CLXI.

LE Gouverneur sachant de quoy il étoit question, fut fort prompt à promettre qu'il employeroit son autorité à contraindre le Docteur Danisch-

mende à payer ce qu'il devoit à Banou ; mais il ne fut pas plus genereux que le Cady. Je vous accorde ma protection, dit-il, à la jeune femme : j'envoyerai chercher l'Alfakih ; & s'il ne restituë pas de bonne grace les mille sequins qu'il a reçus, il pourra bien s'en repentir. En un mot, je m'engage à vous les faire rendre, pourvû que dès ce moment vous commenciez à reconnoître ce que je prétens faire pour vous. Car nous autres Seigneurs nous voulons que la reconnoissance précede le service.

Comme la belle Arouya n'avoit pas plus d'envie de contenter la passion du Gouverneur que celle des autres, elle se retira toute désolée. O Banou, dit-elle à son mari, il ne faut plus compter sur rien. Personne ne veut entrer dans nos peines, ni nous secourir en quelque ma-

niere que ce ſoit. Ces paroles mirent le vieux Marchand au déſeſpoir. Il fit mille imprecations contre les hommes; & il alloit les renouveller, quand ſa femme lui dit : Ceſſez de maudire les auteurs de nos maux. Quel ſoulagement recevrez-vous des plaintes vaines qui vous échappent? Il vaut mieux rêver à d'autres moyens de retirer votre argent, & j'en imagine un que Mahomet lui-même m'inſpire. Ne me demandez pas, ajoûta-t-elle, quel eſt ce moyen. Je ne juge point à propos de vous en inſtruire. Contentez-vous de l'aſſurance que je vous donne qu'il fera beaucoup de bruit, & que nous ſerons pleinement vengez de l'Alfakih, du Cady & du Gouverneur. Fais tout ce qu'il te plaira, lui dit Banou, je m'abandonne à ton induſtrie.

La jeune Marchande ſortit

aussi-tôt de sa maison, & après avoir traversé deux ou trois ruës elle entra dans la boutique d'un Bahutier. Le maître la salua, & lui dit : Belle Dame, que souhaitez-vous ? O Maître, répondit-elle, j'ai besoin de trois coffres, je vous prie de me les donner bien conditionnez. Le Bahutier lui en montra plusieurs de differente grandeur. Elle en choisit trois qui pouvoient sans peine contenir chacun un homme. Elle les paya, & les fit sur le champ porter chez elle, puis elle s'habilla de ses plus riches habits, se para de toutes les pierreries que sa mauvaise fortune ne l'avoit pas encore réduite à vendre pour subsister, & elle n'oublia pas les parfums.

Dans un état si propre à charmer, elle alla trouver l'Alfakih, & employant tous les airs libres & gracieux qu'une fausse effron-

terie lui permettoit de prendre, elle ôta son voile, sans attendre que le Docteur la priât de se découvrir. Puis le regardant avec des yeux capables de donner de l'amour aux hommes les plus insensibles : Seigneur Alfakih, lui dit-elle, je viens vous prier encore de rendre les mille sequins que vous devez à mon mari. Si vous les restituez pour l'amour de moi, vous pouvez compter sur ma reconnoissance. Belle Dame, répondit le Docteur, je suis toujours dans les mêmes sentimens. J'ai deux mille sequins à vous donner aux conditions que je vous ai proposées. Je voi bien, reprit Arouya, que vous n'en démordrez point. Il faut donc me résoudre de bonne grace à vous satisfaire. Je vous attends cette nuit, poursuivit-elle, en lui tendant une de ses belles mains qu'il baisa avec

transport : apportez l'argent que vous m'avez promis, & venez à dix heures précises frapper à la porte de ma maison. Une Esclave fidéle vous ouvrira, & vous introduira dans mon appartement, où nous passerons la nuit ensemble.

L'Alfakih à ces paroles qui lui promettoient tout ce qu'il pouvoit souhaiter, ne fut pas maître de lui. Il embrassa la jeune femme, sans qu'elle pût s'en défendre. Mais elle se débarassa de ses mains promptement, & le voyant dans une disposition à ne pas manquer au rendez-vous qu'elle lui donnoit, elle sortit de chez lui pour aller faire le même personnage à l'Hôtel du Cady.

JOUR CLXII.

D'Abord qu'elle fut en particulier avec ce Juge, elle lui dit : O mon Seigneur, depuis que je vous ai quitté, je n'ai pas goûté un moment de repos. J'ai mille fois rappellé dans ma memoire toutes les choses que vous m'avez dites. Il m'a paru que je ne vous déplaisois pas, & qu'il ne tiendroit qu'à moi de vous avoir pour amant. Quelle satisfaction pour une bourgeoise de se voir la maîtresse d'un Cady jeune & bien fait ! ma vertu, je l'avouë, n'est point à l'épreuve d'un sort si agréable.

Ce début enchanta le Cady. Oüi, ma Reine, s'écria-t-il, vous serez, si vous voulez, la premiere Dame de mon Sérail

& la maîtresse souveraine de mes volontez. Abandonnez le vieux Banou, & venez demeurer chez moi. Non, Seigneur, répondit Arouya, je ne puis me résoudre à lui causer un si grand déplaisir. D'ailleurs par cette conduite je me perdrois de réputation. Je veux éviter l'éclat, & n'avoir avec vous qu'un commerce secret. Hé, dans quel lieu, repliqua le Cady, pourrai-je vous entretenir? dans mon appartement, repartit la Marchande. C'est l'endroit le plus sûr. Banou couche dans le sien. C'est un homme accablé de vieillesse & d'infirmités. Il ne doit point nous causer d'inquiétude. Venez dès cette nuit chez moi, si vous le souhaitez, ajouta-t-elle, soyez à la porte de notre maison sur les onze heures, mais soyez-y sans suite, car je serois au désespoir que quelqu'un de vos gens sçût la

la foiblesse que j'ai pour vous.

Les précautions que prenoit la jeune femme, bien loin d'être suspectes au Cady, lui sembloient augmenter le prix de sa bonne fortune. Il ne manqua pas de témoigner à la Dame le plaisir qu'il avoit de la voir dans des sentimens si favorables pour lui. Il lui fit des caresses dont elle eut soin de moderer la vivacité, & il lui promit de se rendre chez elle à l'heure marquée. Là-dessus ils se separerent fort satisfaits, quoiqu'ils eussent tous deux des pensées bien differentes.

Voilà déja deux amans disposez à donner dans le piege qu'elle leur tendoit. Il ne restoit plus que le Gouverneur à tromper ; ce qui ne fut pas fort difficile. La jeune Marchande eut l'adresse de l'amorcer comme les autres. Il crut de bonne foy tout ce qu'elle lui dit & le résultat de

leur entretien fut qu'elle lui donna rendez-vous à minuit chez elle, & qu'il jura de s'y trouver seul pour faire les choses avec la discretion qu'elle souhaitoit.

Grand Prophéte, dit Arouya, lorsqu'elle fut hors du Palais du Gouverneur, Ô Protecteur des fidéles Musulmans, Mahomet, vous qui du ciel où vous êtes, avez les yeux ouverts sur les démarches que je fais, vous voyez le fond de mon ame : achevez de faire réüssir mon dessein, & ne m'abandonnez pas dans les périls de l'execution.

Après cette apostrophe qu'elle crut devoir faire pour parvenir plus seurement au but qu'elle se proposoit, elle se sentit remplie de confiance, & suivant tous ses mouvemens comme autant d'avis secrets du Prophéte, elle alla achéter toutes sortes de fruits & de confitures qu'elle fit

porter à sa maison. Elle avoit une vieille esclave dont elle connoissoit la fidelité ; elle l'instruisit de son projet, & lui donna ses ordres. Elles commencerent ensuite à préparer un appartement ; elles arrangerent les meubles, & dresserent une table sur laquelle on mit plusieurs bassins de porcelaine remplis de fruits & de confitures seches. Quand la jeune Marchande auroit eu dessein de rendre heureux ses amans, elle n'auroit pas fait de plus grands préparatifs pour les recevoir.

Elle attendoit leur arrivée avec une extrême impatience. Elle craignoit même quelquefois qu'ils ne vinssent pas ; mais sa crainte étoit fort mal fondée. Les esperances qu'ils avoient conçûës étoient trop agréables pour qu'ils pussent les abandonner. Le Docteur Danischmende entr'autres se tenoit alerte

& comme premier en datte il ne manqua pas d'être à la porte de Banou à dix heures précises. Il frappe, la vieille esclave ouvre, le fait entrer & le conduit à l'appartement de sa Maîtresse, en lui disant tout bas : prenez bien garde de faire du bruit, de peur de reveiller le vieux Marchand qui repose.

Aussi-tôt que Danischmende vit Arouya, qui s'étoit parée avec autant de soin que s'il eût été question de recevoir un amant aimé, il fut éblouï de l'éclat de ses charmes, & lui dit d'un air passionné : O phenix de la prairie de la beauté, je ne puis assez admirer mon bonheur. Voilà, poursuivit-il, en jettant une bourse sur une table, les deux mille sequins que je vous ay promis; ce n'est pas trop payer une si bonne fortune.

JOUR CLXIII.

AROuya soûrit à ce discours; elle tendit la main à l'Alfakih, & après l'avoir fait asseoir sur un Sofa, elle lui dit : Seigneur Docteur, ôtez votre Turban & votre ceinture, mettez-vous à votre aise. Vous êtes ici comme chez vous. Dalla Moukhtala, continua-t-elle en s'adressant à la vieille esclave, vien m'aider à deshabiller mon amant, car ses habits le gênent. En parlant ainsi, la Dame défit elle-même la ceinture de Danischmende, & l'Esclave lui ôta son Turban. Elles le dépoüillerent ensuite toutes deux de sa robbe. De maniere qu'il demeura en veste & la tête nuë. Commençons, lui dit alors la jeune Marchande, par les rafraîchissemens

que je vous ai préparés. En même temps ils se mirent à manger des confitures & à boire des liqueurs.

Sur la fin de ce repas, que la Dame avoit soin d'égayer par des discours qui charmoient l'Alfakih, on entendit du bruit dans la maison. Arouya en parut alarmée, comme si elle n'eût pas sçu ce que c'étoit. Dalla, dit-elle à la vieille esclave d'un air inquiet, va voir ce qui peut causer le bruit que nous entendons. Dalla sortit de la chambre, & y revint un moment après en disant à sa Maîtresse avec beaucoup de trouble & d'alteration : Ah Madame, nous sommes perduës! Votre frere vient d'arriver du Caire. Il est en ce moment avec votre mari, qui va vous l'amener ici tout-à-l'heure. O fatale arrivée, s'écria la femme de Banou, en affectant un grand

chagrin ! le fâcheux contretemps ! ce n'est pas assez qu'on vienne troubler mes plaisirs, il faut encore qu'on me surprenne avec mon amant, & que je passe pour une femme infidelle dés le premier pas que je fais contre mon devoir ! Que vai-je devenir ? Comment puis-je prevenir la honte que je crains. Vous voilà bien embarassée, dit la vieille Esclave. Que le Seigneur Danischmende s'enferme dans un des trois coffres que votre mari a fait faire pour y mettre des marchandises qu'il veut envoyer à Bagdad. Ils sont dans votre cabinet, & nous en avons les clefs.

Le conseil de Dalla fut approuvé. Le Docteur passa dans le cabinet, & se mit dans un des trois coffres qu'Arouya elle-même ferma à double tour, en disant à Danischmende : O mon cher Alfakih, ne vous impatientez

pas. Aussi tôt que mon frere & mon mari se seront retirez, je viendrai vous rejoindre, & nous passerons ensemble le reste de la nuit d'autant plus agréablement, que nos plaisirs auront été interrompus.

La promesse qu'Arouya faisoit au Docteur de le venir tirer de sa prison & l'esperance qu'elle lui donnoit de le bien dédommager des mauvais momens qu'il alloit passer dans le coffre, l'empêcherent de s'affliger d'une avanture qui devoit avoir des suites encore plus désagréables pour lui. Au lieu de soupçonner la sincerité de la Dame, & de s'imaginer que l'état où il se voyoit pouvoit être un piege qu'on lui avoit tendu, il aima mieux se persuader qu'on l'aimoit, & se livrer aux plus douces illusions dont se repaissent les amans, qui se flatent en vain d'obtenir l'accomplissement de leurs désirs.

La

La jeune Marchande le laissa dans son cabinet, & revint dans sa chambre, en disant tout bas à son Esclave : en voilà déja un qui a donné dans mes filets. Nous verrons si les autres m'échapperont. C'est ce que nous sçaurons bien-tôt, répondit Dalla ; car il est près d'onze heures ; & je ne croy pas que le Cady manque de se trouver au rendez-vous. La vieille Esclave avoit raison de penser que ce Juge ne seroit pas moins exact que le Docteur. En effet on entendit frapper à la porte de Banou avant même l'heure marquée. Dalla courut ouvrir, & voyant que c'étoit un homme, elle lui demanda son nom. Je suis, dit-il, le Cady. Parlez bas, lui répondit l'Esclave, vous pourriez réveiller le Seigneur Banou. Ma Maîtresse, qui a un grand foible pour vous, m'a ordonné de vous

introduire dans ſon apparte-ment; prenez, s'il vous plaît, la peine de me ſuivre, je vais vous y mener. Le Juge ſentit redoubler ſa flamme à ces paroles. Il ſuivit Dalla qui le conduiſit à l'appartement de la jeune Marchande.

O ma Reine, s'écria-t-il, en abordant la belle Arouya, je vous vois enfin. Avec quelle impatience ai-je attendu cet heureux moment! Il m'eſt donc, ajouta-t-il en ſe jettant à ſes pieds; il m'eſt donc permis de concevoir les plus charmantes eſperances! Non, il n'eſt point de bonheur qui ſoit comparable au mien. La jeune Marchande relevant le Cady, le pria de s'aſſeoir ſur le Sofa, & lui dit: Seigneur, je ſuis bien aiſe que vous ayez un peu de goût pour moi, puiſque vous êtes l'homme du monde pour qui j'en ai le plus, ou pour

mieux dire, la premiere personne qui se soit attiré mon attention. Cette vieille Esclave vous le dira. Depuis le dernier entretien que j'ai eu avec vous, je ne fais que languir. Je lui parle de vous sans cesse, & ma passion ne me laisse pas un moment de repos.

JOUR CLXIV.

QUand le Cady entendit parler Arouya dans ces termes, peu s'en falut qu'il ne perdît l'esprit : Haut cyprès, lui dit-il, vivante image des Houris, vous m'enchantez par de si douces paroles : achevez, de grace, de mettre le comble à mes vœux. Mais, ma Princesse, hâtez-vous de me satisfaire, je vous en conjure, car vous m'a-

vez mis hors de moi-même, & je ne me possede plus. Je suis ravie, reprit la Dame, de vous voir si amoureux. Cela flatte agréablement ma tendresse, & votre impatience me fait trop de plaisir pour differer plus longtems à la contenter. Je vous avois préparé des refraîchissemens, & je voulois boire des liqueurs avec vous; mais puisque vous êtes si passionné, il faut que je cede à vos instances. Deshabillez-vous donc, & vous couchez dans ce lit que vous voyez. Je vais cependant dans l'appartement de mon mari pour sçavoir si le vieillard repose, & dans un moment je reviendrai vous trouver.

Le Juge à ce discours, s'imaginant qu'il tenoit déja dans ses bras l'objet de ses desirs, ôta promptement ses habits, & se mit au lit. A peine fut-il couché,

qu'il entendit du bruit. Un instant aprés, Arouya revint fort émuë, & lui dit : Ah, Seigneur Cady, vous ne sçavez pas ce qui vient d'arriver. Nous avons içy un vieil Esclave que je n'ai pas voulu mettre dans ma confidence, parce qu'il m'a paru trop attaché à mon mari : Il vous a vû entrer dans la maison, il en a averti son Maître, qui l'a sur le champ envoyé chercher mes parens pour être témoins de mon infidélité. Ils vont tous venir dans mon appartement. Je suis la plus malheureuse personne du monde. En achevant ces paroles elle se mit à pleurer. Ce qu'elle fit avec tant d'art que le Cady la crut fort affligée.

Consolez-vous, mon Ange, lui dit-il, vous n'avez rien à craindre. Je suis le Juge des Musulmans, & je sçaurai bien par mon autorité imposer silence à

vos parens & à votre mary. Je les menacerai tous. Je leur défendrai de faire aucun éclat, & vous devez être persuadée qu'ils craindront mes mecaces. Je n'en doute pas, Monseigneur, reprit la jeune Marchande ; aussi n'est-ce pas le ressentiment de mon époux ni la colere de mes parens que j'apprehende. Je sçay bien qu'appuyée de votre protection, je suis à couvert des châtimens ; mais, hélas, je vais passer pour une infâme, & je deviendrai l'opprobre & le mépris de ma famille. Quel sujet de douleur pour une femme qui jusqu'icy n'a pas donné la moindre occasion de soupçonner sa vertu ! Que di-je, soupçonner? J'ose dire qu'on me regarde comme le modéle des femmes raisonnables. Je vais perdre en un moment une si belle réputation. A ces mots elle recommença à pleurer & à lamen-

ter d'un air si naturel, que le Juge en fut attendri.

O lumiere de mes yeux, s'écria-t-il, je suis touché de ton affliction. Mais cesse de t'y abandonner, puisqu'elle t'est inutile. Que te sert-il de répandre tant de larmes pour un malheur inévitable? Dalla Moukhtala, interrompit en cet endroit le Juge, & dit: Grand Cady des fidéles, & vous belle rose du jardin de la beauté, écoutez-moi l'un & l'autre. J'ai de l'experience, & ce n'est pas la premiere fois que j'ay fait plaisir à des Amans embarassez. Pendant que vous ne songez tous deux qu'à vous attendrir, je pense aux moyens de vous tirer d'embarras, & si Monseigneur le Cady veut, nous allons tromper le Seigneur Banou & les parens de ma Maîtresse. Et comment cela, dit le Juge? Vous n'avez, reprit la vieille Es-

clave qu'à vous enfermer dans un certain coffre qui eſt dans le cabinet d'Arouya. Je ſuis bien aſſurée qu'on ne s'aviſera pas de vous en demander la clef. Ah très-volontiers, répondit le Cady. Je conſens pour quelques momens de me mettre dans ce coffre, ſi vous le jugez à propos. Alors la jeune Dame témoigna que cela lui feroit plaiſir, & aſſura le Juge qu'un inſtant après que ſon mari & ſes parens auroient viſité ſon appartement, & ſe feroient retirez, elle ne manqueroit pas de le venir tirer du coffre.

Sur cette aſſurance & ſur la promeſſe que la Marchande fit au Cady de payer avec uſure la complaiſance qu'il vouloit bien avoir pour elle, il ſe laiſſa enfermer comme l'Alfakih.

Il ne reſtoit plus que le Gouverneur, qui vint auſſi à minuit

se présenter à la porte. Dalla l'introduisit de même que les deux autres, & Arouya le reçut de la même maniere. Elle lui fit bien des caresses ; & lorsqu'elle s'apperçut que le vieux Seigneur devenoit trop pressant, elle fit un signe dont elle étoit convenuë avec Dalla qui sortit. Un moment après on entendit frapper assez rudement à la porte de la ruë, & bien-tôt la vieille Esclave entra dans la chambre avec précipitation, en disant d'un air effrayé : Ah, Madame, quel contre-tems ! Le Cady vient d'entrer, on le conduit dans l'appartement de votre mari. O ciel, s'écria la jeune Marchande, quel fatal évenement ! Ma chere Dalla, poursuivit-elle, va doucement écouter ce que ce Juge dit à Banou, & revien nous en instruire. La vieille Esclave sortit une seconde fois, & pendant qu'elle faisoit sem-

blant d'être occupée à s'acquitter de la commission dont sa Maîtresse l'avoit chargée, le Gouverneur dit à la Dame : Qui peut amener icy le Cady à l'heure qu'il est ? Banou auroit-il quelque mauvaise affaire ? Non, répondit Arouya, & je ne suis pas moins étonnée que vous de l'arrivée de ce Juge.

JOUR CLXV.

DAlla peu de tems aprés revint sur ses pas, & dit à sa Maîtresse : Madame, j'ay prêté une oreille attentive aux discours qui se tiennent dans l'appartement du Seigneur Banou, & j'en ay assez entendu pour sçavoir de quoy il s'agit. Le Cady vient dans cette maison pour vous interroger en presence de Danischmende dont il est ac-

compagné. Ce Docteur soutient qu'il vous a rendu les sequins que votre époux lui a prêtés. Le grand Visir qu'on a informé de cette affaire a chargé le Cady de l'approfondir dès cette nuit pour lui en rendre compte demain matin.

Là-dessus Arouya eut recours aux larmes, & pria le Gouverneur de vouloir bien se cacher, en lui disant : Monseigneur, je vous conjure d'avoir pitié de moy. Le Cady, Banou & Danischmende vont venir icy. Epargnez-moy la honte de passer pour une femme infidelle. Ayez quelque égard à la foiblesse que j'ai pour vous. Entrez dans mon cabinet, & permettez que je vous enferme dans un coffre pour quelques instans. Comme le vieux Seigneur marquoit avoir quelque répugnance pour ce qu'on lui proposoit, la Dame se jetta à ses pieds,

& eut enfin le pouvoir de le persuader.

Le Gouverneur fut donc mis dans le troisiéme coffre. Alors la femme du Marchand ferma le cabinet, & alla trouver son mari pour lui compter tout ce qui s'étoit passé. Après s'être tous deux réjoüis aux dépens des trois Amans infortunez, Banou dit : Hé de quelle maniere prétendez-vous dénoüer cette avanture ? vous le sçaurez demain, répondit Arouya. Souvenez-vous seulement que je vous ai promis de nous venger d'une maniere éclatante, & soyez assuré que je vous tiendrai parole.

En effet le jour suivant elle se rendit à mon Palais, & se glissa dans la salle où je donnois audiance à mes peuples. Aussi-tôt que je l'apperçus, son air noble & la beauté de sa taille attirerent mon attention. Je la fis re-

marquer à mon grand Visir. Voyez-vous, lui di-je, cette femme bien faite? Dites-lui de s'approcher de mon trône. Le Visir lui dit de s'avancer. Elle fendit la presse, & vint se prosterner devant moi. Quel sujet vous amene ici, lui di-je? levez-vous & parlez. O puissant Monarque du monde, répondit-elle après s'être relevée, puissent les jours de votre Majesté être éternels, ou du moins ne finir qu'avec les siécles. Si vous voulez avoir la bonté de m'entendre, je vais vous conter une histoire qui vous surprendra. Je le veux bien, lui di-je, je suis disposé à vous écouter.

Je suis femme, reprit-elle, d'un Marchand nommé Banou, qui a l'honneur d'être votre sujet, & de demeurer dans votre Ville capitale. Il prêta il y a quelques années mille sequins au Docteur

Daniſchmende qui ſoutient qu'il ne les a pas reçûs. J'ay été chez cet Alfakih les lui demander. Il m'a répondu qu'il ne devoit rien à mon mari ; mais qu'il me donneroit deux mille ſequins, ſi je voulois ſatisfaire les deſirs qu'il m'a témoignez. J'ai été me plaindre au Cady de la mauvaiſe foy du Docteur. Le Juge m'a declaré qu'il ne me rendroit pas juſtice, à moins que je n'euſſe pour lui la complaiſance que Daniſchmende a exigée de moi. Confuſe, indignée du mauvais caractere du Cady, je l'ai quitté bruſquement, & me ſuis adreſſée au Gouverneur de Damas, parce que mon mari eſt connu de lui. J'ai imploré ſon ſecours ; mais je ne l'ai pas trouvé plus genereux que le Cady, & il n'a rien épargné pour me ſéduire.

J'avois de la peine à croire ce

qu'elle me racontoit, ou plûtôt je soupçonnois Arouya d'inventer cette fable pour rendre auprès de moi un mauvais office à Danischmende, au Cady & au Gouverneur. Non, non, lui dis-je, je ne puis ajoûter foy au discours que vous me tenez. Je ne sçaurois me persuader qu'un Docteur soit capable de nier qu'il ait reçu une somme qu'on lui a prêtée, ni qu'un homme que j'ai choisi pour rendre justice au peuple, vous ait fait une insolente proposition. O Roy du monde, me dit la femme de Banou, si vous refusez de me croire sur ma parole, du moins j'espere que vous en croirez les témoins irreprochables que j'ai de tout ce que je dis. Où sont-ils ces témoins, repri-je avec étonnement? Sire, repartit-elle, ils sont chez moi. Envoyez-les, s'il vous plaît, chercher tout-à-l'heure,

leur témoignage ne sera point suspect à votre Majesté.

J'envoyai sur le champ des Gardes à la maison de Banou qui leur livra les trois coffres où étoient les Amans. Les Gardes les ayant apportés en ma presence, Arouya me dit, mes témoins sont là dedans. En achevant ces paroles, elle tira de dessous sa robe trois clefs, & ouvrit les coffres. Jugez quelle fut ma surprise, de même que celle de toute ma Cour, lorsque nous apperçûmes le Docteur, le Gouverneur & le Cady, tous trois presque nuds, pâles, défaits, & très-mortifiez du dénoüement de l'avanture. Je ne pus d'abord m'empêcher de rire de les voir dans cette situation qui ne manqua pas d'exciter aussi les ris de tous les spectateurs. Mais je pris bien-tôt un air serieux, & j'apostrophai les Amans dans des ter-

mes

mes qu'ils méritoient. Après leur avoir fait publiquement des reproches, je condamnai le Docteur Danischmende à donner quatre mille sequins d'or à Banou, je déposai le Cady, & confiai le gouvernement de la Ville de Damas à un autre Seigneur de ma Cour. Ensuite ayant fait ôter les coffres, j'ordonnai à la jeune Marchande de lever son voile. Montrez-nous, lui di-je, ces traits dangereux dont la vûë a été si fatale à ces trois personnes qui s'en sont laissé charmer.

JOUR CLXVI.

LA femme de Banou obéït. Elle leva son voile, & nous fit voir toute la beauté de son visage. L'émotion que cet évenement & la nécessité de demeu-

rer exposée aux regards de toute ma Cour, lui causoient, ajoûtoit un nouvel éclat à son teint. Je n'ai jamais rien vû de si beau qu'Arouya. J'admirai ses charmes, & je m'écriai dans l'excès de mon admiration : ah qu'elle est belle ! l'Alfakih, le Cady & le Gouverneur ne me paroissent plus si coupables !

Je ne fus pas le seul qu'elle frappa. A la vûë de son incomparable beauté, il s'éleva dans ma Cour un murmure applaudissant. Tout le monde n'avoit des yeux que pour elle. On ne pouvoit se lasser de la regarder ni de la loüer. Comme je témoignai que je souhaitois d'entendre un détail circonstancié de l'histoire qu'elle venoit de nous conter succinctement, elle nous en fit un récit avec tant d'esprit & de grace, qu'elle augmenta encore notre admiration. La salle d'au-

dience retentit de loüanges ; & ceux qui connoissoient Banou, malgré le mauvais état de ses affaires, le trouvoient trop heureux d'avoir une si charmante femme.

Après qu'elle eut satisfait ma curiosité, elle me remercia de la justice que je lui avois renduë, & se retira chez elle. Mais, helas ! si elle cessa d'être devant mes yeux, elle ne cessa point de s'offrir à ma pensée. Je fus sans cesse occupé de son image. Je ne pus m'en distraire un seul moment. Et enfin m'appercevant qu'elle troubloit mon repos, j'envoyai secretement chercher son époux. Je le fis entrer dans mon cabinet, & je lui parlai de cette sorte : Ecoutez, Banou, je sçai la situation où vous a réduit votre cœur genereux, & je ne doute point que le chagrin de ne pouvoir plus vivre com-

me vous avez toujours vêcu jusqu'ici, ne vous soit plus sensible que votre misere même, j'ai résolu de vous remettre en état de régaler vos amis, vous pourrez même faire plus de dépense que vous n'en avez jamais fait, sans craindre de retomber dans la pauvreté. En un mot, je veux vous accabler de biens, pourvû que de votre côté vous soyez dispofé à me faire un plaisir que j'exige de vous. Je suis épris d'une passion violente pour votre femme : repudiez-la, & me l'envoyez. Faites-moi ce sacrifice, je vous en conjure, & par reconnoissance, outre toutes les richesses que je veux vous donner, je consens que vous choisissiez la plus belle Esclave de mon Sérail ; je vais vous mener moi-même dans l'appartement de mes femmes, & vous prendrez celle qui vous plaira davantage.

Grand Roy, me répondit Banou, les biens que vous me promettez, quelque considerables qu'ils puissent être, ne sçauroient me tenter, s'il faut les acheter par la perte de ma femme. Arouya m'est cent fois plus chere que toutes les richesses du monde. Jugez, Sire, de mes sentimens par les vôtres, & vous verrez si je puis être ébloüi de la fortune brillante que vous m'offrez. Cependant tel est l'amour que j'ai pour mon épouse, que je suis capable de préferer sa propre satisfaction à la mienne. Je vais de ce pas la trouver, lui apprendre l'effet que sa beauté a produit sur vous, & les offres que vous me faites pour que je vous cede sa possession; peut-être que charmée d'une conquête si glorieuse, elle me laissera voir une secrete envie d'être repudiée, & si cela est, je

jure que je la repudirai ſans balancer, malgré la tendreſſe que j'ai pour elle. Je m'immolerai à ſon bonheur, quelque chagrin que me puiſſe cauſer ſa perte.

Il ne me diſoit rien qu'il ne fût effectivement capable de faire. Auſſi-tôt qu'il m'eût quitté, il alla chez lui rendre compte à ſa femme de l'entretien qu'il venoit d'avoir avec moi : Arouya, lui dit-il, après lui avoir dit tout ce que je lui avois propoſé, ma chere Arouya, puiſque vous avez charmé le Roy, profitez de votre bonne fortune. Allez vivre avec ce jeune Monarque. Il eſt aimable, & plus digne que moi de vous poſſeder. En faiſant ſon bonheur, vous joüirez d'un ſort plus beau que celui d'être aſſociée à mes malheurs. Il ne put achever ces paroles ſans répandre quelques larmes. Sa femme en fut vivement

touchée. O Banou, lui répondit-elle, vous imaginez-vous me causer quelque joye en m'apprenant l'amour du Roy ? Pensez-vous que la grandeur me touche ? ah détrompez-vous si vous avez cette pensée, & croyez plûtôt, tout malheureux que vous êtes, que j'aime mieux vivre avec vous qu'avec aucun Prince du monde.

Le vieux Marchand fut enchanté de ce discours. Il embrassa sa femme avec transport. Phœnix du siecle, s'écria-t-il, que vous meritez de loüanges ! vous êtes digne de regner sur le cœur que vous me préferez. Il n'est pas juste qu'une épouse si charmante soit le partage d'un homme tel que moi. Je suis déja dans un âge fort avancé, & vous n'êtes encore qu'au commencement de vos beaux jours. Je ne suis qu'un infortuné, & vous pouvez en m'abandonnant vous faire la

plus heureuse destinée. C'est demeurer trop long-tems liée à un homme qui n'a rien qui vous parle en sa faveur que votre vertu. Ne vous refusez point au rang où l'amour vous appelle, & sans envisager quelle sera ma douleur quand je vous aurai perduë, consentez que je vous répudie pour rendre votre sort plus agréable.

JOUR CLXVII.

PLus Banou témoignoit vouloir me ceder Arouya, plus elle résistoit. Enfin après un long combat où l'amour conjugal demeura le plus fort, le Marchand dit à sa femme : O ma chere épouse, contentez-vous donc de regner sur mon cœur, puisque vous bornez là tous vos desirs ; mais que dirai-

je au Roi ? il attend ma réponſe, & il ſe flate ſans doute qu'elle ſera telle qu'il la ſouhaite. Si je vais lui annoncer vos refus, que n'avons-nous point à craindre de ſon reſſentiment ? Songez que c'eſt un Souverain. Vous ſçavez qu'il peut tout. Peut-être employera-t-il la violence pour vous obtenir ? Je ne pourrai vous défendre contre un rival ſi puiſſant.

Je vois bien, répondit Arouya, le malheur qui nous menace ; mais il n'eſt pas impoſſible de l'éviter. Au lieu d'aller trouver le Roy & de l'irriter en lui apprenant que je renonce à l'honneur qu'il me veut faire ; prenez tout l'argent qui vous reſte. Emportons ce que nous avons de plus précieux. Eloignons-nous de Damas. Fuyons, & nous recommandons au Prophéte, il ne nous abandonnera point. Banou

goûta cet avis & résolut de le suivre.

Ils n'eurent pas plutôt formé cette résolution qu'ils l'executerent. Ils sortirent de la Ville dés le jour même, & marcherent vers le grand Caire. J'appris tout cela le lendemain de Dalla Moukhtala qui n'avoit pas voulu accompagner sa Maîtresse & qui me fut amenée par un homme de confiance que j'avois envoyé chez Banou dans l'impatience où j'étois de le revoir. Si j'eusse été moins maître de mes passions & que j'eusse absolument voulu me satisfaire, j'aurois bien-tôt eu Arouya malgré elle dans mon Sérail, je n'avois qu'à faire courir sur ses pas; mais c'eut été commettre une action injuste, & je n'ai jamais aimé à contraindre les cœurs.

Je laissai donc à la femme du Marchand la liberté de me fuir

& de se retirer où il luy plairoit & je m'étudiai à vaincre un amour malheureux. Etude qui ne fut pas moins vaine que penible. Arouya, malgré tous les efforts que je faisois pour l'éloigner de ma pensée, m'étoit toûjours presente. Sa beauté & sa vertu l'établirent dans mon cœur & depuis plus de vingt années son souvenir me rend insensible aux charmes de mes esclaves les plus belles, les plus piquantes m'amusent sans m'occuper.

Bedreddin Lolo finit en cet endroit son histoire. Le Visir Atalmulc & le Prince Seyf-el-Mulouk lui demanderent s'il ne sçavoit point ce qu'Arouya pourroit être devenuë. Il répondit que non & qu'il n'en avoit reçu aucunes nouvelles depuis qu'elle avoit quitté Damas. Il faut avoüer, dit alors le Favori en soûriant, que nous sommes

des amans aſſez ſinguliers. Le Roy ſe rend aux premiers regards d'une petite bourgeoiſe qui lui prefere un vieillard & pendant plus de vingt ans il en conſerve un tendre ſouvenir ſans en avoir été aimé. Moi j'aime une femme qui vivoit du tems de Salomon & le Viſir .... mais je me trompe, ajouta-t-il, en ſe reprenant, pour le Seigneur Atalmulc, je conviens qu'il auroit tort d'oublier la Princeſſe Zelica. Elle en a trop bien uſé avec lui pour qu'il en perde la memoire.

Le Roy de Damas ne pût s'empêcher de rire de la reflexion de Seyfel-Mulouk. Il en rioit encore, quand tout à coup il apperçût un aſſez grand nombre de chameaux & de chevaux qui paiſſoient dans une prairie. Il y remarqua auſſi pluſieurs pavillons tendus, ſous leſquels il y avoit des

hommes qui passoient le temps à boire & à manger. Gagnons cette prairie, dit-il au Visir & au Favory. Sachons qui sont les gens que nous voyons & où ils vont. Aussi-tôt ils pousserent leurs chevaux vers les pavillons & à mesure qu'ils s'en approchoient, ils découvroient de nouvelles choses.

JOUR CLXVIII.

LOrsqu'ils furent auprés de la prairie & qu'ils purent clairement distinguer les objets, ils s'apperçurent que toutes les tentes étoient magnifiques & qu'il y en avoit une entre autres d'une étoffe d'or & de soye, sous laquelle ils démêlerent un grand homme richement vêtu & de fort bonne mine. Il étoit assis les

jambes croisées, sur un trés-beau tapis de pied. Et on voyoit devant lui differentes sortes de mets servis dans des plats d'or. A quelques pas de lui s'élevoit un buffet paré d'une infinité de vases précieux. Ce venerable personnage, qui pouvoit avoir cinquante ans, mangeoit tout seul. Vingt ou trente Officiers habillez fort proprement se tenoient debout derriere luy & deux esclaves bien armés faisoient la garde à l'entrée de son pavillon.

Comme Bedreddin & ses compagnons le voyoient distinctement, il les voyoit de même. Il leur envoya un de ses officiers pour leur demander qui ils étoient & où ils alloient. Mon amy, dit le Roy de Damas à l'Officier, nous sommes trois Marchands Joüailliers. Nous venons de la Cour de Circassie &

nous allons à Bagdad. Apprenez-nous, de grace, à vôtre tour le nom de vôtre Maître. C'est sans doute quelque puissant Prince qui voyage par curiosité. Non, Seigneur, répondit l'Officier, mon Maître ne compte point de Cans parmi ses ayeux. Il ne se pique point d'une illustre origine. Il se pique seulement d'avoir l'ame grande & genereuse. Il s'appelle Aboulfaoüaris surnommé par excellence le grand Voyageur. Il méritoit à la verité de naître Prince, car il en a toutes les manieres. Il demeure ordinairement à Basra où il a fait bâtir un Palais de marbre. Il reçoit parfaitement tous ceux qui le viennent voir & personne ne sort de chez lui sans avoir reçu quelque present. Il donne presque tous les jours à manger aux plus grands Seigneurs de la Cour de Basra & le Roy prend tant de

plaisir à son entretien, qu'il l'envoye souvent chercher pour lui faire raconter ses avantures. Il faut donc, dit Bedreddin, qu'il lui en soit arrivé de fort surprenantes. On ne peut rien entendre de plus extraordinaire, repartit l'Officier; mais aprés tout, il n'est pas fort étonnant qu'un homme qui a parcouru la mer des Indes, qui en connoît presque toutes les Isles, ait vû des choses singulieres.

L'Officier aprés avoir ainsi parlé, retourna vers son Maître qui ne sçut pas plutôt que les étrangers qui s'offroient à sa vûë étoient des Marchands, qu'il se leva & sortit de sa tente pour les aller recevoir. Il se fit de part & d'autre beaucoup de complimens. Ensuite Aboulfaouaris ayant obligé Bedreddin, Atalmulc & Seyf-el-Mulouk d'entrer sous son pavillon, il les pria de

s'asseoir sur le tapis de pied, & de manger avec lui. Ils firent ce qu'il souhaitoit. Ils mangerent de plusieurs ragoûts fort bons, burent des liqueurs que des esclaves leur presenterent dans des couppes d'or enrichies de rubis & d'émeraudes.

Aboulfaoüaris fit paroître tant d'esprit pendant le repas, que le Roy de Damas & ses deux Compagnons en furent charmez. Quoique vif, il pensoit avec beaucoup de justesse & parloit fort agréablement. Bedreddin se sçavoit bon gré d'avoir rencontré un homme de si bonne conversation. Il lui en témoigna sa joye & le pria de souffrir qu'ils allassent de compagnie. Aboulfaoüaris répondit à cela fort poliment & ils continuerent à s'entretenir. Cependant les Esclaves du grand Voyageur chargeoient les chameaux qu'ils avoient dé-

chargés pour les laisser paître & reposer. Ils plioient les tentes & il n'en restoit plus à enlever que celles de leur Maître, qui voyant qu'il faloit partir, se leva, monta sur un trés-beau cheval qui luy fut amené par un de ses Officiers & se mit en marche avec les trois faux Marchands, & tout son monde qui consistoit en plus de deux cens personnes armées de fleches & de sabres. Ainsi la Caravane n'étant pas facile à piller, marchoit vers Basra en toute assurance à petites journées.

JOUR CLXIX.

ABoulfaoüaris conçut insensiblement de l'amitié pour le Roy de Damas & pour ses compagnons, peut-être parce qu'il s'appercût qu'il leur plai-

ſoit & qu'ils l'écoutoient comme un oracle. L'attention avide qu'ils prétoient à ſes diſcours le mit en humeur de parler. Il commença à les entretenir de ſes voyages. Il y a peu d'hommes de mon âge, leur dit-il, qui ayent autant voyagé que moy. Je connois mieux la côte de la Mer des Indes que mon propre païs : J'ay vû des choſes ſi prodigieuſes, que je n'oſerois les écrire, de peur de paſſer pour un impoſteur. Les avantures mêmes qui me ſont arrivées ſont pour la plupart ſi extraordinaires, que les perſonnes à qui je les ay racontées n'y auroient point ajouté foy, ſi je n'étois pas connu pour un homme ennemi du menſonge.

Le Seigneur Aboulfaoüaris donnoit trop beau jéu au Roy de Damas & à Seyf-el-Mulouk

pour ne pas exciter leur curiosité. Ils se mirent à le presser vivement de leur conter son histoire & il se rendit bien-tôt à leurs instances. Ouy, mes Seigneurs, leur dit-il, j'y consens, puisque vous paroissez le souhaiter avec ardeur. Mais je vous prie de vous ressouvenir de ce que je viens de dire. Vous aurez de la peine à croire une partie des choses que vous allez entendre.

LES AVANTURES singulieres d'Aboulfaoüaris, surnommé le Grand Voyageur.

I. VOYAGE.

JE suis fils d'un Maître de Navire de Basra & je me nomme Aboulfaoüaris. Mon pere m'obligeoit dés mon enfance à l'accompagner dans les Voyages

qu'il faisoit sur la mer des Indes ; de maniere qu'à douze ans je connoissois déja une partie des Isles qu'elle recelle dans son vaste contour. Il amassa quelque bien, il se mit dans le commerce ; & dans moins de dix années, il devint un des plus riches Marchands de Basra.

Un jour il me dit, mon fils, j'ai quelques comptes importans à regler avec mon Correspondant de l'Isle de Serendib. J'ai resolu de vous envoyer en ce pays-là pour y terminer mes affaires. Quelque regret que j'eusse de quitter mon pere, le desir de voir la fameuse Ville de Serendib, où j'avois déja été à la verité ; mais dans un âge peu propre à en remarquer les beautez, me fit accepter avec joye la commission qu'il me donnoit. Je partis bien-tôt avec toutes les les instructions & tous les pou-

voirs neceſſaires. Je m'embarquay dans le port de Baſra dans un vaiſſeau chargé de marchandiſes pour Surate & pour l'Iſle de Serendib.

Nous traversâmes le Golphe de Baſra, qui a plus de trois cens lieuës de long & cinquante de large. Il eſt formé par la pointe orientale de l'Arabie heureuſe & la meridionale de la Perſe ; & les deux pointes de ce Golphe viennent ſe joindre à ſon embouchûre vers Ormus. Nous nous arretâmes quelque temps à cette derniere Ville, puis nous entrâmes dans la pleine Mer de Perſe & tournâmes à l'Eſt vers Surate où nous arrivâmes heureuſement. Nous y laiſſâmes les marchandiſes qui étoient deſtinées pour ce lieu là & nous nous en allâmes à l'Iſle de Serendib débarquer les autres.

Nous eûmes le bonheur de

nous y rendre sans aucun fâcheux accident. La premiere chose que je fis, fut de demander la demeure du Correspondant de mon pere. On me l'eût bien-tôt enseignée, parce qu'il n'y avoit personne dans la Ville de Serendib qui ne connût le Seigneur Habib. C'étoit un des plus riches Négocians de toute l'Isle & un trés-honnête homme. Il me fit un accueïl tel que je le devois attendre du meilleur ami de mon pere. Aprés m'avoir embrassé, il me dit qu'il ne souffriroit point que je logeasse ailleurs que chez luy & il me fut impossible de m'en deffendre.

Comme il entendoit parfaitement les affaires & qu'il ne vouloit rien que de juste, nous eûmes en peu de jours terminé nos comptes. J'allois voir dans mes heures de relâche les raretez de la Ville qui sont en trés

grand nombre. Je m'instruisois des Loix de ces Peuples, de leurs occupations, de leur gouvernement. Enfin au bout de cinq ou six semaines mes affaires se trouvant finies & ma curiosité pleinement satisfaite, je me préparai à m'en retourner, & je n'en attendis pas longtems l'occasion. Un vaisseau de Surate qui étoit venu à Serendib pour y échanger des marchandises, étoit prest à se remettre en mer, & je devois m'y embarquer.

La veille de mon départ, comme je m'en revenois chez mon hôte environ sur le midi, je vis passer auprès de moi une Dame parfaitement bien faite, magnifiquement vétuë & suivie d'une Esclave qui lui portoit quelques emplettes qu'elle venoit de faire. Quoiqu'un voile épais dérobât à mes yeux la beauté de son visage, je ne laissai pas d'être

d'être frappé de son grand air & de la majesté de son port. Je m'arrêtai pour la considerer, & mon attention me faisant remarquer de nouveaux charmes dans sa personne, je ne pus m'empêcher de m'écrier dans mon transport : O l'aimable personne ! c'est sans doute la favorite du Roy ! Elle entendit ces paroles ; elle s'arrêta avec surprise, & me regarda fort attentivement ; puis elle continua son chemin sans rien dire ni même sans donner aucune marque qu'elle fût satisfaite ou choquée de ma liberté. Pour moi je demeurai assez long-tems à faire reflexion sur cette avanture, & fort agité des mouvemens qu'elle me causoit. Je craignois d'avoir irrité cette Dame, pour qui je commençois à sentir ce que je n'avois encore jamais senti pour personne.

J'étois tout occupé de cette idée, lorsqu'un Esclave m'aborda. Je le reconnus pour celui qui suivoit la Dame & sa vûë redoubla mon agitatien. Que me voulez-vous, mon amy, lui di-je? Seigneur, me répondit-il d'un air respectueux, j'ay ordre de vous prier de me suivre dans un lieu où j'auray l'honneur de vous conduire. Si c'est de la part de vôtre Maîtresse, repri-je, tout émeu, je suis soumis à ses ordres. J'y souscriray sans peine quelque destinée qui me soit preparée. Ma Maîtresse, repartit l'Esclave, ne s'est pas expliquée sur ses intentions; mais si vous déferez à sa priere, je ne croy pas que vous ayez sujet de vous en repentir,

JOUR CLXX.

JE me laissay prendre à ces paroles. J'eus beau me representer qu'il me faloit partir le lendemain & que je ne devois songer qu'à mon départ. Je suivis l'Esclave au hazard de tout ce qu'il en pouvoit arriver. Il me conduisit par de petites ruës détournées à un grand Palais, dont le seul aspect me charma. Nous y entrâmes & m'ayant fait entrer dans un spacieux appartement garni de meubles magnifiques, il me dit de demeurer là & d'attendre qu'on m'y vînt chercher. J'étois trop agité pour m'occuper de tant de choses riches & curieuses, qui dans une autre conjoncture auroient arrêté long-temps mes regards.

Je ne pensois qu'à la Maîtresse de ce Palais.

Pendant que j'y rêvois, plusieurs Dames vinrent embellir de leurs charmes le salon où j'étois; mais quelque belles qu'elles fussent, elles cedoient toutes à celle dont j'attendois la venuë. Enfin elle parut. Je la reconnus à sa taille & à son air & comme elle n'avoit point alors de voile, je la trouvai encore plus belle que je ne l'avois trouvée bien faite. Les pierreries & la richesse de son ajustement relevoient encore ses graces naturelles, qui n'avoient pas besoin du secours de l'art pour enchanter. J'en fus ébloüi, elle s'en apperçut & en sourit. Elle se plaça sur un sofa qui ressembloit assez à un petit trône, & ses femmes se rangerent à droite & à gauche en deux files.

Alors m'addressant la parole:

approchez, jeune homme, me dit-elle avec assez de douceur; un autre que moy se trouveroit peut-être offensée du peu de respect que vous m'avez marqué dans un lieu public; mais vous me paroissez étranger & cela merite quelque indulgence. Je vous dirai même que les astres m'inclinent à vous vouloir du bien. Si vous vous rendez digne de mes sentimens par un attachement sincere; je vous permettray d'aspirer à mes bontez, grace que je n'ai encore accordée à personne.

A ces mots, qu'elle prononça avec un air de majesté qui augmentoit le prix de la faveur que je recevois, je me sentis transporté de joye: Ah Sultane, m'écriai-je en me prosternant à ses pieds, l'ai-je bien entendu? A quelle fortune daignez-vous élever un étranger qui n'a point

d'autre merite que de vous trouver adorable ! tant mieux, interrompit-elle. La grace en sera d'autant plus grande, que vous croirez moins la meriter. Apprenez-moy, poursuivit-elle, de quel païs vous êtes, quelle est vôtre naissance & ce qui vous a fait venir à Serendib.

Je satisfis pleinement sa curiosité, mais lorsque je dis que je devois le lendemain m'embarquer pour m'en retourner, elle m'interrompit en marquant quelque émotion. Quoy donc Aboulfaoüaris, me dit-elle, vous avez dessein de nous quitter si-tôt ? La plus belle Isle de la Mer des Indes n'a pas assez de charmes pour vous retenir plus long-temps ? Princesse, répondi-je, la Ville de Serendib a sans doute dequoy charmer des yeux plus difficiles que les miens ; mais quelques merveilles qu'on ad-

mire dans la superbe enceinte de ses murs, je m'en arracherois sans peine, si ce jour n'eût pas offert à mes yeux des appas plus capables de m'arrêter. Vous ne perseverez donc plus, reprit la Dame en souriant, dans la résolution de ce départ précipité? Après les glorieuses esperances, lui reparti-je, que vous m'avez permis de concevoir, pui-je, ma Reine, avoir d'autre volonté que celle qu'il vous plaira de m'inspirer? Avec de pareils sentimens, repliqua-t-elle, vous ne sauriez manquer de me plaire, & je ne me repens point d'avoir fixé mon choix sur vous.

En achevant de parler ainsi, elle me dit de m'asseoir à côté d'elle sur son sopha; & comme j'en faisois dificulté, elle me témoigna si serieusement qu'elle s'offenseroit de mon refus, que je m'imaginai lui marquer mieux

mon respect en obéïssant qu'en prenant auprès d'elle un air d'Esclave. Elle m'apprit qu'elle se nommoit Canzade, qu'elle étoit fille d'un premier Visir du Roy de Serendib; que la mort de son pere la laissoit en droit de disposer de son sort; que les plus grands Seigneurs de l'Etat l'avoient recherchée; mais qu'elle s'étoit refusée à leur poursuite & n'avoit pas voulu jusques-là s'engager: Elle m'avoüa que les paroles qui m'étoient échapées en la voyant passer auprès de moy, l'avoient frappée; qu'elle m'avoit regardé avec attention & que ma personne lui avoit plû; que son pere pendant quarante ans passés dans les emplois, avoit amassé des biens immenses, qu'il ne tiendroit qu'à moy de partager avec elle.

Je lui témoignai ma reconnoissance dans les termes les

plus tendres & les plus ſoumis, & je parlai d'une maniere à lui perſuader que ſa perſonne me touchoit plus que ſes richeſſes. Elle parut ſatisfaite de mes ſentimens. Nous changeâmes enſuite de matiere, & je reconnus dans notre entretien que la nature avoit pris plaiſir à joindre en elle les plus rares qualitez de l'eſprit à celles du corps.



JOUR CLXXI.

NOtre converſation fut interrompuë par l'arrivée de douze Eſclaves qui entrerent dans le Salon. Ils portoient tous les préparatifs d'un grand repas. Ils eurent en moins de rien dreſſé & couvert la table des mets les plus exquis. L'odeur admirable faiſoit juger de la fineſſe des

aſſaiſonnemens. Canzade me prit par la main, ſe mit à table, & me fit aſſeoir auprès d'elle. Nous commençâmes à manger. Elle me ſervoit de ſa propre main tout ce qu'il y avoit de meilleur. La délicateſſe & la varieté des vins répondoient à celles des viandes. Ils étincelloient dans l'or & le criſtal où elle les faiſoit verſer; mais les eſprits qu'ils exhaloient m'enyvroient moins que les regards de la Dame, qui me preſentant une coupe d'un air riant, allumoit dans mon cœur une flâme qui s'augmentoit de moment en moment.

Elle m'entretenoit pendant le repas d'agréables choſes. L'enjouëment de ſon humeur avoit un charme particulier. Le deſir de plaire y joignoit de nouvelles graces. Aboulfaoüaris, me diſoit-elle toutes les fois qu'elle

m'offroit du vin dont je n'avois pas encore bû, goûtez de ce vin. Ses belles lévres en faiſoient auparavant l'eſſay, & ſembloient le rendre encore plus délicieux qu'il n'étoit. Je prenois la coupe avec tranſport, & en beuvant la liqueur, j'avallois à longs traits le doux poiſon de l'amour.

Sur la fin du repas, les femmes de Canzade ſe partagerent; les unes prirent des inſtrumens, & commencerent à chanter; les autres ſe mirent à danſer des danſes aſſez ſemblables aux nôtres. Chacune s'acquittoit également bien de ſon devoir; & ſoit dans le chant, ſoit dans la danſe, l'art, la juſteſſe & la méthode y étoient parfaitement obſervez. Tandis qu'on chantoit les airs les plus tendres, les yeux de Canzade & les miens parloient un langage muet le plus

touchant du monde. Il étoit entremêlé de soupirs brûlans qui marquoient assez l'ardeur de nos desirs. La Dame, après que ses femmes eurent chanté, voulut chanter elle-même. Elle se fit donner une coupe, & jettant sur moi un regard où la tendresse & la joye paroissoient également dépeintes, elle chanta un air dont le sens étoit : *Que le vin disposoit merveilleusement par sa douce chaleur le cœur d'une Dame à partager les feux de son Amant.*

Le repas fini, on apporta des parfums. C'étoit une cassolette d'or où brûloit un bois de la meilleure canelle de toute l'Isle de Serendib. Nous nous lavâmes les mains avec des eaux de senteur. Ensuite nous donnâmes toute notre attention aux chants & aux danses qui continuoient toujours, quoique

nous fussions levez de table. Ces divertissemens nous menerent jusqu'au soir.

La nuit étant arrivée, je voulus prendre congé de la Dame. Comment donc, me dit-elle d'un air mécontent, vous songez encore à me quitter? Après les assurances que vous m'aviez données de n'avoir point d'autres volontez que les miennes, je ne m'attendois pas à un pareil compliment. L'accueil que je vous fais, ne vous paroît pas sans doute mériter que vous en souhaitiez la continuation. Pour un homme qui veut faire croire qu'il est fort épris, vous avez des impatiences qui sont assez nouvelles. Vous craignez autant la nuit que les autres amans la souhaitent. Ah, Madame, m'écriai-je, que vous lisez mal dans le fond de mon cœur! Cet accueil dont vous m'accusez si in-

justement de ne pas connoître le prix, fait la plus douce idée de mon esprit. J'ai craint d'abuser de vos bontez, & bien loin de me blâmer d'avoir voulu prendre congé de vous, plaignez-moi plûtôt de la violence que je me suis faite pour me résoudre à m'éloigner de vos charmes. On doit peu vous plaindre, repartit-elle, d'une violence que vous pouviez vous épargner. Une si grande discretion m'est suspecte. Je ne vous conseille pas d'entreprendre de vous en faire un mérite auprès de moi. Hé pouvois-je, Madame, lui di-je, me flatter que vous me destiniez à passer la nuit dans votre Palais? Après tout ce que je vous ai dit, repartit-elle, je vous aurois pardonné de le croire. Je démêle dans votre procedé une tiédeur qui répond mal de la vivacité de vos sentimens.

JOUR CLXXII.

JE ne manquai pas de dire à la Dame qu'elle me faisoit une cruelle injure de me soupçonner de froideur. Je me répandis en discours passionnez pour la désabuser. Je lui avoüai qu'au milieu de tous les plaisirs qu'elle avoit la bonté de me procurer, je n'avois pû me défendre d'un mouvement d'inquiétude. Je lui racontai la reception que mon hôte m'avoit faite à mon arrivée à Serendib, lui representai qu'il devoit être fort en peine de moi, & qu'il le seroit encore bien davantage, si je n'allois pas coucher chez lui.

Canzade se laissa persuader. Elle entra dans l'obligation où j'étois de mettre l'esprit de Habib en repos; mais elle ne vou-

lut pas que je sortisse pour l'aller trouver moi-même, quelques sermens que je lui fisse de revenir sur le champ. Elle craignoit que le prudent Habib ne m'empêchât de suivre les mouvemens de mon amour. Elle me permit seulement de lui écrire, & encore me défendit-elle de lui faire le moindre détail de mon avanture, & de lui mander le lieu où j'étois. Sa défiance là-dessus alla même si loin, qu'elle voulut dicter la lettre. Ainsi je mandois simplement à mon hôte qu'une affaire importante m'obligeoit à retarder mon départ, & me priveroit de sa vûë pour quelques jours, que je le priois de n'être point en peine de moi.

Elle fit porter la lettre à Habib, & se voyant rassurée sur mon départ, elle me mena dans tous les appartemens de son Palais, &

m'en montra les magnificences qui me parurent dignes d'un premier Visir. Cette Dame, lorsque l'heure de se reposer fut venuë, me conduisit à l'appartement qu'elle m'avoit destiné, & qui n'étoit pas le moins riche de son Palais. Elle m'y laissa, & à peine en fut-elle sortie, que plusieurs Esclaves chargez du soin de me servir, m'apporterent tout ce qu'il faut pour un propre & galant deshabiller. Ils m'aiderent à me mettre au lit.

Lorsque je me vis seul, & en liberté de faire des reflexions sur l'état où je me trouvois, je dis en moi-même : à quoy aboutira tout ceci ? quel sort brillant vient s'offrir à moi ? quelles richesses sont étalées dans ce Palais ? Dois-je en effet esperer que je serai bien-tôt possesseur d'une si belle Dame ? Non, Aboulfaoüaris, non, tout cela n'est

point fait pour toi. Ceſſe de te flatter. Ce ſont des pieges que la fortune te tend, & tu verras bien-tôt ſans doute s'évanoüir comme un ſonge décevant toutes ces idées de grandeur & de volupté dont tu t'enyvres.

Cette penſée ne laiſſoit pas de me troubler. Mais un moment après, je me repreſentois que j'avois tort de m'allarmer : Que Canzade n'ayant point d'interêt à me tromper, je ne devois point me défier de ſes bontez, que les manieres de ſes gens m'avoient paru très-ſerieuſes & très-naturelles, & que j'avois même remarqué dans ſes yeux qu'elle étoit touchée d'une veritable paſſion pour moi. Ainſi tantôt me livrant à ma confiance, & tantôt cedant à mon inquiétude, comme un vaiſſeau agité par deux vents oppoſez, je paſſai la nuit entiere ſans prendre au-

cun moment de repos.

Le jour me ſurprit que je rêvois encore avec beaucoup de vivacité aux mêmes choſes qui m'avoient occupé toute la nuit. Le ſoleil vint éclairer mon appartement. Il en faiſoit briller les riches meubles. Eblouï de leur éclat, je regardois ce Palais comme un de ces Châteaux enchantez où l'art magique maîtriſant la nature, étale tout ſon pouvoir. Je me levai, & auſſi-tôt les Eſclaves qui m'avoient aidé à me mettre au lit, m'entendant marcher, entrerent chargez de robes magnifiques. J'en pris une d'une étoffe de ſoye verte relevée d'une broderie d'or, dont le travail me plaiſoit infiniment pour le bon goût du deſſein.

A peine en fus-je revêtu, que Canzade ayant appris que j'étois viſible, vint me demander ſi j'a-

vois bien reposé. Son impatience de me revoir ne lui avoit pas permis d'attendre que j'allasse la trouver dans son appartement. Je lui répondis que j'avois passé la nuit d'une maniere à mériter qu'elle avançât le moment de mon bonheur. A quoy elle répartit en soûriant qu'elle vouloit être pleinement instruite de la sincerité de mes paroles, avant que de faire une démarche si délicate pour son repos.

JOUR CLXXIII.

JE demeurai huit jours dans le Palais de Canzade, où je fus traité avec toutes les déferences qu'on auroit eu pour un Roy. La Dame avoit des manieres charmantes pour moi. Elle ne me refusoit aucun de tous les témoignages de tendresse & de

complaisance que j'aurois pû exiger d'elle, à la reserve de cette faveur singuliere qui fait la suprême felicité des amans.

Un jour que nous nous promenions tous deux dans les jardins de son Palais : Aboulfaoüaris, me dit-elle, je me flatte que vous m'aimez, & dans cette confiance, je me suis enfin déterminée à remplir vos désirs. Rendez graces à l'amour qui vous ôte l'épine des roses que vous allez cueillir. Voyez ce que je fais pour vous ; c'est peu de vous laisser la libre disposition de tous mes trésors, je vous donne encore ma personne que vous ne devez pas moins estimer, si vous êtes bien épris. Après cela refuserez-vous de faire aussi quelque chose pour moi ? Ah, Madame, interrompi-je en cet endroit avec toutes les marques d'une veritable reconnoissance, ce doute m'ou-

mille transports de joye, qu'à cette consternation qui m'offense. Quoi donc? tiendriez-vous à deshonneur de m'avoir pour épouse? Madame, lui répondi-je, je connois tout le prix du rang glorieux où vos bontez veulent m'élever, mais le ciel y met un obstacle invincible, & si vous voyez du trouble & de la confusion sur mon visage, c'est parce que je déplore en secret mon malheur, qui ne me permet pas d'accepter une offre qui sans cela feroit toute ma gloire & ma felicité.

Je m'imaginois, reprit-elle, que mon rang seul & ma volonté pouvoient opposer des obstacles à votre bonheur; & comme je voulois bien m'abaisser jusqu'à vous, je pensois avoir levé toutes les difficultez. Mais apprenez-moi, poursuivit-elle, quel est cet obstacle qui vous semble

semble invincible. Ma Religion, lui répondi-je. Je n'ose enfraindre le precepte qui nous défend d'épouser une femme qui ne suit pas les loix du Mahometisme. Je n'ai pas moins de délicatesse, que vous sur la Religion, repliqua Canzade, & je ne voudrois pas pour un empire me marier avec un Mahometan. Je prétendois, avant que d'unir nos destins, vous faire renoncer à la fausse doctrine de votre Prophete, & vous obliger d'embrasser la Secte des Guebres. Je comptois que vous adoreriez le Feu & le Soleil. Enfin, que vous abjureriez votre Religion pour suivre la nôtre. Je me faisois, je l'avouë, un merite auprès du Soleil de lui donner pour Sectateur un homme dont je cherissois la personne, jusqu'à lui livrer tous mes tresors. Mais vous ne voulez pas que j'aye cet avan-

tage, & méprisant une haute fortune plûtôt que de consentir à recevoir ma main, vous devenez le plus ingrat de tous les hommes.

JOUR CLXXIV.

CEs derniers mots, & le ton dont Canzade les prononça, augmenterent ma confusion, & fournirent contre moi de nouvelles armes en irritant le ressentiment de la Dame. Elle m'accabla de reproches en laissant couler des pleurs qui me perçoient le cœur à chaque instant. Qu'elle étoit redoutable en cet état pour un Amant qui vouloit conserver sa vertu! Ma propre douleur & celle qu'elle faisoit paroître m'ôtoit presque le sentiment. Helas, peu s'en fallut que je ne suc-

combaſſe; & j'aurois ſans doute tout ſacrifié à ſes larmes, ſi ſecretement inſpiré de Mahomet, je n'euſſe pas reçu de ce grand Prophete l'aſſiſtance dont j'avois beſoin. Mais je demeurai ferme dans mon devoir.

Canzade étoit fort étonnée que mon attachement pour ma Religion fût capable de me faire renoncer à ſa poſſeſſion & à ſes tréſors. Elle avoit apparemment entendu raconter l'hiſtoire de quelque Muſulman moins ſcrupuleux que moi. Ma fermeté l'affligeoit fort. Cependant nourriſſant encore quelque eſperance qu'à la fin je me laiſſerois fléchir, elle ne voulut pas prendre mon refus pour une réponſe finale. L'injuſtice & la dureté de votre procedé, me dit-elle, auroient dû mettre à bout ma patience. Je rougis d'avoir encore la foibleſſe de vous regarder. Je veux

bien croire toutefois que vous changerez de ſentiment. Je vous laiſſe huit jours pour vous déterminer. Je ne veux pas que vous ayez lieu de me reprocher que je ne vous ai pas donné le tems de vous reconnoître. Mais ſi après cela vous n'avez pas pris la réſolution de faire ce que j'exige de vous, ſi vous perſeverez à vous rendre indigne de mes bontez, attendez-vous à tout ce que le reſſentiment d'une femme outragée peut avoir de plus rigoureux.

A ces mots elle me quitta d'un air à me perſuader qu'elle en viendroit effectivement aux dernieres extremitez, ſi je ne me reſolvois à l'épouſer. Je demeurai dans la plus déplorable ſituation qui ſe puiſſe concevoir. Rien n'étoit égal à ma conſternation. Je ne voyois aucun jour à me rendre heureux, à moins

que je ne voulusse abjurer le Mahometisme. Hé pouvois-je prendre ce parti ? Charmante Canzade, m'écrioi-je en soupirant, il ne me sera donc plus permis d'élever mes désirs jusqu'à vous ? Ah quoique j'aye perdu l'esperance de vous posseder, je sens bien qu'il n'est pas en mon pouvoir de cesser de vous aimer. Quoiqu'éloignée de moi, vous serez toujours la souveraine de mon cœur.

Je passai les huit jours qui m'étoient donnez pour me consulter, je les employai à regreter le bonheur dont j'avois conçu l'esperance. Mais quelque peine que j'eusse à y renoncer, j'eus la force de ne pas changer de résolution. Canzade s'appercevant au bout du temps qu'elle m'avoit prescrit pour me résoudre, que je n'étois pas encore dans la disposition où elle me vouloit,

m'accorda encore huit autres jours ; & pour contribuer de sa part à la victoire qu'elle avoit dessein de remporter, elle mit en usage ses charmes les plus puissans. Enfin voyant que tous les jours s'écouloient sans qu'elle en fût plus avancée, elle me fit avertir de l'aller trouver. On me conduisit dans le plus superbe appartement de son Palais. Elle m'y attendoit au milieu de toutes ses femmes sur un trône élevé seulement de quelques marches. Elle avoit plus l'air d'un juge severe que d'une amante sensible.

Je ne m'approchai du trône qu'en tremblant ; car je jugeois bien à tout cet appareil qu'on alloit me faire expliquer pour la derniere fois. Quoique j'eusse eu assez de tems pour préparer une réponse, j'étois si troublé que j'avois à peine l'usage de mes

sens. Elle fit sortir tous ceux qui n'étoient pas du secret, & radoucissant un peu ses regards : Hé bien, Aboulfaoüaris, me dit-elle, êtes-vous enfin plus raisonnable ? vos reflexions ont-elles ramené votre cœur indocile à des sentimens plus dignes de moi ? Elle prononça ces paroles d'une maniere si touchante, que j'en fus saisi. Le regret de perdre tant de charmes m'ôta le sentiment. Je tombai évanoüi au pied du trône.

JOUR CLXXV.

CAnzade ne put me voir en cet état sans compassion. Elle descendit de son trône, & fut fort empressée à me secourir. Je m'en apperçus, lorsqu'ayant repris mes esprits, j'ouvris les

yeux, & les arrêtai ſur la Dame. Je remarquai même dans les ſiens un air attendri. Ceſſez, Madame, lui di-je d'une voix foible, ceſſez de vous intereſſer pour un malheureux qui n'eſt pas digne de vos ſoins. Il eſt vrai, interrompit-elle avec émotion, que j'ai lieu de me plaindre; mais il ne tient qu'à vous de mériter votre pardon par un retour ſincere dont j'ai la foibleſſe de faire encore mon bonheur. Oubliez votre injuſtice, & acceptez la poſſeſſion de ma perſonne comme un bien que vous ne pouvez trop cherir.

Hé, le puis-je, Madame, m'écriai-je d'un ton mêlé de douleur & de déſeſpoir, puis-je profiter de vos bontez, aux cruelles conditions que vous me propoſez? Quand il s'agit de me poſſeder, repliqua-t-elle, devez-vous faire des reflexions qui balan-

balancent un ſort ſi beau. Vous voulez donc que je croye qu'il y a quelque choſe qui vous eſt plus cher que moi. Vous m'êtes plus chere que toutes choſes, Madame, reparti-je; mais ſerois-je digne de vous, ſi j'avois la foibleſſe & la lâcheté de ſoüiller mon honneur, de renoncer à un culte.... Tais-toi, perfide, interrompit-elle avec un extrême emportement. N'oppoſe point de fauſſes raiſons à des inſtances qui ne te gênent que parce que tu ne m'as jamais aimée. Va, tu es indigne de mes bontez, & j'aurois honte de preſſer davantage un ingrat tel que toi. Je ne balance plus, je t'abandonne à ton ingratitude.

A ces mots qui me firent fremir, elle demeura un inſtant ſans parler. Puis reprenant la parole d'un air froid où il n'y avoit pas moins de fureur que

dans le ton qu'elle venoit de quitter. Aboulfaoüaris, poursuivit-elle, ne vous presentez plus devant moi. Attendez mon ordre. Vous serez bien-tôt instruit de ce que je vais ordonner de votre destinée. En parlant de cette sorte, elle sortit de l'appartement avec une émotion égale à la mienne. Mais nous étions tous deux agitez de mouvemens bien differens.

Je connus alors ce que j'avois à craindre de la disposition où je voyois les choses. Et si dans certains momens, Amant trop passionné, je me faisois un plaisir de mourir par les coups de l'objet aimé, dans d'autres, l'amour qu'on a naturellement pour la vie, me faisoit songer aux moyens de me sauver. Mais comment en serois-je venu à bout? on me gardoit à vûë, & tous les ordres de la Dame étoient exactement

executez. Ainsi, quoique je pusse faire ou imaginer, je ne pus même parvenir à faire avertir mon hôte du lieu & du danger où j'étois.

J'attendois tous les jours qu'on me vînt annoncer de sa part mon arrêt, & il s'écoula près de trois semaines sans que j'entendisse parler de rien. L'incertitude où je vivois avoit quelque chose de plus affreux pour moi qu'un malheur declaré. Je souhaitois de la voir finir aux dépens de tout ce qui m'en pouvoit arriver.

Enfin le moment où je devois être éclairci vint. J'achevois de m'habiller un matin, après avoir passé une nuit avec plus d'agitation que de coutume, lorsque je vis entrer dans ma chambre cinq ou six Esclaves de Canzade. Ils conduisoient une troupe de gens vêtus autrement qu'on ne l'est à

Serendib. Celui qui paroissoit le chef de ces étrangers m'envisagea quelque temps avec attention, & sans rien dire. Ensuite rompant gravement le silence, il me dit de le suivre. Il me dit cela d'un air à me faire comprendre qu'il falloit lui obéïr.

JOUR CLXXVI.

NOus traversâmes tout le Palais. Lorsque nous fûmes à la porte, & prêts à sortir, je demandai à un de mes conducteurs où l'on prétendoit me mener. C'est ce que vous sçaurez avec le temps, me répondit-il ; car il nous est expressement défendu de vous le dire presentement. Je suivis donc ces hommes qui me conduisirent au port où je m'embarquai

avec eux. On appareilla ſur le champ, & l'on mit à la voile.

Lorſque nous fûmes en pleine mer, le Patron du vaiſſeau m'apprit qu'il étoit du Royaume de Golconde ; que Canzade m'avoit donné à lui pour Eſclave, & qu'elle l'avoit chargé ſur toute choſe de ne jamais m'accorder la liberté de retourner à Baſra. Il ne m'en dit pas davantage, & ne me fit aucune queſtion ſur cette Dame. Ce qui me donna lieu de juger que voulant lui cacher la foibleſſe qu'elle avoit euë pour moi, & l'injure de mes refus, elle avoit exigé de lui qu'il ne s'informeroit point du ſujet pour lequel elle ſe défaiſoit de moi.

Telle fut la vengeance de Canzade que je ne pouvois accuſer de rigueur. Il me ſembloit qu'elle ne me puniſſoit que trop doucement du crime dont j'étois

coupable envers elle. Je m'étois attendu à un plus cruel traitement. Ce n'est pas qu'en faisant reflexion que je ne reverrois plus mon pere ni ma patrie, je ne trouvasse mon esclavage insupportable. Je m'affligeai fort les premiers jours. Cependant faisant de necessité vertu, je m'appliquai à servir fidellement mon Patron. C'étoit un très bon homme, & qui ne manquoit pas d'esprit. Je ne me contentois pas de faire exactement ce qu'il m'ordonnoit, je cherchois à prevenir ses desirs, & je m'appercevois de moment en moment qu'il devenoit plus content de moi.

Nous tournâmes autour de l'Isle de Serendib pour entrer vers le Nord dans le Golphe de Bengale : c'est le plus grand Golphe de l'Asie, & vers le fond duquel sont les Royaumes de Bengale & de Golconde. Nous

étions prêts d'y entrer, lorsqu'il s'éleva un vent si violent qu'il ne s'en étoit jamais vû un pareil sur ces mers. Il nous falloit un plein vent de Sud qui nous portât au Nord, & celui-là étoit un Nord-Ouest qui nous poussoit au Sud-Est, le contraire de notre route, puisque nous voulions aller à Golconde. Nous eûmes beau baisser les voiles, louvoyer, & prêter le côté, nous ne pûmes tenir contre le vent, & nous dérivâmes beaucoup malgré tout l'art des Matelots. Nous vîmes notre vaisseau en danger de perir. De sorte que pour éviter le naufrage qui nous menaçoit, nous fûmes obligez d'abandonner toute manœuvre, & de nous laisser aller au gré du vent & des flots.

Ce vent dura quinze jours, & souffla pendant tout ce temps-là avec tant d'impetuosité, qu'il nous porta à plus de six cens

lieuës de notre route. Il nous fit laisser à notre gauche les deux longues Isles de Sumatra & de Java, & nous poussa jusqu'à la hauteur des Moluques au Sud des Philippines, dans des mers inconnuës à nos Matelots. Il changea enfin, & se tournant en un vent d'Est assez moderé, il ramena la joye dans l'équipage. Mais cette joye ne fut pas de longue durée. Elle fut troublée par une avanture que vous aurez peine à croire à cause de sa singularité.

Nous recommencions à reprendre gayement notre route, & déja nous étions à la pointe de l'Isle de Java en venant du côté d'Orient, lorsque nous apperçûmes assez près de nous un homme tout nû qui luttoit contre les flots pour n'en être pas englouti. Il se tenoit étroitement à une planche qui le soutenoit, & il nous faisoit signe de l'aller

secourir. La pitié nous fit détacher notre esquif pour cet effet. Si la pitié est une passion tres-loüable, il faut avoüer aussi qu'elle est quelquefois très-dangereuse, comme vous l'allez entendre.

On reçut donc cet homme dans l'esquif, & on l'amena à notre bord. C'étoit un homme qui paroissoit avoir quarante ans. Il avoit la taille un peu monstrueuse, la tête grosse, les cheveux courts, épais & gresillez ; & sa bouche excessivement fenduë laissoit voir, quand il l'ouvroit, des dents longues & fort aiguës. Ses bras étoient nerveux, ses mains larges, & il portoit à chaque doigt un ongle long & crochu. Ses yeux, que j'aurois tort d'oublier, ressembloient assez à ceux d'un tigre, & il avoit un nez écrasé avec des nazeaux fort ouverts. Sa phisionomie

ne nous plut point, & il avoit un air capable de changer en terreur la compassion qu'il nous avoit d'abord inspirée.

JOUR CLXXVII.

QUand cet homme, tel que je viens de le representer, fut devant Dehaousch notre Patron, il lui dit, Seigneur, je vous dois la vie. J'étois sur le point de perir sans votre secours. Effectivement, lui répondit Dehaousch, vous alliez bien-tôt être submergé, si vous n'eussiez eu le bonheur de nous rencontrer. Ce n'est point la mer que je craignois, lui repartit l'homme en souriant. J'aurois pû demeurer des années entieres dans les eaux sans en être fort incommodé. Ce qui me tourmente le plus, c'est une faim dé-

vorante qui me mine depuis douze heures que je n'ai mangé. C'eſt un terme bien long pour un homme d'auſſi bon appetit que moi. Ainſi, faites-moi, s'il vous plaît, apporter au plûtôt de quoi reparer mes forces épuiſées par un ſi long jeûne, & n'y cherchez pas tant de façon, car je ne ſuis pas délicat. Je mange de tout.

Nous nous regardâmes les uns les autres fort étonnez d'un pareil diſcours, & nous jugeâmes que le peril où cet homme s'étoit trouvé, lui avoit ſans doute troublé l'eſprit : ce fut auſſi ce qu'en penſa mon Patron, qui concevant bien qu'il pouvoit en effet avoir beſoin de manger, ordonna qu'on lui apportât de quoi ſatisfaire ſix perſonnes affamées, & des vêtemens pour le couvrir. Pour des vêtemens, dit l'étranger, je vous en quitte. Je ſuis toujours nud. Mais ſongez, re-

prit Dehaouſch, que l'honnêteté ne vous permet pas de demeurer avec nous dans l'état où vous êtes : Ho, répondit l'autre bruſquement, vous aurez le temps de vous y accoutumer.

Cette réponſe brutale nous confirma encore dans l'opinion que nous avions qu'il n'étoit pas dans ſon bon ſens. Comme la faim le preſſoit, il s'impatientoit de ce qu'on ne le ſervoit pas aſſez vîte à ſon gré, il frappoit de ſon pied le tillac, grondoit entre ſes dents, & rouloit les yeux d'une maniere qui avoit quelque choſe de farouche & de funeſte. Enfin il vit paroître ce qu'il ſouhaitoit. Auſſi-tôt il ſe jetta deſſus avec une avidité qui nous ſurprit, & quoiqu'il y eût aſſurément de quoy raſſaſier ſix autres perſonnes à ſa place, il eut en moins de rien expedié le tout.

Lorſqu'il eut nettoyé la table qu'on avoit dreſſée devant lui, il nous dit d'un air d'autorité de lui apporter de nouveaux mets. Dehaouſch voulant éprouver juſqu'où cet affamé pouſſeroit la choſe, ordonna qu'on lui obéît. On regarnit donc la table d'autant de mets que la premiere fois ; mais ce ſecond ſervice ne dura pas plus long-temps, & fut bien-tôt englouti. Nous nous imaginions du moins que cet homme en demeureroit là. Nous nous trompions. Il demanda à manger ſur nouveaux frais. Alors un des eſclaves de l'équipage choqué de l'inſolence de ce brutal, ſe mit en devoir de le maltraiter ; mais l'autre qui l'obſervoit, le prevint, & l'empoignant par les deux épaules, le déchira de ſes ongles tranchans. Il y eut en moins de rien cinquante ſabres de levez pour

venger ce meurtre affreux. Chacun s'empressoit de porter son coup, & de tirer raison de cette audace, lorsque nous nous apperçûmes avec effroy que notre ennemi avoit la peau plus impenetrable que le diamant. Nos sabres se cassoient, & s'émoussoient sans pouvoir même l'effleurer. Quoiqu'il ne craignît point nos coups, il ne les reçut pas impunément. Il prit un des plus acharnez contre lui, & d'une force étonnante le mit en pieces à nos yeux.

Quand nous vîmes que nos sabres nous étoient inutiles, & que nous ne pouvions blesser notre homme, nous nous jettâmes tous ensemble sur lui pour tâcher de le précipiter dans la Mer. Mais nous ne pûmes pas seulement l'ébranler. Outre qu'il avoit une roideur de membres & de nerfs prodigieuse, il enfonça ses on-

gles crochus dans le bois du tillac, & s'y tint attaché de telle sorte, qu'un roc au milieu des vagues n'est pas plus immobile. Aussi, bien loin de paroître effrayé de nôtre entreprise, il nous dit avec un soûris amer : Mes amis, franchement vous prenez un fort mauvais party. Vous ferez mieux de m'obéïr. J'en ai réduit de plus indociles que vous. Je vous déclare que si vous continuez à vous roidir contre mes volontez, je vous ferai le même traitement que je viens de faire à vos deux camarades.

JOUR CLXXVIII.

CEs paroles nous glacerent d'effroi. Nous ne fîmes plus de résistance. On alla docilement chercher pour la troisiéme fois des mets qu'on lui ser-

vit. Il se mit à table, & on eût dit à le voir manger, que son appetit s'augmentoit au lieu de diminuer.

Dès qu'il remarqua que nous nous étions enfin déterminez à nous soumettre, il devint de belle humeur. Il nous témoigna qu'il étoit fâché que nous l'eussions forcé de faire ce qu'il avoit fait, & nous dit affectueusement qu'il nous aimoit à cause du service que nous lui avions rendu en le retirant de la Mer où il seroit mort de faim, s'il eût tardé seulement quelques heures à nous rencontrer. Qu'il souhaitoit pour nôtre bien qu'il survînt quelqu'autre vaisseau muni de bonnes provisions, parce qu'il se jetteroit dessus, & nous laisseroit en repos. C'étoit en mangeant qu'il nous tenoit ce discours. Il rioit, badinoit comme les autres hommes, & nous

l'aurions

l'aurions même trouvé assez divertissant, si nous eussions été dans une situation à prendre goût à ses plaisanteries.

Enfin il se rendit au quatriéme service, & fut deux heures après sans rien manger. Pendant cet excès de sobrieté, il nous parloit fort familierement. Il nous questionnoit l'un après l'autre sur nôtre païs, sur nos usages & sur nos avantures. Nous esperions que la fumée de tant de mets qu'il avoit dans l'estomach, pourroit lui monter à la tête, & l'assoupir. Nous attendions avec impatience que le sommeil vînt s'emparer de ses sens, & nous nous promettions bien, tandis qu'il dormiroit, de l'enlever avec précipitation, avant qu'il eût le tems de se reconnoître, & de le jetter à la Mer. Cet espoir faisoit nôtre seule ressource; car quoique nous euss-

ſions une grande quantité de provisions dans nôtre vaiſſeau, de la maniere dont il s'y prenoit, il étoit homme à les conſumer en peu de tems. Mais helas, nous nous flattions d'une fauſſe eſperance! Le cruel, comme s'il eût penetré nôtre deſſein, nous avertit qu'il ne dormoit jamais. Il nous dit que la quantité d'alimens qui entroient dans ſon corps reparoit la foibleſſe de la nature, & ſuppleoit au beſoin qu'elle a de repos.

Nous reconnumes avec douleur cette triſte verité. Nous avions beau en répondant à ſes queſtions, lui faire des récits longs & ennuyeux, le bourreau ne s'endormoit point pour cela. Nous déplorions donc nôtre infortune, & nôtre Patron déſeſperoit de revoir jamais Golconde, lorſque tout à coup l'air nous parut s'obſcurcir au deſſus de

nous. Notre premiere pensée fut que c'étoit une tempête qui commençoit à se former, & nous en eûmes d'autant plus de joye, qu'un orage nous laissoit plus d'espoir de salut, que l'état où nous nous trouvions. Notre vaisseau pouvoit se briser contre un écueil à la vûë de quelque Isle où nous nous serions sauvez à la nage, & où nous aurions peut-être été debarassez du monstre qui se promettoit bien sans doute de nous dévorer après avoir mangé toutes nos provisions.

Nous souhaitions donc qu'une tempête violente vînt nous accueillir, & ce qui peut-être n'étoit point encore arrivé, nous fismes des vœux au ciel pour être submergez. Cependant nous nous trompions. Ce que nous prenions pour un amas de nuées & de vapeurs étoit un des plus

gros * Rokh qu'on ait jamais vû dans ces Mers. Ce monſtrueux oiſeau vint avec impetuoſité fondre ſur le tillac, & enleva notre ennemi qui étoit au milieu de tout l'équipage, & qui ne ſe défiant de rien, n'eut pas le tems de ſe precautionner contre cet enlevement. Nous ne nous en apperçûmes nous-mêmes que quelques momens après, & lorſque l'oiſeau ſe fût relevé dans les airs avec ſa proye.

Nous vîmes alors un combat fort extraordinaire. L'homme s'étant reconnu, & ſe ſentant en l'air entre les griffes d'un monſtre aîlé dont il éprouvoit la force, prit le party de ſe défendre. Il avoit les mains libres. Il enfonça ſes ongles crochus dans le corps du Rock, & en mê-

* C'eſt un Oiſeau monſtrueux qui enleve avec facilité un bœuf ou d'autres animaux de pareille grandeur.

me temps portant les dents sur son estomac, il se mit à devorer toute la chair & les plumes qui étoient dessus. L'oiseau en ressentit une douleur qui lui fit pousser un cri dont tout l'air retentit aux environs, & pour s'en venger, il creva d'une de ses griffes les deux yeux de son ennemi. Celui-ci, quoiqu'aveuglé, ne lâcha point prise, & acheva de manger le cœur du Rock, qui rappellant en mourant le reste de ses forces, lui écrasa la tête d'un coup de bec. Ils tomberent tous deux sans vie dans la Mer à quelques pas de nous.

JOUR CLXXIX.

VOilà de quelle maniere il étoit écrit sur la Table de la Prédestination que nous serions délivrez de ce dangereux

homme. D'abord que nous nous en vîmes défaits, ce fut une joye generale dans le vaisseau. Nous ne pouvions assez admirer nôtre bonheur; & nous regrettâmes la mort du Rock à qui nous en étions redevables.

Nous continuâmes notre route en nous entretenant de cette avanture, qui nous paroissoit d'autant plus singuliere, que nous ne pouvions comprendre comment il étoit possible qu'il y eût au monde une pareille espece d'hommes. Nous avions toujours le vent favorable. Après plusieurs jours de navigation, nous apperçûmes heureusement la terre. Au premier avis que nous en donna le Matelot qui étoit à la hune, on prit les hauteurs, & suivant nos observations, nous reconnumes que nous étions à la pointe occidentale de l'Isle de Java, qui avec

l'orientale de l'Isle de Sumatra, forme l'entrée du détroit de la Sonde, assez près de la Ville de Bantam. Ravis de cette découverte, nous fîmes aussi-tôt force de voiles, & pour comble de bonheur, il arriva que le vent qui étoit à l'Est, se tourna au Sud, & par consequent nous devint favorable pour aller au détroit. Vous en profitâmes si bien qu'en peu de temps nous nous rendîmes à Bantam.

Nous renouvellâmes là nos provisions, & notre Patron ayant des affaires à la fameuse Batavie, qui n'en est qu'à quinze ou vingt lieuës, fit mettre à la voile pour nous y transporter. J'en eus beaucoup de joye, car c'est une ville singuliere, & de la derniere magnificence. On y voit à profusion tout ce qu'il y a de plus curieux dans l'Empire de la Chine. Aussi-tôt que Dehaousch y eut

terminé ses affaires, nous cinglâmes vers le Royaume de Golconde, où nous arrivâmes après un mois de navigation des Isles de la Sonde.

Mon Patron fut reçu dans la Capitale où il faisoit sa residence avec un applaudissement general, car il étoit aimé de tout le monde. Pour sa famille, on ne peut exprimer la joye qu'elle eut de son retour. Sa femme & sa fille ne pouvoient se lasser de l'embrasser, & lui charmé de revoir ces objets cheris, pleuroit de tendresse en répondant à leurs embrassemens.

Après mille & mille caresses, il me presenta à ces Dames comme un Esclave qu'il consideroit particulierement, & il les pria de recevoir agréablement mes services. J'acquis en peu de temps sur elles un grand credit. Rien n'étoit bien fait que par moi.

Les

Les autres Esclaves mêmes, loin d'en avoir de la jalousie, paroissoient ravis de me voir si bien traité. Il est vray que je leur procurois les meilleurs traitemens que je pouvois, & que souvent je leur faisois donner des recompenses qu'ils n'avoient pas meritées.

Enfin l'amitié que Dehaousch avoit pour moy augmenta de telle sorte, qu'il me dit un jour; Aboulfaoüaris, car je ne luy avois caché ni mon nom, ni mon pays, vous avez dû vous appercevoir que je vous ay toûjours distingué de mes autres Esclaves. Dès le premier instant que je vous ay vû, j'ay conçû de l'inclination pour vous & je n'ay rien épargné pour adoucir la rigueur de votre esclavage. Je prétens vous donner encore de plus grandes marques de mon affection. Vous avez vû ma fille.

il n'y en a peut-être pas une plus belle dans Golconde. J'ay résolu de vous la faire épouser. J'ay déja sondé ses sentimens, & il m'a paru que vous ne luy déplaisiez pas.

Je fus étourdy de cette proposition & il ne fut pas difficile à celuy qui me la faisoit, de juger qu'elle ne m'étoit gueres agréable. Comment donc, me dit-il, ce que je vous propose vous fait de la peine? L'avantage d'être mon heritier & de posseder Facrinnisa est-il si peu considerable qu'il ne puisse exciter l'envie d'un Esclave? Seigneur, luy répondi-je, l'honneur d'être votre gendre auroit dequoy me tenter; si vous suiviez comme moy la loy Musulmane; mais vous êtes Gentil..... Oh, si vous n'êtes arrêté que par cet obstacle, répondit le Patron, nous serons donc bien-

tôt d'accord ; car je ſuis dans la réſolution de me faire Mahometan, & ma fille eſt dans la même réſolution. Malgré les préjugez dont les Prêtres de la Gentilité ont rempli mon eſprit, je ſuis las de rendre des honneurs divins à des Bœufs & à des Vaches. J'ay trop de bon ſens pour ne pas reconnoître que c'eſt une ſuperſtition déplorable, & je ſens qu'il y a un Etre ſuprême qui eſt au-deſſus de tous les autres Dieux. Ainſi mon fils, acceptez ma propoſition ſans ſcrupule & ſans retardement.

**** ******** ***** ***

JOUR CLXXX.

QUoique Facrimniſa fut fort aimable & le party très-avantageux pour moy ; quoique du côté de ma religion je n'euſ-

Vous serez satisfaite. Quelque difficile qu'il soit de ceder la possession d'un objet plein de charmes, je me sens capable d'un si grand effort. Mais que pensera, que dira le Seigneur Dehaousch ? vous n'ignorez pas ce que je luy dois. Il sera surpris de ma conduite. Il ne manquera pas de me la reprocher. Que répondrai-je à ces reproches ? Que cela ne vous cause point d'inquietude, repartit-elle, vous n'avez qu'à faire exactement tout ce que je vous diray, & je vous promets que mon pere sera content de vous.

Sur la foy de cette promesse je l'assuray que j'étois disposé à suivre son amour de la maniere qu'elle le pouvoit desirer. Charmée de cette assûrance, elle pressa si bien son pere de hâter notre mariage, qu'il se fit peu de jours aprés. Mais elle ab-

jura sa Religion auparavant & embrassa le Mahometisme. Tout l'avantage que je tiray de mon union avec Facrinnisa, fut d'avoir obligé cette Dame à renoncer à l'idolatrie plûtôt qu'elle n'auroit fait. Toute aimable qu'elle étoit je sacrifiay les droits d'époux à l'honneur de tenir la parole que je luy avois donnée de ne la regarder que comme un dépôt dont il falloit me désaisir, & que je devois rendre pur & entier. Je n'en fus pas long-temps chargé & voici de quelle sorte je me conduisis par ordre de cette Dame pour la remettre entre les mains de son amant. Peu de jours après mon mariage, je la répudiay. Dehaousch, comme je l'avois prévû, étonné de mon procedé vint chez moy, car nous allâmes loger dans une maison particuliere dès le jour même que nous

fûmes mariez. Il me demanda pourquoi j'avois répudié Facrinnisa. Je lui répondis que je m'étois apperçu qu'elle avoit une passion dans le cœur, & que ne voulant point posseder une femme malgré elle, je l'avois répudiée. Il se moqua de ma délicatesse & me dit que sa fille peu à peu s'attacheroit à moi. Enfin il m'exhorta à la reprendre & je feignis de me laisser persuader. Je vais dans la Ville, lui di-je, chercher un Hulla. Je l'amenerai chez moi cette nuit avec le Nayb du Cady. Demain quand ce Hulla aura répudié Facrinnisa j'irai vous en avertir & nous renouvellerons nos nôces sous de meilleurs auspices.

JOUR CLXXXI.

DEhaousch se retira chez lui un peu plus satisfait de moi qu'il ne l'avoit été en apprenant la répudiation de sa fille. Il me laissa le soin de choisir un Hulla & de tout le reste de la cérémonie. Ainsi j'allai moi-même chercher l'amant de Facrinnisa & ils furent mariez en ma presence par le Lieutenant du Cady. Ils passerent la nuit ensemble & le lendemain, comme le Hulla refusa de répudier sa femme, je me rendis à la maison de Dehaousch & lui dis en faisant paroître une douleur que je ne ressentois point, que le Hulla ne vouloit point répudier son épouse, quoiqu'il m'eût promis le jour précedent de faire tout ce que je souhaiterois.

Il faut voir qui eſt ce Hulla, dit alors Dehaouſch, ſi ce n'eſt qu'un miſerable, j'ai aſſez de credit & d'argent pour lui arracher ma fille. Dans le temps qu'il parloit de la ſorte, le Nayb arriva & lui dit : Seigneur Dehaouſch, je viens vous apprendre que le Hulla dont votre Gendre a fait choix, eſt fils d'Amer le Marchand. Ainſi votre fille eſt perduë pour ſon premier mari; car le ſecond a réſolu de ne la lui ceder jamais. Je ſçai bien qu'Amer n'eſt pas de vos amis, mais je vous conſeille de vous reconcilier avec lui en faveur de ce mariage, d'étouffer la haine que vous avez pour lui depuis ſi long-temps.

Le Nayb ne ſe contenta pas d'exhorter mon Patron à ſe raccommoder avec la famille de ſon nouveau Gendre; il s'offrit à parler lui-même au Seigneur

Amer & à ne rien épargner pour les bien remettre enſemble. Dehaouſch jugeant en homme de bon ſens qu'il n'avoit point de meilleur parti à prendre que celui qu'on lui propoſoit, ne s'en éloigna point, & le Lieutenant ayant trouvé Amer dans la même diſpoſition, établit entre ces deux peres une parfaite intelligence. Ce qu'il y a de plus plaiſant, c'eſt que mon Patron prévenu que j'étois la victime de cette reconciliation me plaignit & me donna, comme pour me dédommager, une aſſez groſſe ſomme d'argent avec la liberté de retourner à Baſra.

Voila de quelle maniere Facrinniſa fut débaraſſée d'un mari qu'elle n'aimoit point, & unie avec ſon amant. Auſſi-tôt que je vis ſon bonheur aſſuré, je ſortis de Golconde, & me joignant à quelques perſonnes qui vou-

loient aller à Surate, nous gagnâmes la Mer. Nous nous embarquâmes dans un Vaiſſeau qui mit bien-tôt à la voile & notre navigation fut fort heureuſe. Si dès le lendemain de mon arrivée j'euſſe trouvé quelque bâtiment prêt à partir pour Baſſa, j'aurois profité de l'occaſion, mais comme je n'en trouvai point, je fus obligé de demeurer à Surate.

JOUR CLXXXII.

LA Ville de Surate eſt trop agréable & trop remplie de choſes curieuſes pour que je m'y ennuyaſſe. J'allois ſouvent aux bains publics, qui ſont là très-beaux & où l'on eſt mieux ſervi qu'en aucun autre lieu du monde. Je me promenois auſſi

fort souvent aux environs de la Ville & dans les avenuës qui en sont charmantes ou dans les jardins délicieux. Car on en voit plusieurs qui sont bien entretenus & ouverts à toutes les personnes qui veulent s'y promener.

Un jour que je prenois le plaisir de la promenade dans un de ces jardins, un homme d'un âge déja un peu avancé m'aborda au détour d'une allée & me salua fort civilement. Je le saluai de même & nous liâmes conversation. Comme il me parut franc & sincere, sa franchise excita la mienne. Il me dit qu'il étoit Gentil, qu'il avoit à la rade de Surate un Vaisseau qui lui appartenoit, & qu'il faisoit tous les ans un petit voyage sur Mer. De mon côté, pour ne pas demeurer en reste de confiance, avec lui, je lui dis que j'étois Mahometan & je lui contai

toutes mes avantures.

Il ſe montra ſi ſenſible à mes malheurs, que j'en fus ſurpris. Il s'en apperçut. Je vois bien, mon fils, me dit-il; que vous êtes étonné de me voir entrer ſi vivement dans vos peines. Mais outre que je ſuis d'un naturel le plus compatiſſant du monde aux maux de mon prochain, je vous dirai que je me ſens beaucoup d'amitié pour vous, quoique vous ne ſoïez pas de ma Religion. Je ſuis touché des perils que vous avez courus & quand vous les raconterez à votre propre pere, je ſuis aſſuré qu'il n'y ſera pas plus ſenſible que moi.

Il eſt naturel de répondre à l'amitié qu'on nous témoigne. S'il me dit des choſes obligeantes, il eut auſſi lieu d'être ſatisfait des diſcours que je lui tins. Il en parut charmé. O jeune homme, s'écria-t-il, que je me ſçai bon

gré d'être venu dans ce Jardin, puisque je vous y ai rencontré ! Vous ne sçauriez croire jusqu'à quel point votre entretien m'est agréable. Chaque instant augmente l'affection que j'ai conçûë pour vous. Allons ensemble à la Ville & venez, je vous prie, loger chez moi. Je suis vieux, riche & je n'ai point d'enfans, je vous choisis pour mon heritier. A ces paroles, il me tendit les bras & m'embrassa avec autant de tendresse, que si j'eusse été son fils.

Il fallut le remercier des bontez nouvelles qu'il faisoit paroître pour moi. Autres assurances d'amitié de sa part; vives protestations de la mienne. Enfin le résultat de notre conversation fut que nous sortîmes du Jardin & rentrâmes dans la Ville ensemble. Il me conduisit à sa maison qui n'étoit pas une des

moins belles de Surate. Après que son Portier nous eut ouvert la porte de la ruë, j'apperçus au lieu de cour deux parterres * de toutes sortes de fleurs separez par une large allée enduite d'un mortier plus dur & plus beau que le marbre. Nous suivîmes l'allée qui nous mena à un assez beau corps de logis où l'on ne voyoit point à la verité briller l'or. Mais les ameublemens pour être peu riches n'en étoient pas moins agréables à la vûë. Les tapisseries & les sophas quoique de simples toiles peintes ne laissoient pas de faire de beaux appartemens. Il est vrai que ces toiles étoient d'un goût admirable & des plus belles qui se fassent à Masulipatan & dans les autres lieux de la Côte de Coromandel.

* A Surate toutes les maisons des personnes riches, ont au lieu de cour, de semblables parterres.

Le

Le Vieillard m'obligea d'abord à me baigner comme lui dans un grand bassin de pierre, où il y avoit une eau claire & propre, & qui lui servoit ordidinairement à se laver, tant pour se rafraîchir que pour remplir les devoirs de sa Religion. Au sortir du bain des Esclaves nous apporterent du linge fin, & nous essuyerent. Nous passâmes ensuite dans une salle où nous nous assismes tous deux à une table couverte de plusieurs sortes de viandes servies dans des plats de porcelaine de la Chine & de vernis du Japon. La muscade de Malaca, le girofle de Macassar & la canelle de Serendib dominoient dans les ragoûts. Après avoir mangé autant qu'il nous plut, nous bûmes du vin de Palme appellé *Tary*, que je trouvai délicieux.

Lorsque nous eûmes fait la dé-

bauche, mon vieil hôte me dit : Je vais vous faire une confidence qui vous fera connoître jusqu'où va ma tendresse pour vous. Je dois partir du Port de Soüalion * dans quinze jours pour me rendre à une Isle où j'ai coutume d'aller tous les ans. Vous viendrez avec moi. Il y a dans cette Isle qui est déserte à cause qu'elle est remplie de Tygres, plus de deux cens puits où il vient des perles d'une grosseur extraordinaire. Cela n'est sçu que de moi seul. Un vieux Capitaine de vaisseau dont j'étois autrefois l'Esclave favori me découvrit ces trésors, & m'aprit de quelle maniere je pourrois m'approcher des puits malgré les animaux feroces qui semblent n'être là que pour en deffendre l'approche. Effective-

* C'est ainsi qu'à Surate on appelle le Port du nom d'un gros Village qui est à deux cens pas de la Mer.

ment, di-je au vieillard en l'interrompant en cet endroit, le Capitaine de vaiſſeau fit fort bien de vous enſeigner le ſecret de vous avancer impunément dans cette Iſle. Car il me ſemble que les Tygres doivent mal recevoir les Etrangers qui s'y arrêtent. Il eſt aiſé, reprit-il, de faire prendre la fuite aux Tygres les plus furieux. Nous n'aurons qu'à deſcendre pendant la nuit dans l'Iſle avec des faiſceaux allumez. La vûë du feu épouvante & fait fuir ces animaux.

Nous irons donc, ajoûta-t-il, tirer de ces précieuſes ſources une grande quantité de perles que nous vendrons à notre retour en cette Ville, & l'argent qui nous en reviendra, joint à celui que j'ai déja amaſſé de la même maniere, fera une fortune conſiderable dont vous joüirez après ma mort.

JOUR CLXXXIII.

POur me persuader qu'il ne me disoit rien qui ne fût veritable, il me mena dans son cabinet, & me fit voir des roupies * d'or & d'argent par monceaux. Il y en avoit une prodigieuse quantité. Hé bien, me dit-il, cela vous paroît-il digne d'attention? Et vous sentez-vous de la répugnance à voyager? Je lui répondis que non; mais je le priai de me permettre d'écrire à mon pere, de lui mander mon arrivée à Surate, & les raisons qui m'y tenoient. Mon vieil hôte y consentit, & prit même ma lettre lorsque je l'eus achevée, en di-

* La roupie d'or vaut environ vingt-quatre livres de notre monnoye, & la roupie d'argent, trente sols. Elles ont cours à Surate.

ſant qu'il ſe chargeoit de la faire tenir à mon pere.

Je me repoſai de ce ſoin-là ſur Hyzoum, c'eſt le nom du Gentil, & le jour de notre départ étant venu, nous nous embarquâmes au Port de Soüali. Nous mîmes à la voile, & après avoir heureuſement navigé pendant trois ſemaines, nous vîmes paroître une petite Iſle déſerte que mon vieillard me dit être celle où nous avions affaire. Nous y allâmes moüiller; mais nous attendîmes la nuit pour y deſcendre. Hyzoum ordonna à tous ſes matelots de demeurer à bord, & il s'avança dans l'Iſle accompagné de moi ſeul. Nous avions tous deux à la main un faiſceau allumé, & un grand nombre d'autres ſous le bras. Nous portions auſſi des ſacs pour y mettre les perles. Dans cet état nous cherchions les puits à la lueur de nos faiſ-

ceaux. Nous n'en cherchâmes pas long-tems ſans en trouver un des plus profonds. Deſcens dans ce puits, mon fils, me dit-il, je ne doute pas qu'il n'y ait dedans de belles perles. J'y deſcendis auſſi-tôt avec une corde dont il tenoit un bout. Dès que je fus au fond, je ſentis des Nacres ſous mes pieds. J'en ramaſſai, & j'en remplis un ſac que j'attachai à la corde. Le vieillard la tira, défit le ſac, ouvrit les Nacres, & n'y trouvant que de la ſemence de perles, il rattacha le ſac à la corde, & me dit : les perles de ce puits ne ſont pas encore en état d'être emportées. Couvre-les de terre, cela les fera groſſir, & l'année prochaine nous les reviendrons prendre.

Je fis ce que me diſoit Hyzoum. Enſuite il m'attira en haut avec la corde. Nous allâmes à un autre puits encore plus pro-

fond. Il se perdoit sous une grosse montagne qui s'élevoit au milieu de l'Isle. Les Nacres de celui-ci renfermoient des perles d'une beauté singuliere. J'en remplis plusieurs fois le sac du vieillard, qui tira la corde à lui, quand il eut autant de perles qu'il en pouvoit emporter. Ensuite il me dit en riant : Adieu jeune homme, je te remercie du service que tu m'as rendu. O mon pere, lui répondi-je, ôtez-moi donc d'icy. Tu es bien là, repartit le traître. Couche-toi & te repose sur les perles. J'ai coutume d'amener ici chaque année un jeune Musulman comme toi. Tu n'as qu'à t'adresser à ton Prophéte, s'il a le pouvoir de faire des miracles, ainsi que tu te l'imagines, il n'abandonnera pas un homme si attaché à sa Secte. En achevant ces mots, il s'éloigna du puits où

il me laissa crier, pleurer & lamenter.

O miserable Aboulfaoüaris! disois-je, à quels maux le ciel t'a-t-il condamné? qu'as-tu fait pour meriter le sort cruel que tu éprouve? Mais pourquoy me plaindre d'un malheur que je me suis attiré moi-même? Ne devois-je pas me défier du perfide Idolâtre, qui m'a trompé? Ses caresses excessives devoient m'être suspectes; & pour peu que j'eusse eu de raison, je ne m'y serois point livré. O regrets superflus! Que me sert-il en ce moment de m'imputer une faute que je ne vais que trop expier, & qu'il ne dépendoit pas de moi de ne pas commettre? Je devois nécessairement tomber dans cet abîme; & le même pouvoir qui m'y a jetté, peut m'en retirer.

Cette reflexion m'empêcha de ceder à mon désespoir. Je

passai

passai la nuit à parcourir le fond du puits qui me parut d'une vaste étenduë. Je sentois que je marchois sur des ossemens, & je jugeai par là que d'autres avant moi avoient péri miserablement dans ce précipice. Cette pensée pourtant ne me fit point perdre courage, & soutenu par notre grand Prophete, qui m'inspiroit sans doute, je m'avançai avec assez d'hardiesse jusqu'à une ouverture où un bruit effroyable se faisoit entendre. Je m'arrêtai pour écouter ; & après avoir quelque tems prêté une oreille attentive, je crus démêler la cause de ce bruit, & je ne me trompois pas dans ma conjecture. C'étoit la chûte de plusieurs eaux de la mer, qui penetrant dans la montagne par diverses fenêtres, se rencontroient en cet endroit. Et concluant delà, qu'elles alloient rejoindre la mer,

par une issuë assez large pour que je puisse passer avec elles, je me jettai dans l'ouverture. Peu s'en fallu que les eaux ne me suffoquassent. Elles m'ôterent le sentiment, m'entraînerent & me pousserent sur le bord de la Mer par une crevasse qu'on voyoit dans la montagne.

JOUR CLXXXVI.

QUand j'eus repris l'usage de mes sens & que j'apperçûs l'endroit par où les eaux m'avoient ramené au jour, je me mis à genoux sur le rivage pour remercier le Ciel de ma délivrance. Ensuite j'apostrophai Mahomet dans ces termes : O Prophete des fideles, favori du Très-haut, j'ai plus besoin que jamais de ton secours. De quoi me servira que tu m'ayes fait sortir

du gouffre profond où j'étois, ſi je deviens la proye des bêtes feroces qui ſont dans cette Iſle, ou ſi la faim y vient terminer mon ſort.

Je me ſentis pleins de confiance après cette apoſtrophe. Je me levai & fis le tour de l'Iſle ſans m'éloigner de la côte. Je ne vis point le vaiſſeau de Hyzoum. Ce traître avoit promptement remis à la voile pour s'en retourner. Je ne laiſſois pas de craindre que les Tigres ne me miſſent en pieces & ne me devoraſſent. Cependant je n'en vis aucun, & pour ſurcroît de bonheur, j'apperçûs bien-tôt un gros vaiſſeau qui paſſoit aſſez près de l'Iſle. Je dépliai la toile de mon turban pour faire ſigne qu'on vînt à moi. Quelques perſonnes qui étoient ſur le tillac me remarquerent. On détacha l'eſquif, on me vint prendre & je fus mené à bord.

Jugez quelle fut ma joye, lorsque je reconnus dans le Capitaine de ce vaisseau un intime ami de mon pere, & dans les autres personnes de l'équipage des hommes de Basra. Je leur contai par quelle avanture j'étois venu dans cette Isle. Ce qu'ils écouterent avec beaucoup d'attention. Chacun maudit le vieillard qui m'avoit joüé d'une maniere si cruelle. Je les laissai faire mille imprécations contre lui. Ensuite je demandai au Capitaine des nouvelles de mon pere. Il se portoit fort bien, me répondit-il, quand je suis parti de Basra, car je l'ai vû le jour de mon départ.

Je fis encore quelques autres questions au Capitaine sur des choses qui concernoient ma famille. Après quoi l'on remit sur le tapis le traître Hyzoum, & tout l'équipage fut d'avis qu'on des-

cendît dans l'Isle pour puiser dans les puits. Comme nous étions en trop grand nombre pour craindre les tygres, nous n'eûmes pas besoin de faisceaux allumez, & si mon perfide vieillard prenoit cette précaution, c'est qu'il ne vouloit pas partager les perles avec personne. Nous jettâmes donc l'ancre auprès de l'Isle, & nous y mîmes tous pied à terre sans attendre la nuit. Nous nous armâmes de fleches & de sabres pour repousser les bêtes feroces, si elles osoient s'approcher de nous. Après cela nous descendîmes tour à tour dans les puits où nous trouvâmes des perles en abondance. On ne sauroit dire la quantité de nacres qu'on en tira. Il nous fallut trois jours entiers pour les ouvrir toutes & pour en partager les perles, & tel fut le partage que tout le monde eut lieu d'être satisfait.

On remit ensuite à la voile pour aller à Serendib vendre des toiles peintes de Surate & y acheter de la canelle. Nous navigions guayement, lorsqu'il s'éleva tout à coup une tempête furieuse qui nous écarta de nôtre route & nous fit errer à l'avanture pendant six jours. Le septiéme, le tems devint beau ; mais ni le Pilote, ni le Capitaine ne purent dire precisément où nous étions. Il nous sembloit que nôtre vaisseau dérivoit, comme s'il eût été emporté par des courans. Nous ne sçavions ce que nous devions penser, ni même quelle manœuvre faire ; car malgré tous nos efforts, le bâtiment étoit entraîné avec violence vers une montagne que nous découvrîmes enfin le huitiéme jour.

Cette montagne avoit beaucoup d'étenduë & paroissoit d'une hauteur prodigieuse. Elle

étoit fort escarpée & ce qui nous surprit étrangement, on eût dit qu'elle étoit d'acier poli, tant nous la trouvions claire & luisante. Alors un vieux Matelot poussa un profond soupir, & s'écria : Nous sommes perdus ! Il me souvient d'avoir autrefois entendu parler de ce lieu-ci. On dit qu'il est funeste à tous les vaisseaux qui s'en approchent. Dès qu'ils sont une fois arrivez au pied de la montagne, ils y sont retenus comme par un charme. Ils ne peuvent plus reprendre le large n'y s'éloigner.

Sur le rapport du vieux Matelot, tout l'équipage s'affligea sans moderation. Helas, disoit l'un, que nous sert-il d'avoir trouvé tant de perles, s'il faut que nous les perdions ici avec la vie ! Faut-il, s'écrioit l'autre, que personne d'entre nous n'ait connu plûtôt le danger où nous

ſommes. Celui-ci croiant qu'il ne reverroit plus ſa femme & ſes enfans, frappoit l'air de plaintes & de regrets pitoyables, & celui-là ſe mettant à genoux ſur le tillac imploroit le ſecours du Prophete. Plus touché de l'affliction dont je les voyois tous ſaiſis, que du péril même qui nous menaçoit, je dis au Capitaine : Seigneur, dequoi nous ſervira de ceder lâchement à la douleur ? Cherchons plûtôt quelque moyen de ſortir d'embarras. Pour moi, je vous l'avoüerai, ſoit que j'aye naturellement un peu de courage, ſoit que Mahomet m'agite en ce moment, je ne ſuis nullement effrayé de l'état où nous ſommes réduits. Croyez-moi, d'abord que nous ſerons arrivez au pied de la montagne, tâchons d'en gagner le ſommet. Montons-y l'un & l'autre, nous y trouverons peut-

être un remede à nos maux.

Le Capitaine qui n'étoit pas le moins épouvanté de tous, me répondit qu'il vouloit bien par complaisance faire ce que je lui proposois ; mais qu'il n'avoit aucune esperance que nous pussions jamais nous sauver. Cependant notre vaisseau arriva au pied de la montagne. Le Capitaine & moi nous nous jettâmes dans l'esquif. Nous gagnâmes la terre, & commençâmes à grimper le mont. Ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes jusqu'au sommet.

JOUR CLXXXV.

NOus y apperçûmes avec surprise un dôme vert fort large & très-élevé. Nous nous en approchâmes, & nous vîmes

qu'il y avoit dessus une colomne d'acier haute de dix coudées, vers le bas de laquelle étoit attaché avec des chaînes d'or un petit tambour fait de bois d'aloës, & une crosse de bois de sandal rouge. Au dessus du tambour pendoit une table d'ébene, sur laquelle on lisoit ces paroles écrites en lettres d'or. *Si quelque vaisseau est assez malheureux pour être attiré jusqu'à cette montagne, il ne pourra plus cingler en pleine mer, à moins qu'il ne s'y prenne de la maniere suivante : Il faut qu'un homme de l'équipage donne trois coups de crosse sur le tambour. Au premier coup, le vaisseau s'éloignera d'une portée de fleches; au second, il perdra cette montagne de vûë, & au troisiéme, il se trouvera dans la route qu'il voudra tenir. Mais l'homme qui frappera le tambour doit demeurer ici volontairement & laisser partir les autres.*

Quand nous eûmes lû cette inscription, qui nous parut supposer un Talisman, nous retournâmes à bord pour informer l'équipage de notre découverte. Chacun fut ravi qu'il y eut un moyen de nous délivrer ; mais personne ne vouloit être la victime. Le moindre Matelot refusoit de s'immoler pour les autres. Hé bien, dis-je alors, puisque nul d'entre vous ne veut rester ici, j'y demeurerai donc moi. Je consens à me sacrifier pour vous tous, pourvû que vous me promettiez qu'en sortant d'ici vous irez à Basra : que vous direz de mes nouvelles à mon pere, & remettrez fidellement entre ses mains toutes les perles qui m'appartiennent.

Ils s'écrierent à ce discours qu'ils prioient le ciel de leur faire faire naufrage, s'ils ne faisoient pas ponctuellement ce que

j'exigeois d'eux. Le Capitaine m'assura comme eux, que je pouvois avoir l'esprit en repos là-dessus, qu'ils retourneroient vers Basra sans aller à Serendib. Il me témoigna aussi quelque douleur de me perdre ; mais je ne laissois pas de m'appercevoir qu'il étoit bien aise de sortir de péril. Enfin j'embrassai toutes les personnes de l'équipage, & leur dis un éternel adieu. Ils me mirent à terre. Je remontai seul au haut de la montagne. Je m'avance vers le dôme, je prens la crosse, j'en frappe le tambour. Notre vaisseau s'éloigne de la montagne, & je le perds de vûë dès le second coup. Je frappai pour la troisiéme fois. Après quoi je demeurai sous le dôme prêt à consommer mon sacrifice, & à subir le sort qui m'étoit reservé.

Je ne laissai pas de m'addresser encore au Prophete &

comme si j'eusse été seur de son assistance, je m'avançai hardiment dans la montagne qui avoit plus de deux lieuës d'étenduë. Après une heure de chemin, j'apperçûs un vieillard décrepit. Il avoit la tête chauve, une barbe blanche des plus longues avec des yeux chassieux. Il sembloit n'avoir plus qu'un souffle de vie. Il étoit assis sur une grosse pierre à la porte d'une petite maison faite de terre & de bois, & il avoit un bâton à la main. Je l'abordai; & après l'avoir salué d'un air respectueux, je le priai de me dire pourquoi les vaisseaux qui passoient à une certaine distance de la montagne, y étoient attirez malgré eux, & qui pouvoit être l'auteur du Talisman, dont la vertu les repoussoit en pleine mer.

Le vieillard se leva à ces mots en s'appuyant sur son bâton &

en branlant la tête de foibleſſe, il me rendit le ſalut & me dit que les vaiſſeaux étoient entraînez vers *la* montagne par des courans : qu'à l'égard du Taliſman, qui conſiſtoit dans le tambour, il ne ſçavoit pas qui l'avoit formé ; mais que ſi j'étois curieux d'apprendre ce myſtere, je n'avois qu'à continuer mon chemin ; que je rencontrerois ſon frere qui étoit beaucoup plus vieux que lui & qui pourroit me donner quelque éclairciſſement là-deſſus. Je pris auſſi-tôt congé de lui, & je trouvai en effet un ſecond vieillard. Celui-ci paroiſſoit plus vigoureux. Il commençoit ſeulement à blanchir, & on l'auroit plûtôt cru fils que frere aîné du premier. Je lui demandai comme à l'autre, s'il ne ſçavoit point qui avoit fait le Taliſman. Non, me répondit-il, je l'ignore, & ſi quelqu'un peut vous

le dire, c'eſt ſans doute mon frere aîné que vous verrez ſur votre chemin à deux pas d'ici.

Je continuai de marcher, & j'apperçûs bien-tôt un homme qui labouroit la terre. Il n'avoit pas un cheveu blanc, & il me parut ſi robuſte que je ne pouvois m'imaginer qu'il fut plus avancé en âge que les deux vieillards que je venois de voir. O mon pere, lui dis-je, je viens de trouver deux vieux hommes qui ſe ſont mocquez de moi. Je les ai prié de me dire qui étoit l'auteur du Taliſman de la montagne, ils m'ont répondu qu'ils ne le ſavoient pas, mais qu'ils avoient un frere plus âgé qu'eux qui pourroit me l'aprendre. Le vieillard ſoûrit à ces paroles, & me répondit: O mon fils, ils vous ont dit la verité; ils ſont tous deux mes cadets.

JOUR CLXXXVI.

SI cette réponse du troisiéme vieillard me surprit, ce qu'il ajoûta augmenta encore ma surprise. On nous appelle dit-il, les trois vieillards de la montagne. Le premier que vous avez rencontré est le plus jeune. Il n'a que cinquante ans ; & s'il est cassé, usé, décrepit, c'est qu'il a eu une mauvaise femme, & des enfans qui l'ont chagriné. Le second a soixante & quinze ans, & il est un peu plus frais, parce qu'il a eu une bonne femme & point d'enfans ; & pour moi, si je suis plus vigoureux que mes freres, quoique j'aye cent ans passez, c'est que je n'ai jamais voulu me marier.

Quant au Talisman, poursuivit-il, dont vous souhaitez de

sçavoir

ſavoir l'auteur, je me ſouviens d'avoir oüi dire dans ma jeuneſſe qu'il a été composé par un grand Cabaliſte Indien, c'eſt tout ce que je ſçai. Je lui demandai enſuite ſi j'étois proche d'un pays habité. Oüi, me répondit-il, vous n'avez qu'à ſuivre la route que vous tenez, vous arriverez bien-tôt à une vaſte plaine que termine une autre montagne, au pied de laquelle il y a deux ſentiers, l'un ſur la droite & l'autre ſur la gauche. Suivez le premier, il vous conduira à une grande ville qui a un très-beau port. Gardez-vous bien de prendre ſur la gauche, vous vous engageriez dans un bois où demeurent de fort méchans hommes. Ils s'occupent à faire du ſavon, & ils ne ſe font pas un ſcrupule de jetter dans leur Savonerie tous les étrangers qui ont le malheur de tomber

entre leurs mains. Ils prétendent que leur ſavon en eſt beaucoup meilleur, & il eſt certain qu'on l'eſtime plus que tous les autres ſavons du monde.

Je remerciai le vieillard de l'avertiſſement qu'il me donnoit, & je me donnai bien de garde de le négliger. Lors que j'eus traversé la plaine, je ſuivis la route ſur la droite, & elle me mena, comme on me l'avoit dit, à une Ville aſſez grande & bien peuplée. Les ruës & les maiſons en étoient belles, & le Port rempli de vaiſſeaux. Je jugeai qu'il s'y faiſoit un grand négoce, & je ne me trompois pas. J'y vis des bâtimens chargez de poivre qui venoient des Royaumes de Canara & de Viſapour, d'autres remplis de *Cardamome de Ca-

* Le Cardamome eſt un Aromate qui ne croît que dans les Royaumes de Cananor. Les Indiens, les Perſans & les Turcs, en mettent dans tous leurs ragoûts. Pour en Europe on ne l'employe que dans la Medecine.

manor & d'autres de Canelle. J'apperçûs des Marchands de toutes sortes de Nations. Pendant que j'étois occupé à regarder le port, un homme m'aborda. Nous nous considerons l'un l'autre, nous nous reconnoissons. C'étoit Habib le Correspondant de mon pere à Serendib. Après nous être embrassez à plusieurs reprises : Qui m'eût dit, s'écria-t-il, que je rencontrerois ici Aboulfaoüaris ? Par quelle fatalité êtes-vous parti de Serendib sans me dire adieu, sans m'instruire même de votre départ, & par quel bonheur imprévû m'êtes-vous rendu ?

Alors je lui contai mon avanture avec Cansade, & ce qui m'étoit arrivé depuis. De son côté il m'apprit qu'il avoit un navire dans ce port ; qu'il étoit venu vendre de la canelle ; qu'il avoit vendu toute sa charge, & que

dans vingt-quatre heures il eſperoit qu'il ſeroit bien loin de là. Je lui témoignai la joye que j'avois de le retrouver. Il me conduiſit à ſon bord ; & dès le même jour nous mîmes à la voile pour Serendib. J'étois ravi d'y retourner, & vous pouvez penſer que Canzade avoit beaucoup de part au plaiſir que je me faiſois de revoir cette Ville. Nous y arrivâmes après une navigation peu longue, parce que nous avions toujours eu le vent favorable.

J'avois une extrême impatience d'apprendre des nouvelles de Canzade, que je ne pouvois ceſſer d'aimer, quoique je n'euſſe pas lieu d'être fort content du traitement qu'elle m'avoit fait. Je ſortois un matin de chez Habib dans le deſſein de ne rien épargner pour être éclairci de ce que je voulois ſavoir, lorſqu'une maniere d'Eſclave m'arrêta dans

la ruë : Seigneur, me dit-il, me reconnoissez-vous ? Non, lui répondi-je. Vos traits pourtant ne me sont point tout-à-fait inconnus. J'ai une idée confuse de vous avoir vû ; mais je ne puis dire dans quel endroit. Je vous reconnois bien moi, reprit-il, Vous êtes Musulman ; vous vous appellez Aboulfaoüaris. J'ai eu l'honneur de vous rendre de petits services pendant le séjour que vous avez fait chez la Princesse Canzade, dont j'étois & suis encore Esclave. Ce fut moi qui par son ordre allai chercher le Patron Dehaousch auquel on vous livra. Je ne fis qu'à regret cette commission. Je vous prie d'en être persuadé.



JOUR CLXXXVII.

JE tressaillis de joye au discours de l'Esclave. Mon cher ami, lui dis-je, en lui faisant present d'une bague, instrui-moi, je t'en conjure, du sort de cette Princesse qui m'est toujours chere, malgré ses rigueurs. Est-elle dans la même situation où je l'ai laissée? Non Seigneur, répartit l'Esclave. Ses affaires ont bien changé de face depuis deux mois. Le Roy de Serendib a voulu qu'elle épousât un vieux Seigneur de sa Cour qui en étoit amoureux. Elle n'a pû se dispenser d'obéïr. Elle est mariée.

La douleur que je fis paroître à cette nouvelle fut si vive, que l'Esclave en parut touché. Je suis fâché, me dit-il, que le mariage

de ma Maîtresse vous fasse tant de peine. C'est votre faute aussi. Que ne renonciez-vous à votre Prophete? Vous posséderiez presentement la plus belle Dame du monde & des richesses immenses. Si j'eusse été à votre place, il n'eut pas fallu me donner tant de tems pour me consulter qu'on vous en donna. Dès le premier jour, dès la premiere heure, dès la premiere minute, je me serois déterminé à faire tout ce que souhaitoit Canzade. Que vous vous seriez épargné de peine à vous-même & à elle. Car après votre départ elle a été malade & peu s'en est fallu qu'elle n'ait perdu la vie.

Je ne sai, continua-t-il, si je dois lui dire que vous êtes à Serendib. Je crains d'irriter ses ennuis, que le vieux Seigneur qu'elle a épousé n'est guere propre à dissipper. D'un autre côté,

je vous vois si affligé, que je ne puis me resoudre à vous ôter toute consolation. Je vous promets donc que dès aujourd'hui ma Maitresse saura que je vous ai vû. Je lui ferai dire par une de ses femmes que vous vous repentez bien de votre conduite passée ; & que si vous étiez à recommencer, vous ne balanceriez pas un moment à renoncer pour elle à la doctrine de Mahomet. Non, non, m'écriai-je en cet endroit : Garde-toi bien de lui faire dire une chose que je ne pense pas, & que je ne pourrois penser, quand il dépendroit de moi de la posseder à ce prix. Dis-lui seulement que je suis au desespoir de l'avoir perduë, & d'apprendre qu'elle n'est pas contente de sa situation.

L'esclave me jura qu'il s'acquitteroit exactement de la Commission dont je le chargeois. Il

ajouta

ajouta même pour ſoulager ſans doute ma douleur, qu'il étoit perſuadé que Canzade auroit pitié de moi; que ſa pitié ne ſe borneroit pas à me plaindre en ſecret, & que cette Dame ayant des femmes auſſi adroites qu'elle en avoit, ne m'abandonneroit pas à mon affliction. Après cet entretient l'Eſclave me quitta, & je demeurai dans un état où il y avoit autant de joye que de douleur. Si ce changement du ſort de Canzade m'affligeoit, je ſentois quelque joye, quand je venois à penſer qu'elle pourroit me permettre de la voir en ſecret, & qu'elle ſouffriroit mon amour. Flatté d'une idée ſi agréable, j'attendois tous les jours que l'Eſclave qui m'avoit parlé, vînt me chercher chez Habib où je lui avois dit que je demeurois; mais mon attente fut vaine. Un mois entier s'écoula ſans que je

reçûsse aucune nouvelle de Canzade,

Je jugeai alors que l'Esclave avoit mal jugé des sentimens de sa Maîtresse ; que le Seigneur qu'elle avoit épousé étoit aimé, ou qu'enfin la vertu de la Dame triomphoit de l'amour qu'elle avoit pour moi, si elle ne pouvoit l'éteindre. Plein de cette derniere pensée que j'avois la vanité de croire juste, je me retirai à une assez belle maison de campagne que le Correspondant de mon pere avoit à trois quarts de lieuës de la ville de Serendib.

Là je m'occupois à me promener, ou pour mieux dire à rêver, en me promenant, à l'objet dont j'étois épris. Un jour je m'éloignai insensiblement de la maison de Habib ; & comme je marchois le long d'une riviere, j'arrivai à un magnifique Pagode qu'on a bâti sur ses bords,

Après en avoir admiré la ſtructure, je donnai tout à coup mon attention à une choſe qui me parut la mériter. Je vis pluſieurs Prêtres Gentils qui dreſſoient ſur le rivage une eſpece de cabane avec des roſeaux & d'autres matieres combuſtibles. Je m'approchai d'eux & leur demandai ce qu'ils faiſoient. L'un d'entre eux me répondit ? Il faut que vous ſoyez nouvellement arrivé à Serendib, puiſque vous me faites cette queſtion. Ignorez-vous la coutume des Gentils, & que le lieu où nous ſommes eſt deſtiné à leurs funerailles. C'eſt ici qu'on brûle leurs dépoüilles mortelles, & que leurs femmes en s'immolant aux manes de leurs époux acquierent une immortelle gloire. Un des principaux Seigneurs de la Cour de Serendib eſt mort. Son corps ſera brûlé ſur ce rivage dans

cinq ou six heures, & sa fidelle épouse veut être consumée des mêmes flâmes qui doivent le réduire en cendres.

Comme je n'avois jamais vû cette ceremonie, quoique je sçûsse bien qu'elle êtoit observée en mille endroits du monde, je résolus d'en être témoin. Je ne pouvois m'empêcher de déplorer l'aveuglement de ces Idolâtres, dont la pieté sacrilege consacre la fureur, ou plûtôt je m'en prenois à leurs Prêtres dont j'avois entendu parler à Surate, où cette effroyable coutume est aussi suivie par les Gentils. Je sçavois que les détestables Ministres de leurs Pagodes perpetüent cette barbare Loi pour subsister plus commodément.

A mesure que l'heure de cette horrible execution approchoit, la campagne se remplissoit de

monde. La plûpart des habitans de la ville sortirent pour y assister, les uns à pied, les autres à cheval. J'apperçûs plusieurs personnes portées sur des * Palanquins, & precedées par des Esclaves, dont quelques-uns portoient des étendards & le reste joüoit de la trompette. Je vis venir aussi le Gouverneur de Serendib. Il étoit monté sur un élephant, & il paroissoit au milieu de dix ou douze personnes, assises comme lui sous une tente qu'on avoit dressée sur le dos de l'animal. En moins de deux ou trois heures il y eut plus de trente milles personnes aux environs du Pagode & de la Cabane. Ne voulant pas qu'aucune circonstance de cette ceremonie pût

* Le Palanquin est fait à peu prés comme un lit de repos. Il est ordinairement couvert de quelque riche étoffe ; & quatre hommes le portent sur leurs épaules.

échapper à ma curiosité, je perçai la foule & m'approchai du bûcher le plus près qu'il me fut possible. Je comptai jusqu'à vingt Prêtres qui avoient tous chacun un livre à la main. Ils commencerent à faire des prieres en attendant la victime.

JOUR CLXXXVIII.

IL étoit presque nuit, lorsqu'elle arriva. Elle montoit un cheval blanc richement caparaçonné, & elle suivoit, couronnée de fleurs, le corps de son mari, que six hommes portoient sur un superbe Palanquin. Douze femmes aussi à cheval, parées de bagues, de bracelets & de gros anneaux d'or & d'argent l'accompagnoient. Elles avoient toutes de longs cheveux, des coliers

de perles, de beaux pendans d'oreilles & des couronnes d'or, avec des plaques d'argent enrichies de rubis qui leur couvroient la moitié du visage. Elles ne portoient point de vestes, mais seulement de petits corsets fort propres dont les manches descendoient jusqu'au coude. Plusieurs Joüeurs d'instrumens suivoient ces femmes, qui toutes étoient Esclaves de la Dame qu'on devoit immoler. Ses parens & ses amis venoient ensuite en dansant & en chantant pour témoigner la joye qu'ils avoient d'avoir, les uns dans leurs familles, & les autres pour amie, une femme si genereuse.

Deux Prêtres l'aiderent à descendre de cheval, & la conduisirent par la main au bord de la riviere où le corps de son mari lui fut apporté. Elle le lava depuis les pieds jusqu'à la tête,

puis elle le remit entre les mains des Prêtres qui le porterent dans la cabane ſur un ſiege de paille enduit de ſouffre. Elle ſe leva enſuite ſans ſe deshabiller, & s'approcha du bucher ſans changer d'habits. Elle en fit pluſieurs fois le tour en regardant l'appareil de ſon ſacrifice avec beaucoup d'intrepidité. Après cela elle embraſſa ſes parens & ſes amis, qui ſe retirerent auſſi-tôt. Elle fut auſſi embraſſée par ſes femmes Eſclaves qui fondoient en pleurs. Elle leur donna la liberté, & leur diſtribua les bijoux & les ornemens dont elle étoit parée. Comme elle ôta la plaque d'argent qui lui couvroit la moitié du viſage, & qui juſques-là m'avoit empêché de la reconnoître, quoique j'en fuſſe aſſez proche, imaginez-vous quel fut mon étonnement lorſque je vis que c'étoit Canzade. Non, quand

j'aurois vû tout â coup le renverſement de la nature entiere, je n'euſſe pas été plus ſurpris.

Grand Dieu, dis-je alors en moi-même, faut-il que j'en croye mes yeux? Ne puis-je douter de leur rapport? Eſt-ce en effet Canzade qui va ſi cruellement perir? Je tâchai pendant quelque tems de me tromper moi-même; mais j'eus beau vouloir démentir ma vûë, je ne pûs méconnoître la Dame. La douleur que j'eus de ſon ſacrifice ne me permit pas de le voir achever. Je la laiſſai entre les mains des Prêtres, qui après l'avoir exhortée à ſe rendre digne par ſa conſtance du bonheur qui l'attendoit, la firent entrer dans la cabane, & lui preſenterent, ſuivant la coutume, une torche allumée pour y mettre elle-même le feu. Je me retirai vers la maiſon de campagne d'Habib,

l'eſprit dans une diſpoſition que je ne puis vous peindre avec d'aſſez vives couleurs. J'étois ſi troublé ; ſi éperdu, que je ne ſçavois ce que je faiſois. Je tournois de tems en tems les yeux vers le lieu de la ceremonie, & les flâmes du bucher que je voiois s'élever en l'air me déchiroient le cœur.

Enfin j'arrivai chez Habib. Dès qu'il m'apperçût il me demanda la cauſe du trouble & de l'agitation que je faiſois paroître. Je la lui dis, & ce genereux ami accompagna de ſes larmes celles que je verſai en lui faiſant ce récit. Je ſuis ſurpris, me dit-il, que Canzade ait voulu périr pour ſuivre un vieux Seigneur, que ſelon toutes les apparences elle n'aimoit point. Hé quoi, interrompis-je, dépendoit-il d'elle de lui ſurvivre? N'oblige-t-on pas ici les fem-

mes à se brûler avec le corps de leurs époux ? Non, repartit Habib. On ne les contraint point à s'immoler. Au contraire le Gouverneur de la Ville par ordre du Roy fait venir devant lui les veuves, qui demandent à être brûlées, pour les interroger sur un dessein si funeste. Il tâche de les en détourner. Et enfin il ne leur accorde la permission de mourir que lorsqu'elles s'obstinent à la lui demander.

Ainsi Canzade, poursuivit-il, a bien voulu perdre la vie, persuadée, comme le sont toutes les femmes qui se sacrifient, qu'elle se procureroit par une mort glorieuse & volontaire un bonheur éternel. D'ailleurs elle a pû se laisser éblouïr des honneurs qu'on rend à ces malheureuses victimes après leur mort. Effectivement on honore ici leur mémoire. On leur dresse même

des ſtatuës dans les pagodes. En un mot, on les regarde comme des divinitez ; & c'eſt ſans doute ce qui inſpire aux femmes qui demandent la mort, cette fureur qui les fait regarder ſans pâlir, les apprêts de leur ſacrifice.

JOUR CLXXXIX.

LEs reflexions d'Habib m'en firent faire d'autres. Je me repreſentai que ſi Canzade m'eut aimé autant que je l'aimois, elle n'auroit pas été ſi prompte à ſe brûler ; qu'elle m'auroit fait auparavant propoſer que ſi je voulois l'épouſer aux conditions que j'avois déja rejettées, elle ne ſe ſacrifieroit point ? qu'elle auroit dû me mettre à cette épreuve, qui m'eût ſans doute fort embaraſſé.

J'avois d'assez bonnes raisons pour me consoler de sa mort, & toutefois je n'y pouvois penser sans sentir renouveller ma douleur. Seigneur, dis-je à Habib, quelque sujet que j'aye d'oublier Canzade, je desespere d'en venir à bout, & je ne puis demeurer plus long-tems à Serendib après ce qui s'est passé. Permettez que je m'en éloigne, & que je retourne à Basra. Mon hôte ne voulant pas me contraindre y consentit. Nous allâmes à Serendib dès le lendemain, & la premiere chose que je fis en y arrivant fut de m'informer si quelque vaisseau ne devoit pas bien-tôt partir pour la côte des Indes. J'appris qu'un navire de Surate chargé de toilles peintes, venoit d'arriver au port, & qu'il auroit en peu de tems vendu ses marchandises. Je resolus de me ser-

vir de cette occaſion & en attendant mon départ, je menois chez Habib une vie fort triſte. Quelque ſoin que prît mon hôte de combattre ma mélancolie, il ne pouvoit la diſſiper. Il n'épargnoit rien toutefois pour en venir à bout. Il ne ſe paſſoit point de jour qu'il ne m'offrît quelque nouveau plaiſir. Il ne me donnoit aucun repas qui ne fût ſuivi de danſes & de concerts.

Il ne manquoit pas de faire venir chez lui les plus jolies danſeuſes de celles qui ſont ſous la * protection du Gouverneur &

* Il y a dans mille endroits des Indes des ſocietez de Femmes établies ſous le bon plaiſir des Souverains & que les Gouverneurs des Villes où elles ſont protegent. Ils en tirent même un tribut. Ces Danſeuſes vont dans les maiſons des particuliers, quand on le veut, danſer pour de l'argent. Elles ſont manifiquement habillées, parées de pierreries & elles ne rebutent point d'ordinaire des Amans liberaux; mais il n'eſt pas permis de les inſulter & on ne leur feroit pas violence impunément. Leurs danſes ſont vives, fort agreables, mais un peu laſcives.

que les particuliers peuvent employer & attirer chez eux en les payant. Il esperoit que quelqu'une de ces filles, qui ne font pas vœu de chasteté, me donneroit dans la vûë, & banniroit enfin Canzade de mon souvenir.

Tandis qu'il ne négligeoit rien pour faire réussir son dessein, un Esclave vint me demander chez lui, & voulut m'entretenir en particulier. C'étoit le même Esclave que j'avois rencontré en arrivant à Serendib, & qui m'avoit fait de belles promesses qu'il avoit si mal executées. Seigneur, me dit-il, si vous ne m'avez pas revû plûtôt, je vous proteste que ce n'est pas ma faute. Ma Maîtresse m'avoit défendu de vous parler, & je n'ai osé lui desobéir. Elle se piquoit d'une vertu héroïque, elle ne vouloit plus avoir de commerce avec vous,

& elle ne s'eſt pas contentée d'être fidele à un mari qu'elle n'aimoit point, elle s'eſt brulée avec lui pour s'attirer la veneration des Gentils. Mais n'en parlons plus. Laiſſons-la joüir d'un bonheur qu'elle n'a que trop acheté, & venons au ſujet qui m'amene ici. Je ſuis preſentement Eſclave d'une autre Dame qui n'eſt pas moins belle que Canzade ; & qui vous aime davantage. J'ai appris que vous étiez ſur le point de vous embarquer pour Surate. En attendant votre départ, je vous conſeille de profiter de la bonne fortune qui ſe preſente.

JOUR CXCI.

JE fus plus ſurpris que charmé du diſcours de l'Eſclave. Mon ami, lui dis-je, c'eſt avec douleur que

que je me vois réduit à payer d'ingratitude les ſentimens favorables que ta nouvelle maîtreſſe a conçûs pour moi, l'image de Canzade ſe preſente ſans ceſſe à ma penſée, & me laiſſe peu de goût pour les avantures. La Dame que tu ſers doit me pardonner ſi je me refuſe à ſes bontez. Comme je ne l'ai jamais vûë, mon indifference ne l'offenſe point.

Il faut avoüer, reprit l'Eſclave, que je ne ſuis pas heureux dans mes négociations. Cependant je ſuis aſſuré que ſi vous aviez entretenu un moment la perſonne dont il eſt queſtion, vous en feriez charmé, quelque attaché que vous ſoyez à Canzade. Vous vous trompez, reparti-je à l'Eſclave. Vous êtes accoutumé à mal juger des mouvemens du cœur; vous vous imaginiez que votre premiere

Maîtresse m'aimoit encore & ne demandoit pas mieux que de me voir dès qu'elle sçauroit mon arrivée à Serendib... Je conviens, interrompit-il, que vous êtes en droit de me faire ces reproches ; mais dans cette occasion, croyez que je suis un peu plus sur de mon fait. Consentez seulement que je vienne vous prendre ici cette nuit & que je vous conduise. Non, m'écriai-je, non, je ne puis m'y résoudre. Je connois trop les femmes pour vouloir mettre celle-là à une pareille épreuve. Quel dépit pour elle si mon cœur lui échappoit! L'Esclave eut beau m'assurer qu'elle avoit l'esprit si raisonnable, qu'elle ne me feroit point un crime de ma constance pour Canzade, je refusai de la voir.

Je me persuadois qu'après cela je n'entendrois plus parler de l'Esclave ni de sa Dame, mais il

revint me trouver dès le soir même avec un billet qu'il me remit entre les mains, & qui contenoit à peu près ces paroles : *L'entretien que vous avez eu avec mon Esclave m'a fait plus de plaisir que de peine : il augmente l'impatience que j'avois déja de vous voir & si vous êtes effectivement aussi occupé de Canzade que vous le paroissez, nous serons bien-tôt vous & moi fort satisfaits l'un de l'autre.*

Ces paroles mysterieuses me donnerent beaucoup à penser, ou pour mieux dire, elles me parurent avoir été écrites à plaisir. Je ne pus toutefois resister à l'envie de m'en éclaircir sur le champ : Je suivis l'Esclave qui me conduisit à une petite maison & me fit entrer dans un appartement fort simple où il me quitta en me disant qu'il alloit avertir la Dame. Je ne l'atten-

dis pas long-tems. Elle vint ; mais representez-vous l'état où je me trouvai, lorsque l'ayant envisagée, je reconnus que c'étoit la Princesse Canzade elle-même, que je croyois réduite en cendres.

Fin du quatriéme Tome.





